



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

Bibliothèque nationale
du Canada

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

NOTICE

The quality of this microform is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Reproduction in full or in part of this microform is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30, and subsequent amendments.

AVIS

La qualité de cette microforme dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer, surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

La reproduction, même partielle, de cette microforme est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30, et ses amendements subséquents.


A L'ORIGINE DE L'ECONOMIE, UNE IDEE:
LES RAPPORTS ENTRE L'ETRE HUMAIN ET L'ECOSYSTEME

par
Dominique Bastien

Thèse de maîtrise présentée à l'Ecole des Etudes supérieures de
l'Université d'Ottawa, le 25 septembre 1992.

Directeur de thèse: André Vachet

2-74, avenue Jacques-Cartier
Québec, Québec
G1L 3S1
Tél: (418) 524-5280

 Dominique Bastien, Ottawa, Canada, 1993



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services Branch

Direction des acquisitions et
des services bibliographiques

395 Wellington Street
Ottawa, Ontario
K1A 0N4

395, rue Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0N4

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted an irrevocable non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of his/her thesis by any means and in any form or format, making this thesis available to interested persons.

L'auteur a accordé une licence irrévocable et non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de sa thèse de quelque manière et sous quelque forme que ce soit pour mettre des exemplaires de cette thèse à la disposition des personnes intéressées.

The author retains ownership of the copyright in his/her thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her permission.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège sa thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

ISBN 0-315-83807-8

Canada



UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

Remerciements

Je remercie de tout coeur mon cher Carl pour sa patience, son support et ses encouragements, et mon fils Anthony pour avoir été à mes côtés au cours des derniers mois de rédaction. Et je tiens à remercier André Vachet pour ses critiques pertinentes qui m'ont aidée à me dépasser, et aussi pour m'avoir laissée la liberté de faire de cette thèse une démarche de ma propre pensée, et non le répertoire de la pensée des multiples auteurs écologistes. Ce fut grandement apprécié.

TABLE DES MATIERES

	page
Introduction	1
Définitions: - Ecosystème	4
- Nature humaine	7
- Rapports	8
- Economie	9
Première partie: Conceptions des rapports être humain/ écosystème de l'écologie sociale	
<u>Chapitre 1: L'écosystème</u>	11
1.1 La nature de l'être vivant	12
1.2 Les rapports entre les êtres vivants	19
1.3 Principes d'évolution écosystémiques	26
<u>Chapitre 2: La nature humaine</u>	40
2.1 Nature biologique et génétique	41
2.2 Nature sociale	43
2.3 Nature individuelle et subjective	49
<u>Chapitre 3: Conceptions des rapports être humain/écosystème</u>	56
3.1 Edgar Morin	56
3.2 Murray Bookchin	65
Conclusion	70
Conclusion de la première partie	74
Deuxième partie: Conceptions des rapports être humain/ écosystème et économie	75
<u>Chapitre 4: L'économie capitaliste et ses fondements</u>	
4.1 Ses fondements	
4.11 L'écosystème	77
4.12 Nature humaine	80

	page
4.13 Conception des rapports être humain/écosystème	82
4.2 Ses principes de base	84
 <u>Chapitre 5: L'économie capitaliste vs la conception des rapports</u>	
<u>être humain/écosystème de l'écologie sociale</u>	
5.1 Finalité	96
5.2 Principes moteurs	100
5.3 Moyens économiques	103
 <u>Chapitre 6: L'économie écologiste</u>	
6.1 Finalité	108
6.2 Principes directeurs	109
6.21 La décentralisation	109
6.22 La diversification	112
6.3 Principes directeurs vs conception des rapports être humain/écosystème	118
6.4 Objectifs des producteurs et des consommateurs	121
Conclusion	125
 Conclusion générale	 130
Bibliographie	136

La seconde moitié du XXI^{ème} siècle a été témoin du développement de problèmes environnementaux des plus graves, de même que de la multiplication de catastrophes écologiques. Cette situation menace la qualité de la vie, et à plus long terme, peut-être même la survie de l'être humain, sans compter la survie des autres espèces. Cela nous pousse à nous demander comment concevoir et vivre nos rapports avec l'écosystème. Plusieurs ont déjà commencé à réfléchir aux causes, aux implications et aux moyens pour se sortir de cette crise des rapports entre l'être humain et l'écosystème biophysique. C'est le cas en particulier des théoriciens écologistes.

On retrouve diverses tendances dans la pensée écologiste, par exemple le néo-malthusianisme, l'éco-développement et l'écologie profonde (Deep Ecology). Cette dernière considère le bien-être de l'écosystème biophysique comme une finalité ultime. L'être humain doit s'y soumettre. (Brian Tokar, 1988, p.32) Le monde biophysique est maître, l'être humain est son subordonné. L'écologie sociale est un autre courant écologiste. Et nous avons décidé de l'étudier parce qu'elle seule conçoit l'être humain et le monde biophysique comme deux composantes interagissant dans un même tout, l'écosystème; et non comme des réalités séparées, où l'une doit apprendre à vivre avec l'autre.

One of nature's very unique species, *homo sapiens*, has slowly and painstakingly developed from the natural world into a unique social world of its own. As both worlds interact with each other through highly complex phases of evolution, it has become as important to speak of a social ecology as to speak of a natural ecology. (Bookchin, 1982, p.22)

Selon nous, cette façon de voir opère déjà au niveau de la pensée la réunification de l'humanité et du monde biophysique. Edgar Morin et Murray

Bookchin, deux théoriciens de l'écologie sociale, considèrent les problèmes écologiques non seulement du point de vue biophysique, mais aussi de celui de leurs causes sociales. C'est pourquoi nous avons décidé d'étudier leur pensée. Ils cherchent, dans l'organisation et la pratique des sociétés humaines, quelle peuvent être les causes de la crise écologique. Mettre la faute sur l'écosystème biophysique lui-même, pour la simple raison que les ressources y sont rares, n'est pas une réponse pour l'écologie sociale. Pour elle, on ne peut espérer changer la façon d'utiliser l'écosystème biophysique, pour vivre en harmonie avec lui, sans changer nos écosystèmes sociaux.

Tout comme l'écologie sociale, nous sommes à la recherche des causes de la crise écologique, en tâchant de ne pas prendre les effets pour des causes. Ainsi, beaucoup critiquent les effets du capitalisme (pollution, surexploitation, gaspillage, surproduction, surplus, pauvreté, etc.), et disent qu'il faut changer l'économie pour éviter ces effets. Ils pointent du doigt le capitalisme comme en étant la cause. Mais quoi exactement dans le capitalisme? Car accuser une vaste idée, tout un système n'aide pas à savoir par où commencer. D'ailleurs, le capitalisme n'est pas le monstre à annihiler en entier comme étant source de tous les maux. Le capitalisme amène aussi des points positifs, des avantages qu'il ne faut pas renier (e.g. plus grande production pour alimenter une population croissant rapidement), sous peine de jeter le bon avec le mauvais. Ainsi, la rareté des ressources est selon nous un effet, un résultat du système économique. C'est pour découvrir les causes des effets jugés néfastes, que nous voulons étudier les idées sur lesquelles se fonde, se développe et fonctionne l'économie dans les sociétés humaines.

Notre première hypothèse concerne donc la façon de concevoir les rapports entre l'être humain et l'écosystème biophysique. Nous croyons qu'il

s'agit de l'une des idées fondatrices de la société, et cela pour deux raisons. D'abord, parce que cette conception trouve son origine dans deux idées fondamentales, toujours présentes dans l'esprit humain, l'idée de sa propre nature et celle de la nature du monde biophysique dans lequel il vit. Deuxièmement, parce qu'elle détermine, au moins en partie, le type d'économie propre à une société. Elle en établirait les fondements, i.e. ce qui supporte l'émergence et le développement de ses principes de base: soit sa finalité, ses principes moteurs ou directeurs, et ses moyens ou ses objectifs économiques. Ces principes de base expliquent la dynamique et le fonctionnement de l'économie. Et enfin, à partir de tout cela nous croyons pouvoir fonder notre seconde hypothèse, selon laquelle l'économie capitaliste, confrontée à une nouvelle façon de concevoir les rapports être humain/écosystème (celle de l'écologie sociale), devra obligatoirement laisser sa place à un autre type d'économie.

Pourquoi la façon de concevoir les rapports être humain/écosystème serait-elle une idée fondatrice de la société? Parce que qu'elle que soit l'époque ou la civilisation que l'on observe, on peut retrouver des façons particulières de considérer l'écosystème biophysique et la nature humaine. L'être humain a toujours une façon de répondre à des questions telles que: Quelle est la nature du monde vivant? Quels sont les caractères fondamentaux des espèces qui le composent? Quelle est la nature de l'écosystème biophysique par rapport à celle de l'être humain? Ou encore: Quelle est la nature de la personne humaine? Quelles qualités lui permettent d'occuper la place qu'elle a dans l'ordre terrestre? Comment doit-elle agir par rapport à son milieu environnant, i.e. l'écosystème? Les réponses furent considérées à différentes époques comme des Vérités immuables. Elles étaient tellement soutenues par la culture. Pourtant, elles évoluent avec les sociétés. Elles permettent à l'être humain de définir

théoriquement ou d'établir dans la pratique quotidienne quels liens entretenir avec l'écosystème biophysique dont il tire sa subsistance. Selon nous, de telles idées déterminent au moins en partie le type de société que l'être humain érigera.

Définitions

A la recherche des causes de la crise écologique, nous avons décidé d'étudier l'économie capitaliste, parce que selon nous elle a entraîné la forme la plus poussée d'exploitation des ressources de la biosphère. De façon générale, c'est l'industrialisation qui a donné à l'être humain des moyens accrus de s'en servir. D'autres types d'économies industrielles ont causé des déséquilibres profonds dans l'écosystème biophysique. L'économie communiste par exemple a aussi produit beaucoup de pollution. Mais ne l'ayant pas étudiée, nous ne connaissons pas les principes économiques en cause. C'est pourquoi, tout au long de notre analyse, nous emploierons les termes d' "économie capitaliste" et de "société capitaliste". Il serait inexact de dire "économie ou société industrielle", puisque nous n'avons étudié que leur forme dominante.

Ecosystème

Dans notre problématique, la notion d'écosystème englobe les composantes du biotope (i.e. le milieu géophysique) et de la biocénose (i.e. tous les êtres vivants occupant un biotope, l'être humain y compris), unies entre elles par un réseau complexe d'interactions, et formant un système. "*(...) les interactions entre vivants, en se conjuguant avec les contraintes et les possibilités que fournissent le biotope physique (et rétroagissant sur celui-ci) organisent précisément l'environnement en système.*" (Morin, 1980, p.17)

L'écosystème est un terme global, se rapportant à l'ensemble des biotopes et

biocénoses de la biosphère. Cependant, il est composé de manifestations différenciées, que nous appellerons bio-régions. Une bio-région est un sous-écosystème constitué d'un biotope et d'une biocénose particuliers à un espace géographique donné. Nous distinguons l'écosystème social de l'écosystème biophysique. Le premier se rapporte aux milieux de vie créés par les êtres humains, i.e. les sociétés qu'il a fait émerger autour de villes et de villages, et le second aux autres milieux jaillissant spontanément de l'union de biotopes et de biocénoses (l'être humain non compris).

La plupart des textes que nous avons consultés utilisent les termes "écosystème" pour l'écosystème biophysique et "société humaine" pour les écosystèmes sociaux. Nous différencions l'écosystème biophysique de l'écosystème social, composantes de l'écosystème global, afin qu'il soit clair que l'être humain n'entre pas en rapport avec une réalité séparée de lui, mais avec des composantes appartenant au même Tout que lui. Par contre, à chaque fois qu'il sera question dans cet essai de conception des rapports être humain/écosystème, il s'agit des rapports de l'être humain et de ses écosystèmes sociaux avec l'écosystème biophysique. C'est pour alléger le texte que nous n'utilisons pas l'expression "conception des rapports être humain/écosystème biophysique", mais "conception des rapports être humain/écosystème". A noter, qu'au risque d'alourdir le texte, nous utiliserons cette dernière expression plutôt que simplement "rapports être humain/écosystème". Cela parce qu'elle réfère spécifiquement aux idées concernant ces rapports et non pas à leur mise en application dans l'économie. D'ailleurs, le choix de la deuxième option n'aurait pu s'appliquer pour l'écologie sociale, dans la mesure où ce qu'elle dit des rapports être humain/écosystème et de l'économie écologiste ne se retrouve pas encore dans la pratique.

Notre étude de la conception des rapports être humain/écosystème ne se limite pas à ceux qu'entreprendrait l'être humain avec un écosystème "vierge" (ou à peu près), comme les bio-régions éloignées (e.g. arctique) ou certains des espaces d'où il tire ses ressources premières (e.g. forêts, océans, etc.). Nous nous intéressons à ses rapports avec la biosphère en général. C'est pourquoi les bio-régions plus ou moins en déséquilibre sont aussi incluses dans notre sujet d'étude. En fait, nos analyses se rapportent aux trois types de bio-régions¹ définies par Edgar Morin.

D'une part, les bio-régions naturelles, c'est-à-dire celles qui sont demeurées intactes, qui n'ont pas été transformées par l'activité humaine. Elles sont très peu nombreuses. Morin pense ici à certains milieux comme la taïga, la toundra et les forêts amazoniennes. Mais les récentes découvertes environnementales, -- la détérioration de la couche d'ozone, l'effet de serre, les pluies acides voyageant par-delà les frontières, etc. -- nous portent à croire que la part de ce type de bio-région sur la planète est plus réduite encore que ce que Morin avait imaginé.

Il identifie aussi les bio-régions mixtes. Elles sont "(...) plus ou moins "sauvages" ou domestiqués, à la fois éco-organisés et socio-organisés (...)" (Morin, 1980, p.76) On peut penser à tous les milieux naturels exploités d'une façon ou d'une autre, mais où l'être humain n'habite pas ou habite en faible concentration: les océans, les mers, les lacs et autres cours d'eau, les forêts, les terres agricoles, etc.. Une bio-région est socio-organisée dans la mesure où sa qualité d'être est déterminée au moins en partie par des règles et organisations humaines. Par exemple, les pêches en océan sont très

¹ En fait, Morin parle de trois types d'écosystèmes. Mais nous avons opté pour la notion de bio-région, laissant le mot écosystème pour l'ensemble des bio-régions sur la planète, afin d'éviter les ambiguïtés de parler parfois d'écosystème dans son sens global, et d'écosystèmes dans leurs expressions particulières.

réglementées: quotas, espèces protégées, territoires de pêche, etc... Elle est éco-organisée quand elle suit les lois spontanées de l'écosystème biophysique.

Finalement, les bio-régions sociales. Il s'agit ici des milieux où les êtres humains résident en grand nombre, comme les villes, les métropoles, et "(...) où la part biologique naturelle est réduite au minimum et où s'hypertrophie la part artificielle (technosphère)." (Morin, 1980, p.76)

En quelques mots, nous voulons cerner comment l'écologie sociale et le capitalisme conçoivent le type de rapports devant exister entre l'être humain et les autres espèces, les composantes inorganiques, et les ensembles que sont les bio-régions. Car sa façon de les utiliser affecte l'écosystème dans lequel, qu'il le veuille ou non, sa propre vie s'insère.

Nature humaine

C'est dans le cadre de l'hypothèse que, dans sa façon de définir ses rapports à l'écosystème biophysique, l'être humain est influencé par sa façon de se concevoir lui-même, que nous discuterons de nature humaine. Nous la définissons comme l'ensemble des caractéristiques, comportements, besoins et pulsions particulier à l'être humain. Cependant, il ne s'agit pas de découvrir ses façons de se comporter dans un "état de nature", i.e. dans un état pré-social ou hors société. Nous voulons considérer la nature de l'individu, telle qu'elle a évolué jusqu'à nos sociétés industrielles avancées.

La nature humaine, croyons-nous, doit être considérée conjointement avec la culture, dans la mesure où il est possible que cette dernière lui ait fait

atteindre un nouveau stade, une nouvelle qualité d'être. Au stade d'évolution où l'être humain se trouve présentement, l'explication de ce pourquoi il agit, de ce qui le porte, le motive à réagir de telle ou telle façon face à diverses situations, ne peut plus être trouvée dans les caractères propres à un "état de nature" qu'il ne connaîtra jamais plus. Rendre compte, expliquer ce qui motive intérieurement l'être humain à penser ou à agir dans une direction plutôt qu'une autre ne peut se faire qu'à l'aide d'une notion plus complexe, sa "nature-culture"; c'est-à-dire sa nature originelle combinée à sa culture.

Dans la mesure où l'être humain est, par nature, un être doué d'intelligence et un être social, nous croyons qu'il serait superficiel d'essayer d'analyser la motivation de ses comportements en éliminant une très grande partie du produit de cette intelligence et de ses rapports sociaux, soit sa culture. Edgar Morin abonde dans le même sens lorsqu'il dit qu'il ne faut pas concevoir l'être humain, parfois sous son aspect individu, parfois sous son aspect social, et parfois sous son aspect "espèce", selon ce qui convient le mieux. Plutôt, il est une unité de tout cela, et il faut donc le concevoir "(...) comme concept trinitaire individu-société-espèce, dont on ne peut réduire ou subordonner un terme à un autre." (Morin, 1977, p.10) "(...) nous expérimentons à chaque instant, en mangeant, marchant, aimant, pensant, que tout ce que nous faisons est à la fois biologique, psychologique, social." (Morin, 1977, p.21) Il n'y a pas de "(...) disjonction absolue entre l'homme (biologique) et l'homme (social)." (Morin, 1977, p.21)

Rapports

Dans l'expression "conception des rapports être humain/écosystème", "rapports" n'a pas le sens d'interactions ou d'actions réciproques entre eux. Bien qu'il soit vrai que les caractéristiques spécifiques des différentes bio-régions

ont eu et continuent d'avoir un impact sur les façons de vivre des peuples qui les habitent, nous ne traiterons pas de cet aspect de leurs rapports. Notre étude portera plutôt sur ceux initiés par l'être humain et qui ont un impact sur les composantes de l'écosystème biophysique. Ainsi, analyser une "conception des rapports" être humain/écosystème signifie s'attacher à découvrir comment l'être humain pense ses relations avec l'écosystème biophysique. De quelle façon croit-il devoir entrer en rapport avec les diverses composantes des bi-régions?

Bref, dans notre quête de la conception des rapports être humain/écosystème, nous dégagerons d'une part ce que Morin et Bookchin pensent de "l'être" de l'être humain actuel. Quels éléments de sa biologie, de sa culture et de son esprit peuvent expliquer ou motiver ses actions, ses comportements? Et d'autre part, nous verrons ce qu'ils pensent de "l'être" de l'écosystème. Qu'est-ce que l'écosystème? Car nous croyons qu'il y a des liens entre ce que l'être humain pense de lui-même et de l'écosystème et sa façon de concevoir ses rapports avec lui.

Economie

Enfin, nous questionnerons l'économie quant à sa finalité. Que veut-on réaliser pour l'être humain à travers elle? Quels objectifs vise-t-on et comment cela s'accomplit-il? Nous le ferons d'abord pour l'économie capitaliste, i.e. celle que l'on retrouve dans les sociétés industrielles avancées de l'Occident, puis pour une économie imaginée à partir des idées propres à l'écologie sociale. Nous dégagerons aussi les principes moteurs ou directeurs de l'économie. Qu'est-ce qui en explique le fonctionnement? Où puise-t-elle sa dynamique? Puis nous verrons quels sont les moyens ou les objectifs économiques des producteurs et des consommateurs, i.e. ce qui permet à

l'économie d'atteindre sa finalité par l'entremise de ces derniers.

Voici le cheminement que nous poursuivrons dans cette thèse. Dans une première partie, nous analyserons la pensée d'Edgar Morin et de Murray Bookchin afin de cerner la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale, ainsi que les idées qui la fondent -- conceptions de l'écosystème et de la nature humaine. Puis, la seconde partie placera la conception des rapports être humain/écosystème dans le cadre de l'économie. Tout d'abord, nous analyserons l'économie capitaliste, en précisant ses fondements et ses principes de base. Ensuite, nous confronterons l'économie capitaliste à la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale, afin de déterminer si cette économie pourrait tenir sur la base d'autres fondements que les siens. Finalement, le dernier chapitre portera sur l'économie écologiste, telle qu'on peut la définir à partir de Morin et de Bookchin, et cherchera à savoir si elle se fonde sur leur conception des rapports être humain/écosystème.

La première partie permettra de dire s'il est possible que la conception des rapports être humain/écosystème soit un fondement de la société, parce qu'elle trouve son origine dans les idées premières que sont la nature de l'écosystème et la nature humaine. Dans la deuxième partie, les liens d'influence entre la conception des rapports être humain/écosystème et l'économie permettront peut-être aussi de prouver si cette dernière est fondée sur cette conception. Et l'ensemble nous dira si on peut envisager que l'économie capitaliste touche à sa fin, puisque la présence dans la société d'une conception écologiste des rapports être humain/écosystème appelle la création d'une toute nouvelle économie ...

Première partie: Conceptions des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale

La conception des rapports être humain/écosystème qui se dégage des écrits d'Edgar Morin et de Murray Bookchin trouve en partie ses fondements dans les façons de concevoir l'écosystème et la nature humaine. C'est pourquoi, avant de nous pencher sur la première, nous définirons d'abord les secondes.

Chapitre 1: L'écosystème

"La culture coproduit la nature *en lui donnant visage*. (...) la pensée écologisée nous permet de comprendre qu'il n'y a pas seulement double production (de la culture à partir de la nature, de l'idée de nature à partir de la culture), mais double écologie: notre culture, donc notre société, se trouvent dans une écologie vivante, mais en même temps nos idées de nature se trouvent au sein d'une écologie non-culturelle. Notre culture est l'éco-système de nos idées de nature." (Morin, 1980, p.93)

La conception de l'écosystème chez Morin et Bookchin s'élabore autour de plusieurs éléments qui pour la plupart se rejoignent chez ces auteurs. Leur vision de l'écosystème s'élabore autour des conceptions suivantes: la nature des êtres vivants, des rapports qui les unissent ou les opposent, et certains principes se rattachant à l'ensemble écosystémique et à son évolution.

Mais d'abord, comprendre l'écosystème, c'est en premier lieu savoir de quoi il est constitué. Bien qu'utilisant des expressions différentes -- Morin parle de biotope et de biocénose, et Bookchin de composantes inorganiques et organiques -- ces auteurs s'entendent à ce sujet. C'est-à-dire qu'ils le voient comme un ensemble de composantes physiques d'une part, et biologiques d'autre part, ou en d'autres mots un ensemble d'éléments non vivants et d'organismes vivants. De façon plus spécifique, le "biotope", ou le monde inorganique, est l'ensemble des caractères géologiques, géographiques, climatologiques, chimiques et physiques en rapport les uns avec les autres pour donner à un milieu sa spécificité. Il forme la base sur laquelle prolifère la grande diversité des espèces vivantes. Ces composantes servent de support aux types d'espèces qu'on retrouve dans un milieu. Une biocénose est formée par l'ensemble des êtres vivants, -- les bactéries, les unicellulaires, les végétaux, les animaux --, habitant un milieu, et par les rapports qu'ils ont entre eux. Bookchin inclut aussi dans l'écosystème toutes les potentialités non encore manifestées. Ainsi, la réunion d'un biotope et d'une biocénose forme un ensemble, la bio-région, et celle de toutes les bio-régions un autre tout, l'écosystème terrestre.

1.1 La nature de l'être vivant

Pour bien comprendre l'écosystème, il faut aussi se pencher sur la nature de son unité de base, l'être vivant.¹ Morin permet de porter un regard nouveau à ce sujet. Pendant longtemps on a considéré l'être humain comme le seul vivant doté de subjectivité. Or Morin soutient que la capacité de conscience de soi n'est pas le seul et unique critère qui permette d'attribuer la qualité de sujet à un être vivant. On retrouve à divers degrés chez tous les organismes vivants la manifestation de formes plus ou moins primitives de subjectivité.

¹ Les composantes inorganiques (géologie, climat, etc.) sont aussi des constituants de base. Mais nous n'en traiterons pas spécifiquement, puisque ce n'est pas nécessaire pour comprendre la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale.

(...) l'être vivant passe sa vie à produire, maintenir, sauvegarder sa vie, et sa vie coïncide avec son unité, son intégrité, son identité: soi-même. Est-ce simplement l'expression d'un vouloir-survivre"? Le vouloir-survivre ne se confond-il pas plutôt, dans et par le moindre de ses actes, avec un vouloir-vivre, c'est-à-dire une affirmation permanente de soi-même? (Morin, 1980, p.156)

Bien sûr, pour analyser la situation sous cet angle, la notion de subjectivité elle-même doit être redéfinie, étendue, de sorte à englober des caractères autres que la seule capacité de conscience de soi, i.e. de pouvoir prendre un recul par rapport à soi, de s'objectiver pour ainsi avoir conscience de ce que l'on fait et pense.

(...) nous allons définir le sujet non pas de façon humaniste (où la notion de sujet suppose la conscience de soi, qualité uniquement humaine), non pas de façon métaphysique (qui en fait un concept transcendantal), (...). Il nous faudra rejeter les conceptions dégradées pour qui la subjectivité se réduit à la contingence, l'humeur, l' "état d'esprit" (Popper), l'erreur... *La définition du sujet qui s'impose à nous ne repose ni sur la conscience, ni sur l'affectivité, mais sur l'égo-auto-centrisme et l'égo-auto-référence, c'est-à-dire la logique d'organisation et de nature propre à l'individu vivant: c'est donc une définition littéralement bio-logique.* (Morin, 1980, p.163)

Ainsi, Morin fonde la notion de sujet sur le principe d'organisation présent chez l'être vivant dans son travail pour sa survie. L'égo-auto-centrisme renvoie au fait que chaque être vivant est d'abord centré sur lui-même, qu'il est égoïste. Il va agir et utiliser ses capacités organisatrices et cognitives pour soi d'abord. Par exemple, une bactérie se divise pour produire une autre bactérie semblable à elle-même. Après cette opération, chacune, bien qu'identique à l'autre dans sa constitution et son organisation interne, et bien que née de l'autre, considère son être comme son site égocentrique, et va s'activer pour

lui. L'être vivant "(...) s'affirme ainsi en un site privilégié et unique, où il devient centre de son univers, et d'où il exclut tout autre congénère (...). C'est l'occupation exclusive de ce site égo-centrique qui fonde et définit le terme de sujet." (Morin, 1980, p. 164)

Ceci ne veut pas dire que l'être vivant ne se mette jamais au service de ses semblables. Le suffixe "auto", dans le principe d'égo-auto-centrisme, vient justement signifier chez Morin que l'individu inclut d'autres à soi (ex. ses rejetons) et/ou encore qu'il se considère comme faisant partie d'un "nous", d'un ensemble d'autres individus. C'est le cas des chimpanzés par exemple, lorsqu'ils s'emploient à défendre leur groupe face à une menace extérieure.

Les sociétés de poissons, oiseaux, mammifères transforment les individus, non pas somatiquement, mais subjectivement en membres de la société: celle-ci est inscrite dans leur égo-auto-centrisme, ils se vouent à elle et se dévouent pour elle. (Morin, 1980, p. 238)

Donc, certaines espèces font preuve d'un certain degré d'altruïsme. Bref, ce principe d'égo-auto-centrisme de Morin veut rendre compte du fait que chaque organisme s'active -- pour se nourrir, se défendre, soigner ses petits, s'abriter, etc... -- pour soi, et/ou pour tous ceux qu'il inclut à soi (les siens). Son but, sa finalité ultime, c'est soi-même, c'est être pour soi.

D'autre part, le principe d' "égo-auto-référence" veut exprimer le fait que chaque être vivant, dans ses décisions et ses computations, se réfère non seulement aux données "objectives" intérieures (code génétique) et extérieures (stimuli et ressources venant de son environnement), mais aussi à soi-même, en tant qu'entité unique, individu, à son être en tant que sujet. (Morin, 1980, p.165) Encore une fois ici, le préfixe "auto" signifie que le "soi" englobe tous

ceux que l'individu vivant inclut à soi (les siens).

Chaque organisme vivant est à la fois autonome et dépendant; une autonomie qu'il gagne à partir de ses dépendances, nous dit Morin. L'être vivant est dépendant de son héritage génétique et des conditions écosystémiques dans lesquelles il naît. Mais, en tant qu'individu/sujet, il n'est pas confiné à subir éternellement les mêmes conditions, entre autres parce qu'il doit pouvoir répondre aux changements se produisant dans son milieu. Ainsi, l'organisme vivant, devant des menaces ou des désordres provenant de son milieu, "cherchera" à s'adapter, soit en faisant évoluer ses dispositions génétiques, soit en modifiant les conditions écosystémiques qui le dérangent. Même si certains organismes mourront, incapables de répondre aux changements qui les affectent, d'autres réussiront. Et c'est dans ce processus que "(...) l'individu acquiert son autonomie dans et par les servitudes qu'il transforme (...)." (Morin, 1980, p.266) En d'autres mots, les êtres vivants ne sont pas des machines, totalement dominées par le jeu de forces extérieures, ou strictement enchaînées à leur code génétique. Parce qu'ils sont sujets, ils "chercheront" toujours comment faire survivre leur être. Ils sont autonomes.

Contrairement à l'hypothèse de la pensée classique, qui ne voit qu'une causalité extérieure aux objets, dans les lois qui les assujettissent, le comportement vivant n'est pas seulement causé par des stimulus extérieurs; en effet, la génétique nous apprend que cette "machine vivante" possède également une endo-causalité. (Morin, novembre 1980, p.65)

Et c'est ce qui d'autre part permet à l'écosystème d'évoluer.

On retrouve chez Murray Bookchin le même genre d'idées sur la présence de subjectivité chez l'être vivant. C'est d'ailleurs un sujet sur lequel il revient souvent. Selon lui, cette subjectivité existe chez les organismes les plus

simples, parce qu'on retrouve en chacun d'eux la manifestation d'une reconnaissance de soi dans l'acte de préservation de soi.

Every organisms is in some sense "willful", insofar as it seeks to preserve itself, to maintain its identity, to resist a kind of biological entropy that threatens its integrity and complexity. However dimly, every organisms transforms the essential attributes of self-maintenance that earn it the status of a distinct form of life into a capacity to choose alternatives that favor its survival and well-being -- not merely to react to stimuli as a purely physico-chemical ensemble. (Bookchin, 1987, p.72-73)

Dans cette pulsion intérieure le poussant à travailler à sa propre survie, l'organisme se reconnaît comme une identité, un "soi" distinct des autres vivants gravitant autour de lui.

Bookchin et Morin considèrent que l'auto-organisation est une faculté inhérente à l'organisme vivant. Ce principe veut rendre compte du fait que l'origine de son activité se trouve à l'intérieur de lui-même, et non à l'extérieur.

L'univers nous montre une substance en constante poussée, en *développement* -- et pas seulement "en mouvement" --, substance dont l'attribut le plus créatif et dynamique est l'inépuisable capacité à s'auto-organiser en formes toujours plus complexes. (Bookchin, 1983, p.32)

L'être vivant ne s'active pas uniquement en réaction aux stimuli "extérieurs", i.e. aux conditions inorganiques et organiques autour de lui. L'être vivant s'auto-organise parce qu'il fait des "choix" de survie. Ainsi, les cellules se modifiant pour réaliser une mutation le font selon un sens, un but. Elles cherchent à faire naître des caractéristiques assurant de meilleures capacités

de survie pour l'organisme dont elles font partie.

This "Effect Hypothesis", advanced by Elizabeth Vrba, suggests that evolution tends to be an immanent striving rather than the product of external selective forces. Mutations appear more like intentional mosaics than small, scratch-like changes in the structure and function of life forms. As one observer notes, "Whereas species selection puts the forces of change on environmental conditions, the Effect Hypothesis looks to internal parameters that affect the rates of specialization and extinction." (Bookchin, 1982, p.360-361)

Bref, l'auto-organisation, c'est l'étincelle intérieure de chaque être vivant qui le fait agir, et d'une certaine façon "choisir", dans le seul but de perpétuer son identité, sa vie d'être individuel. C'est l'activité de survie de l'organisme vivant voulant préserver son identité. Ainsi, par cette activité, on peut le reconnaître comme "sujet" qui "cherche" à survivre et "agit" pour survivre, et non plus uniquement comme objet qui subit les conditions de son milieu. Chez Bookchin donc, la subjectivité du vivant, en tant que perception de soi comme être distinct du monde extérieur, de même que l'auto-organisation, l'expression en actes de cette subjectivité, sont intimement liées dans sa conception de la nature de l'être vivant.

Mais cette subjectivité n'a pas le même degré de développement chez tous les êtres vivants.

Nature's evolution toward ever more complex forms is uniquely important in that *it enters into the history of subjectivity itself*. (...) Subjectivity expresses itself in various gradations, not only as the mentalism of reason but also as the interactivity, reactivity, and the *growing purposive activity of forms*. (Bookchin, 1982, p.275)

Plus un organisme est complexe dans son organisation interne et dans ses

rappports avec les autres vivants, plus il lui devient possible de "choisir", d'être actif par rapport à sa propre vie dans les conditions écosystémiques qui l'entourent. Par exemple,

To the degree that animals become complex, self-aware, and increasingly intelligent, they begin to make those elementary choices that influence their own evolution. They are less and less the passive objects of "natural evolution" and more and more the active subjects of their own development. (Bookchin, 1989, p.36)

Et d'autre part, plus une bio-région est complexe, résultat du processus de complexification² chez les organismes qui la constituent, plus alors leur subjectivité, i.e. leur capacité de choisir pour leur survie, peut s'exprimer ou être poussée à se développer. En effet, une plus grande diversité implique qu'il y ait aussi plus de changements et de choix possibles.

Bref, Morin et Bookchin se rejoignent dans leurs façons de concevoir la nature de l'être vivant. Ce dernier est doué de subjectivité parce qu'il se perçoit comme être différent des autres qui l'entourent, et qu'il agit, fait des choix, s'organise pour soi-même (ou pour les siens -- Morin) dans le but de perpétuer son être ou d'améliorer ses rapports au milieu. Cette subjectivité n'est pas présente également chez tous les êtres vivants, car elle se manifeste graduellement, i.e. de plus en plus à mesure que l'être se complexifie; l'être humain étant l'espèce la plus douée de subjectivité au sein de l'écosystème.

Morin toutefois complète Bookchin parce qu'il inclut dans la nature de l'être vivant une dimension sociale. C'est-à-dire qu'il reconnaît que chez certaines espèces les individus agissent aussi pour d'autres qu'eux-mêmes; par

² ex: la différenciation des caractères des diverses espèces, l'augmentation de leurs relations.

exemple pour leurs rejetons ou les membres de leur bande (primates). Cette inclusion d'autres à soi n'est pas présente dans la conception de l'être vivant de Bookchin. Ainsi, Morin permet de mieux apprécier la continuité existant entre l'être humain et les autres vivants. Bookchin veut aussi transmettre au lecteur l'idée d'une telle continuité. Mais, en ne traitant pas de la nature "sociale" (autre que génétiquement programmée) des vivants, il établit une coupure dans l'écosystème. C'est comme si d'un coup apparaît une espèce manifestant une qualité d' "être social", dont on aurait pas vu les premières ébauches et l'évolution chez ses ancêtres.

1.2 Les rapports entre les êtres vivants

Il est important de comprendre les liens et les interactions existant entre les espèces d'une bio-région, car suivant Morin, la "somme" de leurs caractéristiques individuelles ne permet pas de la comprendre en sa qualité de système, d'écosystème. C'est à partir de l'étude des liens et interactions existant entre les espèces et entre les individus d'une même espèce, qu'une telle compréhension devient possible. Rejoignant ici la théorie générale des systèmes, Morin préfère analyser la réalité non pas en pièces détachées, mais comme une totalité au sein de laquelle toutes les composantes inter-rétroagissent.

Il ne suffit pas d'étudier les constituants et les processus de façon isolée, il faut encore résoudre les problèmes décisifs que posent l'organisation et l'ordre qui les unissent; ils résultent de l'interaction dynamique des parties et rendent leur comportement différent, selon qu'on les étudie isolément ou comme appartenant à un tout. (von Bertalanffy, 1976, p.30).

Chaque individu agit d'abord sur son propre être. Mais, dès qu'il entre en interactions avec d'autres espèces, pour manger, s'abriter, définir son

territoire, etc., il agit sur celles-ci, et du même coup sur une part de l'ensemble écosystémique. Donc, chaque être vivant n'est pas ce qu'il est uniquement par lui-même et en lui-même. Son être se trouve aussi modelé par les activités des autres espèces, et par ses propres activités nécessitant des relations avec les autres.

Morin identifie trois grands types d'interactions se produisant entre les différentes espèces vivantes, ou entre les individus d'une même espèce. Certains inter-réagissent avec d'autres de façon antagoniste, i.e. que ce qui est bénéfique pour eux, ne l'est pas pour ceux qui subissent l'expression de leurs besoins. C'est le cas des parasitismes (bactéries, champignons, puces, etc.) et des prédatations, qui, dans le premier cas, occasionnent une diminution de vitalité au profit de l'autre partie, et dans le deuxième cas, la mort de l'une des parties. Il existe aussi des interactions concurrentielles. Ce sont des compétitions et des rivalités entre les espèces ou les membres d'une même espèce, que ce soit pour le territoire, la nourriture, les femelles, etc... De plus, on retrouve de nombreux rapports complémentaires entre les êtres vivants, comme des rapports d'association, de symbiose, de mutualisme, de commensalisme, des rapports qui permettent parfois la formation de véritables sociétés. Par exemple les hyènes, chacals et vautours dépendent pour se nourrir des restes laissés par les lions et les tigres. On peut aussi discerner de la complémentarité au sein des sociétés de chimpanzés, de diverses sociétés d'insectes, ou encore entre certains types de fourmis et les champignons qu'elles élèvent. Ce survol rapide de rapports entre les vivants nous permet de constater qu'il n'y a pas seulement concurrence et lutte entre eux, idées à la base de la théorie de la sélection naturelle. Il y a aussi de la complémentarité.

Dans le règne animal, les interactions entre les individus d'une même espèce permettent la constitution de véritables "sociétés", où l'on retrouve même une organisation hiérarchique. De telles sociétés ne sont pas explicables uniquement en termes de déterminations génétiques, comme c'est le cas chez les sociétés d'insectes. Les sociétés animales se forment sur la base d'interactions de compétition, de domination, de soumission, de solidarité, entre les individus d'une espèce, amenant répartition des rôles, tâches et positions "sociales". Chez les chimpanzés, la vie sociale de chacun (ex. son rôle, ses comportements par rapport aux autres) est déterminée par son statut par rapport à l'ensemble, par la "classe" dans laquelle il se situe: mâle dominant, groupe des mâles adultes, groupe des femelles, groupe des juvéniles (Morin, 1973, 1ère partie, chap. 3). Pour Morin, il existe des "sociétés" au sein de l'écosystème biophysique, bien qu'à l'état embryonnaire en comparaison avec les sociétés humaines. Pour lui, "(...) la société est une des formes fondamentales très largement répandue, très inégalement, mais très diversement développée, de l'auto-organisation des systèmes vivants." (Morin, 1973, p. 36)

Chez Morin, les différents types de rapports entre vivants -- antagonistes, concurrentiels, complémentaires -- rendent compte de l'existence d'une union entre les individus et les espèces vivantes; union parce qu'il y a relations entre eux. Et d'autre part, à un niveau plus abstrait, lorsqu'on analyse le système vivant, il y a aussi union entre les "types" de rapports. Les antagonismes et les complémentarités constituent les deux côtés d'une même médaille, l'un n'allant pas sans l'autre. Et ici il démontre qu'un système en soi est une réalité qui unifie ses parties. Même lorsqu'elles semblent s'opposer -- ex. par antagonismes, par compétitions individuelles -- au niveau du système elles se complètent.

(...) chacune de ces notions contient l'autre à titre second puisque, (...) l'antagonisme produit une solidarité démographique de fait entre prédateurs et proies et que les solidarités créent un antagonisme de fait contre ce qui leur est extérieur. (Morin, 1980, p.25)

C'est ainsi que les rapports d'opposition et de complémentarité entre les espèces, ou entre les individus d'une même espèce, se trouvent unis dans une bio-région. Ils se complètent les uns les autres dans le processus de création d'une même évolution écosystémique.

Tout comme Edgar Morin, Bookchin insiste sur l'importance de comprendre les types de rapports existant entre les espèces, et ce pour bien saisir la richesse, la diversité des bio-régions. On ne peut comprendre le fonctionnement, l'équilibre et la complexité des espèces en les étudiant en vase clos. Il est nécessaire de se pencher sur l'intimité des liens entre elles pour saisir adéquatement, non seulement ce que sont leurs caractères, comportements et spécificités, mais aussi ce qui globalement fait de l'écosystème un Tout uni en état d'équilibre. "(...) the complexity of biotic interrelationships, their diversity and intricacy, is a crucial factor in assessing an ecosystem's stability." (Bookchin, 1987, p. 58)

Bookchin insiste de façon toute particulière sur les rapports de coopération existant entre les organismes vivants. Citant un biologiste, William Trägger:

Le conflit qui existe au sein de la nature entre organismes de genres différents a été popularisé à travers des expressions telle que "la lutte pour l'existence" et "la survie du plus apte". Mais peu de gens se rendent compte que la symbiose, c'est-à-dire la coopération entre organismes de genres différents, est d'une importance toute aussi grande, et que "le plus apte"

peut bien être celui qui aide le plus un autre organisme à survivre.
(Bookchin, 1983, p.33)

Chez Bookchin, la coopération entre les espèces prend toute la place. Par exemple, la reproduction et la croissance des végétaux dépend de la polénisation par les insectes et les animaux, et de l'engrais (excréments) fourni par ces derniers, après avoir été eux-mêmes alimentés par des plantes ou d'autres animaux mangeurs de plantes. (Bookchin, 1983, p.38) On voit ici un cycle de coopération écosystémique, bien que le plus souvent non intentionnelle de la part des espèces. Pour lui l'étendue de la coopération entre plantes et animaux pour leur survie et leur fécondité surpasse l'allure "compétitionnelle" que peuvent sembler avoir à première vue leurs relations.

That plants and animals continually adapt to unwittingly *aid*³ each other (be it by an exchange of biochemical functions that are mutually beneficial or even dramatic instances of physical assistance and succor) has opened an entirely new perspective on the nature of ecosystem stability and development. (Bookchin, 1982, p.26)

En effet, la science, il n'y a déjà pas si longtemps, portait uniquement son attention sur les confrontations, les prédatons existant entre les espèces. Cela s'explique, par le fait que l'être humain, habitué qu'il était aux conflits, aux compétitions, aux rapports de plus fort à plus faible de sa propre société, se trouvait enclin à "voir" ou à "rechercher" le même genre de rapports dans l'écosystème biophysique. Il projetait sur les organismes vivants ce qui se trouvait chez lui, dit Bookchin à maintes reprises (e.g. Bookchin, 1982, p.5). C'est ainsi, par exemple, qu'il regardait les espèces qui forment des communautés en essayant de découvrir quelle hiérarchie il pourrait bien y trouver. Ou encore il classifiait les espèces selon un ordre, une hiérarchie issue

³ Italiques ajoutées.

de son propre entendement.

Pour Bookchin, il n'existe aucune hiérarchie au sein de l'écosystème. La fourmi n'est pas "reine". Aucune règle institutionnelle ne la maintient là. Elle occupe tout simplement la fonction qui lui est dictée par son code génétique. Selon lui on ne peut parler de hiérarchie là où les fonctions sont dictées génétiquement. Ce qui à notre avis est discutable. Il n'existe pas dans l'écosystème biophysique de hiérarchie "sociale" telle qu'on en retrouve chez les êtres humains, c'est presque trop évident; nulle espèce n'ayant actuellement les mêmes caractères que ce dernier. Mais il existe d'autres types de hiérarchie. Par exemple des hiérarchies "génétiques" au sein d'une espèce (ex. fourmis), des hiérarchies "fonctionnelles", i.e. de "dépendance" entre les espèces, (la fonction occupée par l'une dans une bio-région permettant la vie de l'autre, elle-même soutenant la vie d'une autre, et ainsi de suite). Tout est une question de savoir comment on définit la hiérarchie. Est-elle seulement "sociale", i.e. voulue et soutenue par les membres de la communauté? Bookchin, semble la définir uniquement ainsi.

Cette différence avec l'ancienne vision scientifique n'est pas seulement une question de définition. La position de Bookchin par rapport à la hiérarchie est une question de fond, car elle vient supporter sa façon de concevoir les rapports de l'être humain avec l'écosystème biophysique. En effet, le refus de toute hiérarchie est à l'image de sa vision égalitaire du monde biophysique, i.e. où chacune des espèces y a une importance égale, quelle que soit sa fonction. Si Bookchin acceptait l'existence de formes de hiérarchie parmi les espèces, cette égalité devrait tomber.

Ainsi, il ne voit pas non plus de hiérarchie au sein d'une même espèce.

Certes, il y a des individus dominants chez certaines espèces, -- par exemple chez les primates --, mais encore une fois aucune règle institutionnelle ne leur octroie cette dominance. Un mâle perdra sa première place dès que la force ou la ruse d'un autre aura eu raison de lui. (Bookchin, 1982, p.27-28)⁴ Il n'y a pas de hiérarchie parce que les positions occupées au sein d'une communauté animale ne sont pas "institutionnalisées" comme dans les sociétés humaines. Là, la position acquiert à elle seule, même sans qu'un individu ne l'occupe, une permanence que l'on ne retrouve pas dans le monde animal. Au sein de ce dernier, les positions de dominance sont mouvantes, incertaines, variant au gré des caractères "personnels" des individus en cause.

If acts do not constitute institutions and episodes do not constitute history, individual behavioral traits do not form strata or classes. Social strata are made of sterner stuff. They have a life of their own apart from the personalities who give them substance. (Bookchin, 1982, p. 30)

C'est probablement ce qui fait que Bookchin n'analyse pas la possibilité d'une composante "sociale" dans la nature des êtres vivants. Pour lui, certaines espèces forment tout au plus des communautés, qui sont des regroupements essentiellement non structurés. (Bookchin, 1989, p.29) A l'inverse de Morin donc, il ne voit pas chez certaines espèces vivantes ce qu'on pourrait appeler un germe de caractère social. Il constate que dans certaines communautés animales certains membres ont des activités dont le but est collectif, comme par exemple la défense du groupe contre une menace extérieure. Mais encore une fois, pour lui cela n'est pas social, car ce n'est pas quelque chose d'"institutionnalisé", de structuré comme chez l'être humain. Si l'on suit sa logique donc, pour qu'on puisse parler de social, il faut qu'il y ait répétition de façon presque semblable de comportements ou de fonctions rattachés à une structure

⁴ A noter que cela implique la compétition au sein des membres d'une même espèce, ce qui n'est jamais discuté chez l'auteur.

sociale pré-établie.

Sur une telle base, il peut alors faire du monde biophysique un modèle d'égalitarisme, où nulle espèce (bien que les rôles soient très différenciés) n'est plus importante qu'une autre dans l'équilibre de l'ensemble écosystémique. Pour sa part l'être humain, à cause de sa nature sociale, souffre des maux de la hiérarchisation sociale, qui implique la domination d'une élite sur le peuple. Mais cela n'a pas de conséquences sur la suite de notre étude.

1.3 - Principes d'évolution écosystémique

Morin et Bookchin, observant les activités et l'évolution à l'oeuvre au sein de l'écosystème, constatent que celles-ci s'effectuent suivant certains principes. Pour le premier, c'est l'éco-organisation, qui inclut les principes de spontanéité et de complexité. Pour le second, ce sont la stabilité, la complexité, la diversité, la complémentarité et l'unité dans la diversité. Enfin, ils se rejoignent dans leur façon d'expliquer l'évolution de l'écosystème.

Selon Morin, l'union de toutes les activités et de toutes les qualités d'être des espèces qui composent l'écosystème constitue une éco-organisation. Chez lui ce principe est central. C'est à lui que se rattachent tous les autres, -- la spontanéité, la complexité, le mouvement, l'ordre et le désordre. Il rend compte du fait qu'il y a au sein de l'écosystème un processus d'auto-organisation spontanée qui résulte du jeu des choix et des activités d'une multitude d'êtres vivants, et des rapports entre eux. Plus précisément, l'éco-organisation peut être définie comme *un processus global spontané, alimenté par l'entrelacement complexe des interactions -- antagonistes, concurrentielles ou complémentaires -- et des activités individuelles isolées des êtres vivants appartenant à un biotope donné, et dont le*

*mouvement évolutif naît du jeu de l'ordre et du désordre, des organisations et des désorganisations, de l'équilibre et du déséquilibre que produisent ces activités et ces interactions.*⁵

Tout d'abord, l'éco-organisation est un processus "global", parce qu'il se produit dans l'ensemble de l'écosystème. D'autre part il est "spontané", car il n'est pas planifié par une Conscience transcendante ou immanente décidant de la direction de l'évolution écosystémique. Il est produit par l'union des activités des animaux, des végétaux et des autres vivants, qui, individuellement et/ou collectivement, sont "inconscients" de la direction qu'ils donnent à l'écosystème. C'est pourquoi Morin qualifie de spontanées les activités individuelles et les interactions entre vivants, et voit en cette spontanéité l'un des principes formatifs de l'écosystème. Chacun veille à sa propre survie, et du même coup participe aussi, à un niveau plus global, au processus d'éco-organisation. "(...) l'ensemble des contraintes, des interactions, des interdépendances, au sein d'une niche écologique, constitue en dépit et à travers aléas et incertitudes, une auto-organisation spontanée." (Morin, 1973, p. 30)

L'expression "entrelacement des interactions et des activités individuelles isolées" de notre définition signifie que l'éco-organisation est engendrée par la combinaison de toutes les activités des individus composant chaque espèce, que ce soit les activités qu'ils ont en interactions avec d'autres, ou celles qu'ils entreprennent par et pour eux-mêmes de façon isolée. Et c'est dans cet "entrelacement" que l'on retrouve le deuxième principe de base que Morin rattache à l'écosystème, soit la complexité. Il s'agit d'un entrelacement "complexe", car c'est à partir d'une large diversité de tendances et de manières

⁵ Ils peuvent aussi être produits par des changements dans les composantes du biotope.

d'être différentes des "vivants", imbriquées l'une dans l'autre, que se crée une plus vaste unité formant un système, soit l'écosystème. Morin explique ainsi sa notion de complexité.

Les "systèmes vivants" et le système de la vie dans son ensemble (écosystème, biosphère) donnent au terme complexe un sens plein: *plexus* (entrelacement) vient de *plexere* (tresser). Le complexe -- ce qui est tressé ensemble -- constitue un tissu étroitement uni⁶ bien que les fils qui le constituent soient extrêmement divers. La complexité vivante, *c'est bien de la diversité organisée*. (Morin, 1980, p.361)

La complexité chez Morin est donc constituée à la fois d'une diversité, et d'une unité de cette diversité.

Voyons maintenant les principes que Bookchin voit à l'oeuvre au sein de l'écosystème. Les trois premiers sont intimement interreliés et s'expliquent l'un l'autre. Ce sont la complexité, la diversité et la stabilité. Puis, il y en a un quatrième, la complémentarité, et un cinquième, l'unité dans la diversité, qui englobe les quatre premiers. Tout d'abord, la complexité existe sur la base de la grande diversité d'espèces présentes dans une bio-région. La réunion en un même milieu (biotope) de toute une variété d'espèces, s'adonnant chacune pour soi à leurs activités de survie, ne produit pas un chaos ou un enchevêtrement désordonné, mais plutôt de la complexité. Selon Bookchin, toute bio-région se trouvant dans des conditions climatiques favorables (régions tempérées), s'oriente dans le sens de la complexité, parce qu'elle tend vers la différenciation⁷ des formes de vie (diversité).

D'autre part cette complexité et cette diversité sont garantes de la stabilité écosystémique. La stabilité est cette tendance constante de

⁶ Soulignage ajouté dans cette citation.

⁷ La différenciation se définit comme le processus de transformation qui mène à la diversité.

l'écosystème de chercher à maintenir, retrouver ou créer un certain état d'équilibre. Plus une bio-région est complexe, -- i.e. plus elle est formée d'une grande variété d'espèces et de relations entre espèces --, plus elle peut éviter ou se remettre rapidement de bouleversements qui se produisent en son sein, comme de mauvaises conditions climatiques, l'introduction ou de la disparition d'une ou de plusieurs espèces, l'intervention humaine, etc...

A l'inverse, plus une bio-région est simple, peu complexe, plus elle est fragile, parce que les espèces qui la constituent n'ont pas une grande variété de "choix" quant à leurs moyens de survie. Les déserts et les régions arctiques et antarctiques figurent parmi ces bio-régions simples. Si le principe de complexité est entravé de façon sévère dans son fonctionnement par une atteinte à la diversité, la bio-région sera instable.

Stability is a function of variety and diversity: if the environment is simplified and the variety of plant and animal species is reduced, fluctuations in population become marked and tend to get out of control. They tend to reach pest proportions. (Bookchin, 1986, p. 93)

C'est le cas dans le secteur agricole. Les monocultures, en cultivant une seule espèce sur de grands espaces, favorisent une diminution de la diversité, rendant ces territoires très vulnérables aux invasions d'insectes et à la dégénérescence des sols. La complexité a été entravée.

That stability as well as complexity is a "goal" of substance; that complexity, not only inertness, makes for stability; and finally, that complexity is a paramount feature of organic evolution and of an ecological interpretation of biotic interrelationships -- all these concepts taken together are ways of understanding nature as such, not mere mystical vagaries. (Bookchin, 1982, p.357)

D'où l'on peut conclure que chez Bookchin la stabilité est fonction du degré de complexité, lui-même fondé sur la diversité.

La complémentarité est un quatrième principe se joignant aux trois autres. En effet, pour que la diversité et la complexité engendrent la stabilité, il faut que quelque part l'auteur conçoive l'existence d'un certain ordre dans les rapports entre espèces. Chez Bookchin, c'est la complémentarité. Elle s'explique ainsi. Chaque espèce animale ou végétale, en s'activant pour sa propre survie, produit du même coup inconsciemment les conditions nécessaires à la reproduction de la vie chez d'autres espèces. Par exemple, la plante, s'orientant vers le soleil pour mieux pousser (son besoin), répond du même coup au besoin du cerf qui s'en nourrira (besoin d'une autre espèce). En retour le cerf, après avoir mangé la plante, répondra aux besoins de croissance d'autres plantes, en fertilisant la terre par ses excréments. Ici, malgré les apparences d'antagonisme -- un animal détruisant une plante pour se nourrir --, ces deux espèces sont complémentaires. La complémentarité, c'est cette interdépendance vitale unissant les espèces.

Il y a chez Bookchin un principe central, définissant l'activité écosystémique dans son ensemble, et incluant les quatre premiers principes. Il s'agit de l'unité dans la diversité. La diversité est créée par cette poussée naturelle à la reproduction et à la procréation, par la fécondité écosystémique, par l'innovation biologique. C'est l'émergence de nouvelles espèces, et aussi de nouvelles relations entre espèces: coopération, complémentarité, (prédation, compétition -- très peu discutées chez Bookchin), etc ... Elle est constituée aussi de toutes les potentialités organiques encore non manifestées. La diversité en potentiel fait partie du principe de diversité chez Bookchin.

Mais cette diversité, source de complexité, ne va pas sans l'unité. Elles sont les deux constituantes fondamentales du même Tout. L'unité est l'ordre qui se retrouve dans la diversité des êtres vivants, agissant sans avoir conscience qu'ils donnent une direction à l'ensemble. L'unité rend aussi compte des liens d'interdépendance (complémentarité) qui se forment nécessairement entre les espèces, et sans lesquels le désordre serait trop grand pour qu'on puisse parler du Tout relativement uni appelé "écosystème". Les espèces dans toute leur diversité s'intègrent les unes aux autres pour mutuellement se servir dans leurs activités de survie et de procréation. Bref, plus une bio-région est diversifiée, plus longtemps elle pourra se maintenir en tant que Tout relativement équilibré (stabilité), ou en d'autres mots en tant qu'unité. Il y a donc

a logic of unity between the "I" and the "other" that recognizes the stabilizing and integrative function of diversity -- of a cosmos of "others" that can be comprehended and integrated symbiotically. Diversity and unity do not contradict each other as logical antinomies. To the contrary, unity is the *form* of diversity, the *pattern* that gives it intelligibility and meaning (...). (Bookchin, 1982, p. 306-307)

Ainsi, l'observateur d'une bio-région ou de l'écosystème global en mouvement peut y voir une vaste symbiose, où même dans les activités de prédation (opposant apparemment les espèces), les êtres en cause se complètent et participent à la perpétuation ou à l'évolution de l'ensemble.

(...) the mutually supportive interplay between photosynthetic life forms and herbivores, far from providing evidence of the simplest form of "predation" or heterotrophy, is in fact indispensable to soil fertility from animal wastes, seed distribution, and the return (via death) of bulky organisms to an ever-enriched ecosystem. (Bookchin, 1982, p.362)

Revenons quelques instants sur les rapports entre êtres vivants chez Bookchin, et ce parce que pour bien les comprendre, il faut les placer dans la perspective plus globale du Tout écosystémique. Le fait que Bookchin donne très peu de place dans ses analyses aux rapports de compétition, de prédation ou de parasitisme existant dans l'écosystème, pourrait à prime abord laisser croire qu'un virage de 180 degrés est nécessaire dans la conception de la nature de l'écosystème, par rapport à celle qui a soutenu le développement du capitalisme (c.f. chapitre 4). Il semble que suivant Bookchin il faille les considérer comme des milieux où ne règne que l'harmonie, la symbiose, la coopération entre les organismes vivants. Morin en revanche insiste beaucoup sur l'existence de deux grands pans de réalité: les rapports de prédation et de compétition, et ceux de symbiose et de coopération. Bien qu'ils semblent s'opposer, ils se complètent pour former la complexité du système vivant. On peut reprocher à Bookchin de ne pas expliquer de façon précise la place des rapports oppositionnels dans les relations entre espèces et individus d'une même espèce. Ce qui rend son discours ambigu. Ce n'est qu'avec une compréhension de sa vision de l'ensemble écosystémique qu'il devient clair que sa pensée ne renie peut-être pas l'existence d'un tel type de rapports. C'est que lorsqu'il analyse l'écosystème, il en discute surtout de façon globale plutôt que dans ses manifestations particulières. C'est ainsi qu'il parle constamment de symbiose, d'harmonie dans l'écosystème global. Non pas que les prédatons, oppositions, luttes n'existent pas dans les bio-régions particulières, mais parce qu'il doit concevoir que même ces types de rapports participent à la symbiose globale. C'est-à-dire qu'ils viennent compléter, nourrir l'équilibre du Tout écosystémique, autant que les rapports de coopération. Et en ce sens il rejoindrait Morin, même si sa pensée se présente de façon beaucoup moins claire là-dessus.

Bookchin et Morin se rejoignent encore une fois dans leur conception de

l'évolution écosystémique. Tous deux, quoique chacun à leur manière, en arrivent à la conclusion que l'écosystème se caractérise par un état d'équilibre en mouvement. Chez Morin, l'éco-organisation n'est pas un processus statique mettant continuellement en jeu les mêmes éléments, ou cherchant constamment à retrouver le même état d'équilibre. Elle est plutôt dynamique. Elle est faite de réorganisations fréquentes. Elle est un mouvement qui porte en son sein une évolution progressive de l'ensemble, fondée sur le nouveau, c'est-à-dire sur les modifications nécessaires pour répondre aux aléas intervenant dans la vie d'une bio-région. Et ce mouvement se fait à partir de l'union complémentaire de l'ordre et du désordre; qui manifestent ensemble le quatrième principe de base (la complémentarité) de l'écosystème selon Morin.

Ainsi, les activités individuelles, les interactions des organismes vivants et les fluctuations des caractères d'un biotope produisent d'une part de l'ordre sous forme de déterminismes, de conditionnements du milieu, d'équilibres et d'organisations. Mais d'autre part, le caractère aveugle (spontané) de ces activités et de ces interactions permet aussi la production de situations de désordre. On peut parler alors de destructions, d'anéantissement d'espèces dévorées par d'autres, de déséquilibres et de désorganisations. En fait, ces situations marquées par le désordre constituent des principes moteurs de l'écosystème, car elles le poussent dans un mouvement. Cela parce qu'à partir du désordre l'écosystème cherche l'ordre, en état de déséquilibre, il cherche un nouvel équilibre.

Voilà l'origine du mouvement de la vie, processus de réorganisation permanente qui, peu à peu, fait évoluer l'ensemble. L'éco-organisation est donc un processus caractérisé par un état de stabilité relative -- assez stable pour permettre aux espèces de se reproduire dans des conditions à peu près

semblables, assez mouvante pour empêcher le tout de stagner. En d'autres mots, l'éco-organisation est un processus d'équilibre dynamique.

(...) la qualité éco-réorganisatrice la plus remarquable n'est pas d'entretenir sans cesse, dans des conditions égales, à travers naissances et morts, l'état stationnaire du climax; c'est d'être aussi capable de produire ou inventer de nouvelles réorganisations à partir de transformations irréversibles survenant dans le biotope ou la biocénose. Ainsi nous apparaît la vertu suprême de l'éco-organisation: ce n'est pas la stabilité, c'est l'aptitude à construire des stabilités nouvelles; ce n'est pas le retour à l'équilibre, c'est l'aptitude de la réorganisation à se réorganiser elle-même de façon nouvelle sous l'effet de nouvelles désorganisations. Autrement dit, l'éco-organisation est capable d'évoluer sous l'irruption perturbatrice du nouveau, et cette aptitude évolutive est ce qui permet à la vie, non seulement de survivre, mais de se développer, ou plutôt de se développer pour survivre. (Morin, 1980, p.34-35)

Ou encore: "Et nous arrivons à l'idée maîtresse: (...) *un éco-système ne peut vivre que dans les conditions de sa propre destruction, car ce sont les conditions de sa régénération.*" (Morin, 1980, p.32)

On retrouve aussi chez Bookchin une explication de l'évolution écosystémique. Et il vient compléter Morin, car au lieu de l'expliquer par les principes actifs à l'oeuvre dans l'ensemble écosystémique, il le fait à partir des caractères propres aux vivants. C'est ainsi qu'il constate que cette évolution se produit à la fois par le jeu des gènes et de la subjectivité. C'est-à-dire que l'évolution des organismes biologiques se fait d'une part à partir des gènes, qui ont la fonction de perpétuer, générations après générations, tous les caractères d'un organisme. Mais cette reproduction se fait avec des changements, des mutations par lesquels l'être vivant se pousse vers ce qui peut améliorer ses conditions de vie. Donc, "(...) the most central feature of life itself: the ability of a complex mosaic of organic macro-molecules to

reproduce itself and yet to do so with changes significant enough to render evolution possible." (Bookchin, 1982, p. 356) L'être vivant met ainsi bas à de nouveaux caractères de son être individuel. C'est dans ce processus qu'intervient la subjectivité. C'est-à-dire que l'organisme vivant, travaillant à sa propre survie, va "choisir" comment "évoluer" à partir des potentialités qu'il a au moment où il rencontre une situation à laquelle il doit répondre. Ceci pourra parfois prendre la forme d'une mutation génétique, d'un changement de comportement, d'une migration vers une autre bio-région. Chaque organisme vivant est un sujet actif par le processus d'auto-organisation avec lequel il répond à ses besoins de survie.

C'est à cause de la subjectivité, présente à divers degrés de développement chez les espèces, que Bookchin considère l'évolution organique comme un processus participatif. Les êtres vivants "participent" à leur propre évolution. (Bookchin, 1989, p.200-201) Et c'est sous la forme d'un développement et d'une mise à jour de potentialités non encore manifestées que se produit cette évolution.

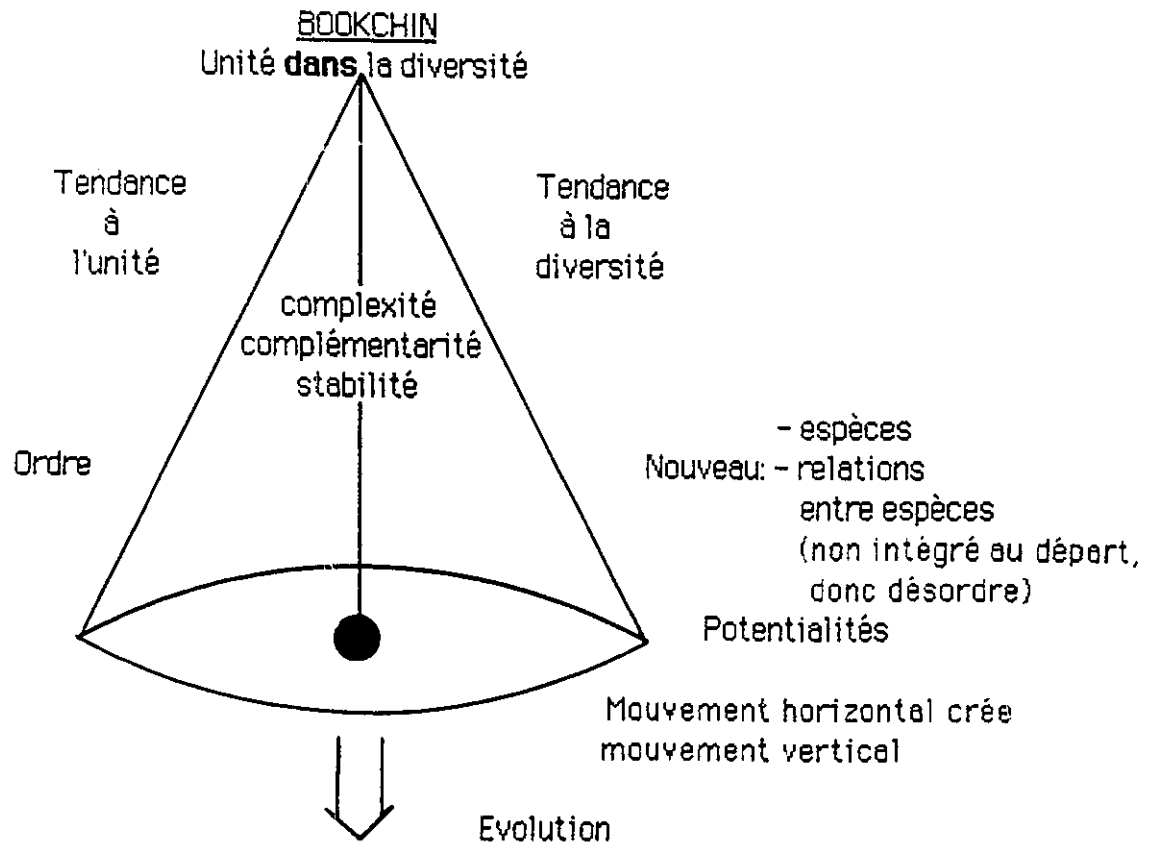
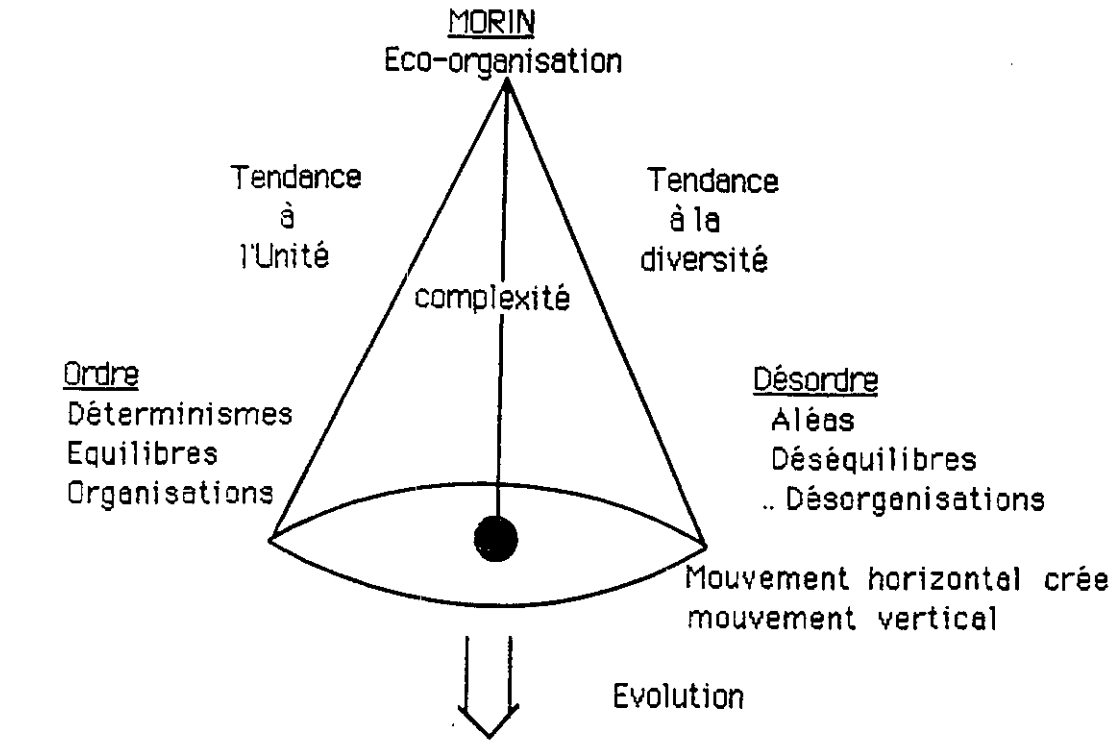
Within substance at its most primal level is a germinal unfolding over varying gradations of development in which each whole is a potentiality for a more differentiated whole, of tendency toward ever-greater subjectivity and flexibility. (Bookchin, 1989, p. 199)

Et c'est à partir de ce mouvement au sein des espèces végétales et animales, et ce parce qu'il donne naissance à une plus grande diversité d'espèces et de relations entre espèces, qu'on peut expliquer chez Bookchin le processus d'évolution d'une bio-région dans son ensemble. D'autre part, la recherche d'unité, s'ajoutant à la diversité créée par les espèces, deux principes de base du Tout écosystémique, sont pour lui des réalités inachevées,

en développement. L'écosystème est un processus, se manifestant par le biais d'un développement cumulatif vers une toujours plus grande diversité et complexité. L'écosystème est mouvement, par le jeu incessant de l'Unité dans la diversité.

Mais, il faut garder en perspective cette participation des organismes vivants non humains à leur vie, car la quantité de choix possibles pour eux demeure extrêmement limitée comparée avec ce qui est possible pour les êtres humains. Et ce, parce que leur subjectivité et leur intelligence sont beaucoup moins développées. Ce qui nous fait dire que si la subjectivité et l'auto-organisation ont souvent permis aux êtres vivants de changer avec leur bio-région au cours du lent processus de l'évolution organique, le caractère limité de ces derniers fait qu'ils n'ont souvent pas la capacité de répondre au rythme accéléré des transformations qui leur sont actuellement imposées par les êtres humains. Ce qui crée les déséquilibres profonds que l'on voit émerger depuis les quelques dernières décennies, et dont ils ne réussissent pas à se relever.
(Bookchin, 1989, p.35)

Notre analyse des principes que Morin et Bookchin incluent dans leur conception respective de l'écosystème, nous amène à conclure qu'elles ont la même essence. Les deux figures suivantes le démontrent.



Chez les deux auteurs, l'écosystème peut être représenté sous la forme d'un cône, au centre duquel se meut un balancier entre deux tendances formant son essence, soit l'unité et la diversité. Le mouvement horizontal entre les deux pôles est générateur de complexité, de complémentarité, de stabilité relative, à chaque moment "x" de la vie de l'écosystème. Mais puisque ce mouvement horizontal se fait entre des composantes qui changent, différentes par exemple d'une année à l'autre, il y a création de nouveau: nouveaux caractères d'une espèce, nouvelles espèces, nouvelles relations entre espèces, nouveaux équilibres et déséquilibres dans les diverses bio-régions, nouvel équilibre et déséquilibre de l'ensemble. La génération de diversité et de nouveau, s'unit à la tendance à l'unité et à l'ordre, pour engendrer l'évolution écosystémique. Celle-ci est donc comme une spirale se mouvant entre deux pôles.

C'est le nouveau et la tendance à la diversité qui sont moteurs, car ils confrontent l'équilibre établi et le poussent vers un changement, une évolution. Mais la diversité se manifestant à travers la nouveauté pourrait ne créer qu'un chaos (entropie), un éparpillement où la vie serait impossible, car elle ne pourrait se reproduire dans des conditions stables. La vie a besoin de lois, d'un ordre pour reproduire ses qualités de départ, et c'est sur cette base seulement qu'elle peut y ajouter du nouveau, de l'évolution. Ce qui nous fait dire que Bookchin fait erreur en incluant dans le pôle de la diversité toutes les potentialités écosystémiques non encore manifestées. Leur émergence, leur manifestation n'est possible qu'à partir de l'union des deux pôles. L'unité autant que la diversité est nécessaire pour l'apparition de nouvelles potentialités.

Si l'on regarde maintenant les problèmes "environnementaux" des sociétés industrielles avancées, et même des autres pays du globe, par rapport à cette conception de l'écosystème, on en arrive à ceci. L'être humain intervient

avec beaucoup d'acharnement dans les processus de vie et d'évolution de l'écosystème, tâchant d'y mettre beaucoup d'unité, d'ordre, en repoussant la diversité et le désordre. Il porte ainsi atteinte à l'essence même de la vie de l'écosystème. Cette essence qui est faite de deux pôles aussi nécessaires l'un que l'autre à l'équilibre et à l'évolution de l'ensemble. L'être humain crée donc pour l'écosystème planétaire des noeuds d'étranglement qui entravent le mouvement du balancier vers l'expression de la diversité, affectant ainsi les processus de renouvellement, de régénération de la Vie et l'évolution globale de l'ensemble.

Ce qui meurt aujourd'hui, ce n'est pas la notion d'homme, mais une notion insulaire de l'homme, retranché de la nature et de sa nature; ce qui doit mourir, c'est l'auto-idolâtrie de l'homme, s'admirant dans l'image pompière de sa propre rationalité. (Morin, 1973, p. 213)

Chapitre 2: La nature humaine

On a cru par le passé que la nature de l'être humain devait être recherchée dans ce qui pouvait motiver ses actions, ses comportements et ses pensées lorsque placé dans un "état de nature", c'est-à-dire dans un milieu isolé de ses semblables, et donc hors de l'influence culturelle de sa civilisation. La conception de la nature humaine portait sur l'individu à sa plus simple expression, écartant tout l'acquis historique et culturel. D'autre part, plus récemment, on en était venu à penser qu'il pouvait bien ne pas être doué d'une nature particulière. En effet, suivant la logique du "progrès", pour qu'il y ait changement, amélioration chez l'être humain, il fallait qu'il n'ait pas de nature spécifique. En fait, ce qui caractérisait l'être humain était attribuable aux conditions qui l'avaient formé depuis sa naissance. Donc ici, l'être humain était tout "culture". Chaque individu était à la naissance comme une page blanche sur laquelle les conditions de son milieu venaient imprimer ce qu'il allait devenir. (Morin, 1973, p.20-21)

Pour sa part, Edgar Morin, en se fondant sur une analyse de l'évolution depuis les primates aux hominiens jusqu'à *homo sapiens*, constate que la nature humaine est un concept beaucoup plus complexe, formé de trois éléments essentiels: une part de "nature", une de social, et une autre d'individuel. En

d'autres mots, l'être humain est à la fois espèce -- société -- individu. Tout comme lui, Bookchin met en évidence trois dimensions de la nature de l'être humain: sa nature biologique et animale, sa nature sociale et culturelle, et sa nature spirituelle (surtout définie comme intellectualité).

2.1 Nature biologique et génétique

D'abord pour Morin, l'être humain est en partie "nature", parce qu'il se rattache à l'évolution écosystémique. Il est un vivant parmi les autres vivants. Il est le résultat de la longue évolution biologique qui s'est produite dans l'écosystème. Il possède en lui l'héritage biologique et génétique de millions d'années d'évolution animale. "Nous sommes *comme tous les autres vivants* issus du même ancêtre, et cet ancêtre qui n'a cessé de se dédoubler vit en chacune de nos trente milliards de cellules ainsi qu'en notre être tout entier." (Morin, 1980, p.419) Morin va jusqu'à nous qualifier de super-animaux, parce que

(...) les qualités humaines par excellence sont en fait l'hyper-développement de qualités vivantes et animales fondamentales, elles-mêmes particulièrement développées chez les mammifères et les primates. La connaissance est un phénomène biologique. L'intelligence est vertu animale. L'affectivité est une qualité mammifère. (Morin, 1980, p.423)

Cette affiliation avec l'évolution du monde vivant donne à l'être humain des caractères qu'il a en commun avec les autres espèces. Ainsi, il est biologique, fait de cellules vivantes ayant besoin de certaines conditions pour se reproduire. Et à cause de cela, il a des besoins et des façons d'être qu'il partage avec ces espèces. Sa vie, ses choix, ses comportements sont déterminés en partie par ce que Morin appelle le "Monde des Gènes", c'est-à-dire par ce que chaque individu reçoit comme bagage génétique, né de l'évolution du

monde biologique en général, et de celle de sa propre à espèce. L'être humain est "espèce", ou "nature", parce qu'elles sont parties intégrantes de lui.

Parmi les composantes génétiques de l'être humain, Morin insiste tout particulièrement sur sa nature affective. En effet, bien que l'*homo sapiens*, émergeant du processus d'homínisation, se soit dispersé sur tout le globe, rencontrant une très grande variété de biotopes et de biocénoses, et développant dans ces milieux une grande diversité de cultures, partout encore il s'exprime par le sourire, le rire, les larmes. (Morin, 1973, p. 224) "Il s'agit d'un trait profond, constitutif de la nature humaine, et sur lequel les cultures vont broder leurs sémiotiques diverses, sans jamais en annuler les significations anthropologiques premières." (Morin, 1973, p. 122)

Bookchin se penche aussi sur la nature biologique de l'être humain. Elle se fonde sur les nombreux caractères biologiques qu'il a en commun avec les autres êtres vivants. Par exemple, l'être humain est constitué de cellules s'alimentant en oxygène, ou encore, il est doté d'un bagage génétique déterminant en partie ses besoins et ses façons d'y répondre. L'espèce humaine est donc régie par plusieurs des mêmes besoins (manger, boire, dormir, se reproduire) que les autres animaux. Et tout comme eux, elle dépend pour sa survie des ressources naturelles qui l'entourent.

Our animal nature is never so distant from our social nature that we can remove ourselves from the organic world outside us and the one within us. (...) We are not so remote from our primate ancestry that we can ignore its physical legacy in our stereoscopic vision, acuity of intelligence, and grasping fingers. (Bookchin, 1982, p. 33)

Donc, l'*homo sapiens* se rattache aux autres espèces par ses caractéristiques biologiques, qui ont leur origine au coeur du processus évolutif de

l'écosystème. Morin et Bookchin se rejoignent donc en plaçant dans le biologique/génétique un premier aspect de la nature humaine.

2.2 Nature sociale

Ils s'entendent aussi pour dire que le "social" est une dimension de la nature humaine. Ainsi selon Morin, l'être humain n'est pas seulement motivé par sa géosphère. Toute sa vie est influencée par le bagage culturel qu'il absorbe dès son plus jeune âge, c'est-à-dire par sa sociosphère. Plus précisément, être imprégné d'une culture signifie baigner dans un moule d'informations, de connaissances, de savoir social, de règles d'organisation et de modèles de conduite qui deviennent une véritable programmation socioculturelle (Morin, 1973, p.99) On comprend alors que tout cela peut bien souvent expliquer les motivations intérieures du comment agir, comment se comporter et même comment penser de l'être humain.

Ainsi, chaque culture, de par ses *imprintings* précoces, ses tabous, ses impératifs, son système d'éducation, son régime alimentaire, les talents qu'elle requiert pour ses pratiques, ses modèles de comportement dans l'éco-système, dans la société, entre individus, etc., refoule, inhibe, favorise, surdétermine l'actualisation de telle ou telle aptitude, de tel trait psycho-affectif, fait subir ses pressions multiples sur l'ensemble du fonctionnement cérébral, exerce même des effets endocriniens propres, et, ainsi, intervient pour coorganiser et contrôler l'ensemble de la personnalité. (Morin, 1973, p. 184-185)

On peut aussi distinguer la nature sociale de l'être humain dans le fait qu'il ne peut se passer de l'aide, de la coopération de ses congénères pour épanouir pleinement son individualité. Si on le compare avec les autres animaux, l'enfant humain est celui qui reste le plus longtemps à l'état juvénile d'apprentissage. Il a absolument besoin des autres pour apprendre à développer toutes les capacités qu'il a en lui. L'animal n'a pas besoin de cette longue

période d'apprentissage, car les capacités qu'il a besoin de développer pour vivre se trouvent en majeure partie inscrites dans ses instincts. D'où, pour beaucoup d'êtres vivants, il est parfaitement possible de survivre sans que ne persistent de liens avec les siens après la naissance. Mais chez l'*homo sapiens*, ce qui chez ses ancêtres s'accomplissait encore par instinct, se fait dorénavant grâce à l'apprentissage culturel. Ce qui suppose l'existence de liens sociaux pour faire la transmission de l'héritage culturel, i.e. d'un savoir faire et se comporter qui bien souvent détermine les chances de survie.

Pour Bookchin, l'être humain a une nature sociale très développée, que l'on ne retrouve pas chez les autres êtres vivants. Mais elle ne le sépare pas complètement de ces derniers, puisqu'elle est apparue pour répondre à ses besoins biologiques. Dès sa naissance, l'être humain se trouve dans une situation biologiquement si démunie qu'il a besoin d'aide pour simplement survivre. Le bébé humain ne peut ni se nourrir, ni s'abriter, ni se défendre seul. Ce qui fait dire à Bookchin:

"Our modern version of individualism, more precisely, of egotism, would have cut across the grain of early solidarity and mutual aid -- traits (...) without which such a physically fragile animal like a human being could hardly have survived as an adult, much less as a child." (Bookchin, 1989, p. 28)

Bref, à la naissance, la survie de l'individu humain est entièrement dépendante d'une collaboration s'établissant entre lui, sa mère, et/ou d'autres membres de son espèce. L'être humain a donc, à cause de ses traits biologiques à la naissance, un besoin indispensable de liens, de coopération avec ses semblables, bref de liens sociaux.

C'est ainsi qu'au cours du processus évolutif menant des primates à l'*homo sapiens*, les rapports mère-enfant et la famille ont constitué les

premières manifestations du développement de la nature sociale de l'être humain. D'ailleurs, biologiquement parlant, le développement de l'enfant s'est mis à prendre de plus en plus de temps (Bookchin, 1989, p. 27), de sorte qu'il atteint maintenant sa maturité en deux fois plus de temps que ne le font les jeunes chimpanzés. Ce qui, selon Bookchin, a accentué au cours de l'évolution le besoin d'interdépendance de l'*homo sapiens*, et du même coup l'a poussé plus profondément dans le développement de sa nature sociale. "(...) at the very inception of society, it seems more than likely that human beings were socialized into "second nature" by means of deeply ingrained blood ties, specifically maternal ties." (Bookchin, 1989, p. 26)

Cette façon de voir le caractère social comme spécifiquement humain nous semble incohérente dans la pensée de Bookchin. En effet, il place l'origine de l'apparition de ce caractère dans la nécessité de répondre aux besoins biologiques profonds de coopération mère-enfant, première manifestation de liens "sociaux", qui prendront par la suite des formes plus étendues (ex: père-mère-enfant, parenté, etc.). Or, de tels liens sont aussi présents et nécessaires chez d'autres mammifères, même s'ils durent moins longtemps. Pourquoi alors, comme chez Morin, ne voit-il pas chez les autres êtres vivants la présence d'une nature sociale embryonnaire, qui trouverait son expression la plus poussée chez l'être humain? Ce serait plus cohérent, puisqu'il place l'origine du développement de cette seconde nature dans des rapports que l'on retrouve chez d'autres espèces.

Selon Bookchin, c'est probablement à cause des besoins d'interdépendance que se sont développées les différentes expressions du sentiment humain, -- amour, responsabilité envers les siens, etc. --, aspect de la nature humaine sur lequel Bookchin insiste beaucoup. Selon lui, le sentiment est une part

importante de la nature humaine. Dès la naissance, l'être humain a besoin d'un milieu où trouver un support affectif lui permettant de grandir, d'atteindre sa maturité, de se socialiser, de se développer de façon équilibrée intérieurement. Pour l'auteur, le sentiment constitue une autre manifestation de la nature sociale de l'être humain, puisqu'en grande partie il n'est possible qu'en relation avec autrui.

The love, care, aid, and goodwill that a group can furnish to an individual are perhaps the most important contribution it can make to an individual's ego development. Denied these supportive attentions, ego-formation, personal development, and individuality become warped. (Bookchin, 1987, p.35)

Il est vrai que sans amour aucun, l'enfant ne peut se développer de façon équilibrée; souvent le manque d'amour familial mène à la délinquance. Donc ce genre de sentiment est des plus importants dans la formation de chaque individu. Mais pourquoi Bookchin ne parle-t-il que d'amour comme manifestation de la nature affective de l'être humain? Car, combien d'enfants se retrouvent dans un milieu où les sentiments dominants sont plutôt la haine, la jalousie, l'agressivité, l'indifférence, et ainsi de suite, bien que ce ne soit pas le plus souhaitable? Si de tels sentiments gouvernant les rapports familiaux existent, cela signifie-t-il qu'ils expriment aussi une partie de la nature humaine? Sinon, d'où proviennent-ils?

Permettez-nous d'expliquer ce que pourrait y répondre l'auteur. Une bonne partie de l'oeuvre de Bookchin porte sur l'origine de la domination et de la hiérarchie. Elles ont été et sont encore produites par les types de sociétés que l'être humain se donne, sociétés qui, selon lui, vont à l'encontre des besoins de l'être humain à la naissance, du type de nature sociale qui en découle

logiquement, et des premières formes de sociétés humaines.¹ En effet, les sociétés depuis bien longtemps se sont écartées de la vraie nature sociale de l'être humain, telle qu'elle s'exprime dans les premières relations sociales que sont les rapports mère-enfant, enfant-famille. Ces derniers, marqués par la collaboration et l'interdépendance, n'inspirent pas les modèles dominants de rapports sociaux dans nos sociétés. Il en est ainsi, selon Bookchin, parce qu'historiquement les êtres humains se sont engagés sur la voie de la domination, de la hiérarchie et de la compétition comme formes privilégiées de rapports sociaux, au lieu d'opter pour la coopération et l'interdépendance.

Si nous suivons sa logique, on peut alors dire que Bookchin répondrait que des sentiments tels que la haine, l'agressivité, la jalousie, etc., se sont développés à cause de l'orientation contre nature des sociétés, une orientation allant à l'inverse de l'essence première des humains. Ce qui à notre avis n'est pas satisfaisant comme réponse. Nous croyons plutôt que, comme dans le cas de la nature de l'écosystème, Bookchin laisse de côté l'explication de tout un pan de la nature humaine. Et même si l'on croit que la nature humaine est une réalité en évolution, guidée dans un sens ou dans l'autre, il est vrai, par le type de société dans lequel évoluent les êtres humains, cela ne justifie pas de laisser totalement de côté un pan de sa nature affective, présente actuellement, sous prétexte que le type de société que l'on prône n'en favorisera pas l'expression.

La nature sociale des êtres humains s'est aussi exprimée par la suite (i.e. après les liens familiaux) dans des organisations sociales de plus en plus complexes, soit les sociétés. Donc, leur nature biologique (d'êtres plutôt

¹ Sur l'origine de la domination et de la hiérarchie dans les sociétés humaines, voir The Ecology of Freedom, p.43-213.

démunis physiquement), de même que leur nature sociale initiale (liens familiaux), ont toutes deux poussé les êtres humains à se regrouper pour mieux répondre à leurs besoins et pour mieux se défendre. L'*Homo sapiens* a donc développé des sociétés de plus en plus organisées et structurées, avec des hiérarchies, des classes, des institutions qui divisent les êtres humains entre eux. Par ces sociétés, il créait tout un monde, différent de celui duquel il émergeait -- l'écosystème biophysique --, et où les paramètres de sa vie devenaient plus prévisibles, c'est-à-dire moins soumis aux aléas écosystémiques. Il s'est ainsi retrouvé avec des structures, des hiérarchies, des institutions qui n'évoluent que très lentement, et qui ont acquis avec le temps une vie à elles, indépendante des individus qui les occupent. Peu à peu se sont aussi formées, dans ces sociétés, des façons de faire, de parler, des façons d'entrer en relations avec les autres, des façons de penser caractéristiques de chaque société. Tout cela a donné naissance à des cultures, qui influencent l'être même des individus. Ainsi, les sociétés sont d'une part issues de la nature humaine, puisque expressions de la nature sociale première des êtres humains, et d'autre part elles la déterminent, puisque société et culture imprègnent profondément la nature individuelle de chacun.

Ces sociétés, manifestations élaborées de la nature sociale de l'espèce humaine, constituent un des éléments faisant que l'être humain, bien qu'il soit animal, est beaucoup plus qu'un animal. "The way in which we are more -- namely, the kinds of societies that we form and how we are divided against each other into hierarchies and classes -- profoundly affects our behavior and our effects on the natural world." (Bookchin, 1989, p. 23) Ce qui ne veut pas dire, comme on le verra plus loin, que cette différence justifie qu'il se pose en dominateur et en exploiteur de ce monde duquel il émerge, et dont il a besoin pour survivre.

Morin et Bookchin conçoivent la nature "sociale" de l'être humain en termes relativement semblables. Tous deux voient son expression à travers des besoins de coopération et de transmission d'une culture. Là où ils diffèrent cependant, c'est dans la spécificité humaine de ce caractère. Pour Morin, le "social" constitue une arène où l'être humain pousse à un degré de développement et de complexité unique à son espèce, un caractère déjà présent à l'état embryonnaire chez d'autres espèces. Alors que pour Bookchin la nature "sociale" est strictement humaine.

Selon nous la conception de Morin est plus juste, car il s'attache à la complexité. Pour lui, l'être humain est à la fois compétition et coopération.

(...) il y a inséparabilité entre l'être individuel et l'être sociétal, (...) le tissu même de la vie humaine est constitué par la complémentarité et l'antagonisme individu/espèce, égoïsme/altruïsme, égocentrisme/solidarité (...). (Morin, 1980, p.448)

La compétition et la coopération chez l'être humain se comprennent mieux chez Morin à partir de deux aspects de sa nature: sa nature sociale, incluant la famille, qui tend vers le regroupement, la solidarité avec ses semblables, et sa nature individuelle, i.e. de recul par rapport à ce social à cause de préoccupations égoïstes, plus centrées sur soi-même. Ce qui nous amène à définir le troisième aspect de la nature humaine chez Morin, celui d'individu-sujet.

2.3 Nature individuelle et subjective

La nature d'individu/sujet n'a son origine ni dans l'acquis génétique ou biologique de l'être humain, ni dans l'acquis social, mais se retrouve dans l'autonomie que peut prendre l'être humain par rapport à son bagage génétique et biologique, et à son milieu culturel et social. Chaque être humain est porteur

d'une autonomie à l'intérieur de soi, d'une autonomie de son être par rapport aux autres êtres et aux forces qui l'entourent. Il n'est pas objet déterminé entièrement par la géosphère et la sociosphère; il n'est pas machine qui mettra automatiquement en oeuvre ce qui est inscrit dans ses gènes ou qui répondra automatiquement aux stimuli de son milieu social. La nature d'individu/sujet, Morin la conçoit comme

(...) la relative autonomie de l'individu à partir de la reconnaissance des libertés individuelles et de l'existence de libertés stochastiques, la possibilité de développer des complexités psychologiques, affectives, intellectuelles, l'affirmation du *moi*, *je*, avec du reste tout ce que cela entraîne ou suppose d'égoïsme et d'égoïsme. (Morin, 1973, p. 199)

Nous retrouvons ici les différents aspects compris dans la nature d'individu/sujet chez Morin: le psychologique, l'affectif, l'intellectuel et la conscience de soi (le Je, le Moi).

Tout comme d'autres espèces dans l'écosystème, l'individu humain peut faire preuve d'autonomie par rapport aux conditions des milieux biophysique et social. Mais il pousse beaucoup plus loin cette faculté, car par sa complexité il dispose de caractères qui lui permettent d'être plus autonome. Par exemple, son aptitude à emmagasiner, à réorganiser, à créer à partir de ses dispositions intellectuelles. Sa psychologie développée et son affectivité qui, plus que chez toute autre espèce, confèrent à chaque individu un caractère radicalement unique par rapport à ses semblables. Enfin, sa capacité d'être conscient de soi. On a vu que la subjectivité se retrouve chez d'autres espèces dans la pulsion de chaque individu à s'activer pour soi, pour sa survie. Chez l'être humain, la subjectivité devient conscience du Soi, du Je. L'animal n'est pas " conscient " qu'il s'active pour lui-même. L'être humain a le même égoïsme, et il en est conscient. Il peut prendre un recul par rapport à tout ce qu'il fait, ressent ou

pense, et l'analyser. Parce qu'il est sujet conscient, il fait faire un pas de géant à la subjectivité telle qu'elle se manifestait déjà chez les autres êtres vivants.

Bref, la nature humaine est constituée d'une génosphère, qui est le bagage génétique de chaque individu, produit de l'évolution biologique des vivants et plus particulièrement de celle de son espèce; d'une sociosphère, le bagage culturel et social qui motive ou conditionne ses choix et ses comportements; et d'une subjectivité/individualité, qui le place en position de penser et de décider, beaucoup plus que tout autre être vivant, où il se placera et comment il se comportera par rapport au monde intérieur (biologique, génétique) et au monde extérieur (les milieux social et biophysique).

Pour ajouter à la complexité de la nature humaine, outre le fait qu'elle soit constituée de trois dimensions différentes, chacune de celles-ci entre en relation avec les deux autres, les conditionne et en même temps est déterminée par elles. Par exemple, la dimension culturelle et sociale vient compléter, imprégner l'héritage "naturel", i.e. biologique et génétique.

Tout ce qui est biologique en l'homme est en même temps imbibé, enrichi, mêlé de culture, et fait partie de la culture: manger, boire, dormir, rêver, s'accoupler, naître, mourir. On peut même dire que le plus irrémédiablement biologique est en même temps le plus irréductiblement culturel: la naissance, le mariage, et surtout la mort. (Morin, 1980, p.418)

Non seulement cela, mais le développement de la culture est inséparable de l'apparition de capacités du cerveau à emmagasiner et à opérationnaliser la connaissance culturelle. Ainsi, Morin rapporte qu'à un moment donné, dans le processus d'homínisation

(...) des structures d'organisation cognitives, linguistiques, pratiques (...) émergent avec les nouveaux développements du cerveau (...) et ses structures innées vont venir remplacer les instincts. (...) Mais elles ne peuvent s'opérationnaliser qu'à partir de l'éducation socioculturelle, et que dans un milieu social complexifié par la culture. (Morin, 1973, p.99-100)

Nous voudrions ajouter à cela que les spécificités d'une culture sont très dépendantes des particularités de la bio-région dans laquelle elle se trouve. Par exemple, les façons de faire et les codes de comportement des Inuits seront adaptés aux nécessités de l'Arctique; et ceux des Touaregs aux nécessités de la vie dans le Sahara. Et d'un autre côté, Morin voit aussi une union inséparable entre l'être individuel et l'être sociétal. Pour toutes ces raisons, il conclut qu'il faut cesser de croire que l'être humain est "sur-naturel", i.e. au-dessus de la nature (écosystème), pour se rallier à l'évidence qu'il est bien "bio-psycho-culturel" (génosphère; individualité/subjectivité; sociosphère).

Il y a aussi une troisième dimension de la nature humaine chez Bookchin, mais sa réflexion est bien peu étoffée là-dessus. Il s'agit de la faculté très développée qu'a l'être humain de penser de façon conceptuelle, faculté qu'il exprime par un langage parlé. Ces qualités rejoignent l'individualité/subjectivité de Morin, en tant que manifestations du caractère intellectuel de l'être humain. Mais elles constituent une bien petite part de tout ce que Morin inclut dans la notion d'individualité/subjectivité.

Par contre, Bookchin discute de l'existence d'un entrelacement entre les trois composantes de la nature humaine: le biologique (l'animalité), le social (le culturel) et l'intellectuel (faculté de penser de façon conceptuelle). Par exemple, la faculté de penser et de parler s'est élaborée à partir de l'histoire naturelle et de l'histoire sociale. Elle est liée à l'histoire naturelle, d'un côté parce qu'elle est l'expression la plus poussée de la subjectivité qui s'est

développée peu à peu au sein de l'écosystème, à travers les espèces. Et d'un autre côté, parce que cette faculté a besoin du support biologique qu'est le cerveau humain.

Our own thinking is itself a natural process, albeit deeply conditioned by society and richly textured by social evolution. Our capacity to bring thought into resonance with its organic history (its evolution from the highly reactive organic molecules that form the fundament for the sensitivity of more complex ones, the extravagant clod-burst of life-forms that follows, and the evolution of the nervous system) is part of the knowledge of "knowing" that provides thought with an organic integument as real as the intellectual tools we acquire from society. (Bookchin, 1982, p. 39)

D'autre part, cette faculté, qu'il appelle aussi esprit, est le produit de l'histoire sociale, car son contenu n'a pu s'élaborer et arriver à la complexité qu'on lui connaît aujourd'hui, qu'avec le processus de socialisation commençant dès la naissance.

The formation of the human mind is inseparable from the socialization of human nature at birth and its early period of development. However significant biology may be in shaping the human nervous system and its acuity, it is ultimately the gradual introduction of the newborn infant to culture that gives reason its specifically human character. (Bookchin, 1982, p. 304)

Et inversement, le social est lui-même fonction de l'esprit, car la pensée et le langage qui l'exprime, orientent l'évolution sociale.

On peut aussi distinguer l'entrelacement entre les composantes biologique et sociale de la nature humaine. Ainsi, l'être humain a des besoins biologiques semblables à ceux des autres animaux. Mais sa façon de les exprimer prend toujours une allure sociale. Par exemple, le code de bienséance lors des repas n'est pas le même d'une culture à l'autre. Et pourtant il s'agit

pour tous de satisfaire au même besoin biologique de se nourrir.

(...) we never cease to be mammals who still have primal natural urges, but we institutionalize these urges and their satisfaction in a wide variety of social forms. Hence, the social and the natural continually permeate each other in the most ordinary activities of daily life without losing their identity in a shared process of interaction, indeed, of interactivity. (Bookchin, 1989, p. 30)

Ainsi, on peut conclure que Morin et Bookchin conçoivent la nature humaine de façon presque similaire. Ils ont des divergences sur la nature sociale, en continuité ou non avec l'écosystème biophysique; et Bookchin développe si peu la nature d'individu/sujet, qu'il est difficile de savoir exactement ce qu'il en pense, pour le comparer à Morin. Mais ils se rejoignent à plusieurs niveaux. Tous deux dégagent trois composantes qui, s'entrecroisant et s'alimentant l'une l'autre, forment le tout de la nature humaine. Aucune de ces composantes prise isolément ne pourrait expliquer à elle seule ce qu'est l'être humain, ni même une somme des trois. Tout comme ce plus vaste ensemble dont elle fait partie -- l'écosystème --, la nature humaine ne peut se concevoir que de façon complexe, i.e. comme une imbrication de composantes qui se déterminent les unes les autres en interagissant ensemble.

Morin et Bookchin ne traitent nulle part cependant de la spiritualité comme composante de la nature de l'être humain. C'est-à-dire de cette tendance en lui à se situer par rapport à une cause première (d'où vient-il?), à une finalité (pourquoi est-il sur Terre?), qui dépassent la matérialité du monde dans lequel il vit et son imbrication dans le temps et l'espace. On ne peut renier cette recherche, ce questionnement, cette quête de l'Absolu qui se sont exprimés le plus souvent dans la religion. Même l'athéisme témoigne de cette

préoccupation à s'interroger et à se situer par rapport aux questions fondamentales que sont: D'où vient l'être humain? Vers quoi se dirige-t-il? Pourquoi existe-t-il et expérimente-t-il la vie sur Terre?

Une telle évacuation de ce que nous pouvons considérer comme l'une des motivations intérieures profondes de l'être humain, constitue à notre avis une lacune significative. Car les réponses à ces questions ont un impact indubitable sur les façons de concevoir les autres composantes de l'écosystème, la nature de l'être humain, et finalement aussi les rapports de ce dernier avec le monde biophysique.

La spiritualité doit être considérée comme l'une des principales dimensions de l'individualité/subjectivité dont parle Morin. Car chaque individu humain s'interroge sur son origine, ce pourquoi il est sur Terre, et ce qu'il y aura après la mort, qu'il décide d'y répondre par le déisme ou l'athéisme. De plus, la spiritualité constitue une part importante du développement et de l'expression de la subjectivité humaine. Car à travers elle l'être humain cherche, tente de se concevoir et de se situer en dehors du temps et de l'espace. Il peut exprimer ces aspirations à travers l'Art. Il cherche les Vérités Universelles, se dégageant ainsi consciemment de l'emprise matérielle et temporelle du monde terrestre. Il a ainsi la capacité de dépasser sa finitude. Ces recherches intérieures contribuent grandement à faire de lui l'être avec la subjectivité la plus développée parmi les espèces de l'écosystème.

Enfin, sur la base d'une nature humaine liée de près à l'écosystème biophysique, mais le dépassant largement dans le degré de développement et d'expression des éléments de cette nature, voyons maintenant à quel genre de rapports être humain/écosystème cela donne-t-il naissance.

"Le sursaut salvateur ne peut surgir qu'en immense bouleversement de nos rapports à l'homme, aux autres vivants, à la nature. Il faut qu'une conscience écologique de la solidarité se substitue à la culture de la compétition et de l'agression qui régit actuellement les rapports mondiaux. (Morin, 1989, p. 1)

Chapitre 3: Conceptions des rapports être humain/écosystème

Morin et Bookchin, en se penchant sur l'écosystème et sur la nature humaine, mettent à jour les fondements de ce qui constitue une nouvelle¹ conception des rapports être humain/écosystème. Une conception qui veut venir corriger le manque de reconnaissance et de soutien de la complexité écosystémique, composée de liens d'interdépendance profonds entre tous les vivants, y compris l'être humain. Cette section traitera d'abord des conceptions de l'écosystème et de la nature humaine, en tant que fondements de la conception des rapports être humain/écosystème de Morin et Bookchin. A partir de quoi nous pourrions définir celle que nous jugeons caractéristique de l'écologie sociale.

3.1 EDGAR MORIN

Morin permet une compréhension poussée de ce qu'est l'écosystème, en identifiant ce qui crée son équilibre, ce qui le fait évoluer, et les caractères des êtres vivants qui le composent. Il en ressort que le milieu naturel peut être qualifié de "système" à cause de sa grande complexité. Il se produit, s'auto-

¹ Par rapport à celle caractérisant les sociétés capitalistes, c.f. chapitre 4.

reproduit et évolue en tant que Tout à partir d'un entrelacement d'interactions multiples, prenant la forme de prédatons, de compétitions, de dominations, mais aussi de complémentarités, de symbioses, de relations "sociales", entre tous les organismes vivants qui le composent; le tout reposant sur une stabilité relative des composantes du biotope.

Or, comprendre l'écosystème et le regarder tel que Morin le fait découvrir ne peut être sans conséquences. C'est-à-dire que dès que les êtres humains se mettent à comprendre la nature complexe du monde d'où ils tirent les ressources pour combler leurs besoins, alors ils peuvent commencer à saisir la responsabilité qui leur incombe dans l'utilisation des espèces de la biosphère. Ils peuvent comprendre l'impact d'une exploitation acharnée de vastes étendues de terre, d'espèces sauvages, de forêts ... Lorsqu'il conçoit que l'ensemble des composantes d'un biotope et d'une biocénose forme un Tout très uni, l'être humain peut réaliser que la destruction d'une espèce peut inclure aussi parmi les pertes ou les espèces mises en danger de disparition, celles dont elle se nourrissait, celles qui se nourrissaient de ces dernières, et ainsi de suite. L'impact pourra même se faire sentir au niveau climatique, s'il s'agit de la disparition d'espèces végétales. Par exemple, une sur-exploitation des ressources sylvestres peut occasionner une réduction des précipitations, et même l'avancement du désert dans des zones autrefois boisées ou cultivées.

Nous avons atteint le stade suprême dans le développement des moyens de transformation, asservissement et destruction de la Vie, et la question de la responsabilité humaine à l'égard de la vie ne peut plus être parcellarisée et disloquée. (Morin, 1980, p. 425)

Une telle révolution de la connaissance de l'écosystème et de ses besoins d'équilibre et d'évolution ne peut que conduire l'être humain à se questionner

sur les rapports qu'il entretient avec le monde biophysique. Si l'être humain en vient à comprendre de plus en plus la complexité de l'écosystème, l'unité de l'ensemble à travers la diversité des interactions entre les composantes, peut-il encore rationnellement justifier la domination de la biosphère, son utilisation à brides abattues, sans y accorder aucun égard, et ce pour ne combler que ses propres besoins et désirs? Ou cela ne le poussera-t-il pas à inventer un nouveau type d'économie ne mettant plus en danger non seulement les espaces sauvages, où il peut trouver loisir et repos, mais aussi la vie des espèces qui sont des ressources essentielles pour combler des besoins aussi fondamentaux que boire de l'eau saine, respirer un air pur, manger de la nourriture qui n'intoxique pas son corps, etc...? Les analyses de Morin sur l'écosystème mènent à ce genre de remises en question.

D'autre part, la conception de la nature humaine chez Morin incite aussi à un questionnement sur la conception des rapports être humain/écosystème. Morin démontre l'existence d'une composante biologique de la nature humaine. L'être humain a gravé en lui un héritage biologique qui le rend semblable aux autres organismes vivants, par exemple en ce qui concerne ses besoins primaires: manger, boire et dormir pour survivre, déféquer pour éliminer les déchets de son corps, respirer, etc... Ou encore,

(...) notre cerveau triunique contient (...) l'héritage des cerveaux reptilien, mammifère et primatique. Cela signifie que nous portons dans notre humanité, ontologiquement et existentiellement, la marque reptilienne, mammifère et néo-mammifère (primatique). Nous sommes dans ce sens des super-animaux de l'embranchement des vertébrés. (Morin, 1980, p.422)

De plus, son héritage génétique le rattache aux primates et aux hominiens, puisqu'il reçoit en lui les possibilités génétiques qui se sont développées chez ses ancêtres. Par exemple, Morin affirme qu'au cours de la période

d'homínisation, les instincts ont été remplacés dans le cerveau par une capacité innée d'emmagasiner des données du milieu et de les organiser, permettant ainsi à l'être humain de répondre aux changements du milieu par son cerveau, et non plus par ses instincts. Cette capacité est devenue ensuite indissociable de la culture, puisque cette dernière apprend au cerveau humain les savoir-faire dont il avait besoin pour combler le vide créé par la disparition de ses instincts. On voit ici encore que l'être humain se rattache à l'évolution biologique, par les changements qui se sont opérés dans son cerveau.

De plus, les primates et les hominiens n'ont pu évoluer jusqu'à l'*homo sapiens* qu'avec le concours des conditions écosystémiques, i.e. liés et non pas isolés des autres composantes de l'écosystème. C'est un désordre dans l'écosystème, en l'occurrence un changement climatique transformant les forêts en prairies sèches, qui a poussé les hominiens à évoluer pour survivre. C'est ce désordre qui entraîna une mutation biologique, l'agrandissement de sa boîte crânienne, qui lui a permis de survivre.

Donc, l'être humain n'a pas évolué séparément du reste du monde vivant. D'une part il est un être biologique. Et d'autre part, la mutation très importante que fut l'agrandissement de sa boîte crânienne, s'est faite en réponse à des stimuli (modification du climat) provenant de l'écosystème. L'ancêtre hominien d'hier n'aurait pu donner naissance à l'être humain d'aujourd'hui s'il n'avait pas été uni aux conditions écosystémiques de son temps, qui l'ont poussé à évoluer. L'être humain d'aujourd'hui demeure uni par ses ancêtres aux autres composantes de l'écosystème.

Morin fait part d'une autre dimension de la nature humaine, qu'il appelle "individualité", et qui est le siège de la subjectivité humaine. Mais selon lui, le

caractère d' "être" subjectif n'appartient pas uniquement à l'être humain. Tous les organismes vivants sont des individus/sujets, bien qu'ils n'en soient pas conscients à la manière de l'être humain, et bien que ce soit à un degré beaucoup moins développé. Par exemple, dans La Méthode, Morin analyse dans quelle mesure on retrouve chez tout organisme vivant la réalité du Soi. "Le Soi, qui surgit de l'opposition immunologique au non-Soi (Grabar, 1947), constitue une auto-affirmation d'identité individuelle, à la fois moléculaire et globale, de l'organisme." (Morin, 1980, p. 156) Si l'on regarde la nature humaine de façon évolutive, la subjectivité humaine devient le développement d'une qualité existant déjà à l'état embryonnaire chez les autres organismes vivants. L'être humain serait un instrument par lequel l'écosystème a poussé le développement et la complexification d'une subjectivité dont il était déjà porteur. Devant une telle observation, demeure-t-il possible de considérer l'être humain et les autres composantes de l'écosystème comme des entités séparées?

Enfin, la composante sociale de la nature humaine, le fait que les êtres humains se soient regroupés et organisés pour former des sociétés, des villes, des métropoles, des Etats, a longtemps été considéré comme un des traits le différenciant le plus des autres vivants. C'est vrai. Comme nous l'avons vu, la culture est venue remplacer chez lui ce qui était pris en charge par les instincts chez les animaux. Même s'il existe aussi chez les animaux des sociétés fondées sur autre chose que des déterminations génétiques (par exemple les sociétés de babouins et de chimpanzés, comparées à celles d'insectes comme les termites ou les abeilles), elles ne rejoignent pas le degré de développement et de complexité de celles de l'espèce humaine. L'existence de sociétés sous forme embryonnaire au sein du monde animal fait voir encore une fois les liens existant entre l'être humain et l'écosystème biophysique. La nature sociale de l'*homo sapiens* est une émergence de potentialités

écosystémiques en germes. Serge Moscovici prétend même que: "Nous étions accoutumés à l'idée que notre physiologie, notre anatomie "descendent" de celles des primates, nous devons nous faire à l'idée qu'il en est de même de notre corps social." (Morin, 1973, p. 55)

Enfin selon Morin, l'être humain est aussi lié de près à l'écosystème biophysique parce qu'il est éco-dépendant. S'il a pu avoir l'impression de s'être dégagé du monde "naturel", de s'être élevé au-dessus de lui, s'il a pu ériger une relative indépendance par rapport aux aléas, à l'ordre et au désordre auxquels les autres êtres vivants doivent quotidiennement faire face, cette indépendance n'a pu se faire qu'avec les ressources de l'écosystème (ex. matériaux pour construire ses inventions et ses villes). Peu importe le degré d'indépendance qu'il atteindra, il sera toujours tributaire de ces ressources. Son indépendance est bâtie sur une éco-dépendance fondamentale, dont il ne peut se dégager.

Les sociétés historiques semblent s'affranchir des contraintes de l'environnement immédiat, mais elle dépendent, pour leur ravitaillement en subsistances, matières premières et produits divers, d'autres écosystèmes, et (...) il y a accroissement corrélatif de l'indépendance et de la dépendance, c'est-à-dire de l'interdépendance, entre la civilisation et l'écosystème. (Morin, 1973, p. 215)

En définitive, que peut-on conclure après avoir vu tant d'éléments montrant un être humain en continuité avec l'écosystème biophysique, parce qu'il y puise ses ressources et aussi à cause de sa propre nature? Dès que l'on constate que chacune des dimensions de celle-ci -- espèce- société-individu -- peut être considérée comme la réalisation de ce qui existait déjà à l'état de germe au sein du monde biophysique, il devient difficile de fonder et de justifier une conception des rapports être humain/écosystème plaçant l'être humain en opposition avec le monde biophysique. Il devient difficile de fonder

et de justifier un rôle de dominateur, de possesseur, d'utilisateur sans limites dans l'exploitation des bio-régions, sous prétexte qu'il est différent ou qu'il n'en fait pas partie.

Oui, il est différent. Selon nous, plus différent des autres organismes vivants que n'importe lesquels de ces derniers que l'on comparerait ensemble. Oui, il a développé des capacités que l'on ne retrouve nulle part ailleurs dans le monde vivant. Mais il l'a fait en partie grâce aux stimuli, aux ressources et à un héritage génétique transmis de l'écosystème biophysique. Et il a développé sa propre nature, à partir de réalités en germe dans ce milieu. Oui, sa culture l'a rendu très différent. Mais malgré cette différence, cela n'empêche pas qu'il est membre à part entière de l'écosystème.

(...) l'enracinement de l'homme dans la vie n'est pas pour autant fusion, intégration dans la nature. (...) Nous avons besoin d'un minimum d'anthropocentrisme vital. Mais le problème aujourd'hui est de refréner la cruauté et l'anthropocentrisme effrénés comme de contrôler la manipulation incontrôlée. (Morin, 1980, p. 430)

Cette logique qui se dégage des écrits d'Edgar Morin permet d'éclairer les fondements de sa conception des rapports être humain/écosystème. En effet, il écrit "Il nous faut, non seulement retrouver -- dépasser la nature, mais aussi obéir à -- guider la vie" (Morin, 1980, p. 430) ou en d'autres mots "suivre" et "guider" l'écosystème. (Ibid., p.96-97) "Retrouver" l'écosystème veut dire retrouver nos liens, nos origines avec lui, de sorte à pouvoir jeter un regard neuf sur nos problèmes humains. (Morin, 1980, p.96) Et par l'expression "dépasser" l'écosystème, il vient reconnaître que l'être humain, à cause de sa différence avec les autres espèces, peut, mais aussi doit "(...) développer culture, civilisation, société ..." (Loc.cit.) De plus, lorsqu'on sait que son évolution génétique -- remplacement

des instincts par la capacité du cerveau d'emmagasiner et d'organiser beaucoup plus de données du milieu -- a permis chez lui la naissance de la culture, et que d'autre part la société humaine émerge de potentialités sociales qui existaient à l'état embryonnaire dans le monde vivant, on peut comprendre que dépasser l'écosystème biophysique n'entre pas nécessairement en contradiction avec l'ordre écosystémique dans son ensemble. Seulement, "(...) nous avons besoin d'une nouvelle praxis qui dépasse les limitations mutilantes de notre technologie, tout en s'adaptant aux complexités éco-naturelles ..." (Loc.cit.)

Et c'est ce que veut dire le "suivre", "obéir à" l'écosystème. A cause de notre responsabilité devant la vie, pour la défendre, la protéger, même la "sauver", soutient Morin, il faut se mettre à l'écoute des phénomènes écosystémiques pour arriver à savoir comment respecter, préserver la complexité de leurs équilibres. Obéir à l'écosystème signifie au moins découvrir et respecter les cycles les plus vitaux pour l'équilibre global planétaire. Les respecter peut aussi vouloir dire les aider à évoluer sainement vers d'autres équilibres qui ne mettent pas en danger l'ensemble de la vie sur Terre.

C'est ici que se précise le sens du "guider" l'écosystème. Toujours en maintenant à l'esprit l'importance du "suivre", l'être humain peut se servir de sa créativité pour pousser la vie dans toutes ses manifestations vers de nouveaux seuils de fécondité. Il n'y a d'ailleurs aucun ordre statique, définitif, à préserver dans son intégralité, puisque l'écosystème biophysique évolue continuellement, à un rythme plus ou moins rapide, suivant la complexité des interactions qui s'expriment aussi bien en désordres, désorganisations, déséquilibres, qu'en ordres, organisations, équilibres. L'écosystème est toujours en période de réorganisation dans son mouvement évolutif. Et l'être

humain peut choisir le genre d'acteur qu'il sera dans cette évolution. La conception des rapports être humain/écosystème d'Edgar Morin appelle le remplacement des rapports fondés sur l'opposition, la compétition et l'agression, par des rapports de solidarité.

Morin ne traite pas explicitement des liens que nous venons d'établir entre sa conception des rapports être humain/écosystème et ses façons de concevoir l'écosystème et la nature humaine. Mais leur mise à jour permet de démontrer à quel point sa conception des rapports être humain/écosystème est fondée sur des bases solides, qui vont plus loin dans leur remise en cause que la seule constatation des problèmes et des crises écologiques auxquels font face les pays capitalistes².

² Quoique cette constatation constitue à elle seule un motif plus que suffisant pour commencer à réfléchir sur nos rapports avec l'écosystème.

3.2 MURRAY BOOKCHIN

Les fondements de la conception des rapports être humain/écosystème de Bookchin se retrouvent aussi dans sa façon de concevoir l'écosystème et la nature humaine. D'abord, il conçoit que dans l'écosystème les êtres vivants sont doués de divers degrés de subjectivité, selon leur niveau de complexité. En effet, il est possible de retracer, au cours du processus d'évolution, le développement d'une subjectivité de plus en plus poussée, s'étendant des premiers micro-organismes à l'*homo sapiens*. D'un autre côté, il refuse toute hiérarchie au sein de l'écosystème. Ce qui signifie que chacune des espèces a une importance égale par rapport aux autres dans sa participation à l'équilibre et à la complexité écosystémiques. Enfin, l'écosystème évolue suivant un ordre caractérisé par les principes de stabilité, complexité, diversité, complémentarité et unité dans la diversité. Ces façons de considérer l'écosystème peuvent amener à un plus grand respect lors de l'utilisation des espèces végétales et animales, compte tenu qu'elles sont douées d'une forme de subjectivité, et que la stabilité relative de l'ensemble est fortement tributaire de celle de ses parties interdépendantes.

D'autre part, les liens sont étroits entre l'être humain et l'écosystème biophysique. D'abord, de par sa biologie même, il est une émergence de l'écosystème. Ses caractères biologiques proviennent de l'accumulation des améliorations et complexifications organiques depuis l'apparition de la vie sur Terre. Même sa faculté de penser de façon conceptuelle n'est devenue possible qu'à cause d'une série de changements organiques chez ses ancêtres.

That which we most prize as integral to our humanity -- our extraordinary capacity to think on complex conceptual levels -- can be traced back to the nerve network of primitive invertebrates, the ganglia of a mollusk, the

spinal cord of a fish, the brain of an amphibian and the cerebral cortex of a primate. (Bookchin, 1989, p. 31)

De plus, l'être humain est uni à l'écosystème biophysique, parce qu'il s'insère dans le cheminement de la subjectivité qui s'est développée dans le monde vivant, et dont il est l'expression la plus poussée. Selon Bookchin, l'être humain manifeste une forme de subjectivité qui existait déjà en potentiel chez ses ancêtres.

(...) is there any reason to believe that the human mind -- itself a product of natural evolution as well as culture -- represents a decisive highpoint in natural development, notably, in the long development of subjectivity from sensitivity and self-maintenance of the simplest life-forms to the remarkable intellectuality and self-consciousness of the most complex? (Bookchin, 1989, p.31)

Quant à la dimension "sociale" de la nature humaine, elle est tributaire des besoins "biologiques" de l'être humain à la naissance. "The emergence of society is a natural fact that has its origins in the biology of human socialization." (Bookchin, 1989, p.26) L'enfant humain ne peut combler des besoins tels que se nourrir, s'abriter et se défendre, qu'avec l'assistance de ses semblables, -- soit la mère et/ou la famille, premiers groupes sociaux à se former pour compenser sa fragilité physique. Si le développement des sociétés dépend en grande partie de l'évolution des façons de faire et de penser de ses citoyens, i.e. de leur culture, l'émergence des premières formes de groupements sociaux est fondamentalement liée aux caractères biologiques dont hérita l'être humain de la préhistoire.

Outre ce lien originel entre la formation des sociétés et la biologie humaine, Bookchin est d'avis que le développement de toutes les sociétés est inséparable de l'écosystème biophysique. D'une part parce que ces sociétés

dépendent des ressources écosystémiques pour la survie de leurs citoyens; l'activité économique implique une utilisation massive de ces ressources. D'autre part, on peut aussi observer qu'à différentes bio-régions correspondent différents types de sociétés. Par exemple, le peu de ressources disponibles dans une bio-région comme le désert a occasionné l'apparition de sociétés nomades.

Nature is as much a precondition for the development of society -- not merely its emergence -- as technics, labor, language, and mind. (...) Very specific forms of nature -- very specific ecosystems, constitute the ground for very specific forms of society. (Bookchin, 1982, p. 33)

Plus précisément, cela signifie selon nous qu'il faut que les façons de travailler avec les ressources, ainsi que les instruments et la technologie que l'on utilise soient adaptés aux diverses bio-régions. Sinon, soit que l'être humain ne puisse répondre de façon satisfaisante à ses besoins, parce qu'il n'utilise pas adéquatement les ressources à sa disposition, soit qu'une mauvaise ou une trop grande utilisation des ressources entraîne des déséquilibres qui deviennent à long terme désavantageux pour lui. Par exemple: disparition d'espèces, baisse de fécondité des sols, baisse de "productivité" des espèces utilisées, etc. Donc, il ressort de la pensée de Bookchin qu'il existe un continuum et des liens étroits entre l'être humain et l'écosystème biophysique.

Le fait que l'on soit en train de sortir d'une époque où les êtres humains ont exploité presque sans limites les ressources de l'écosystème, avec pour effet les déséquilibres que l'on connaît actuellement, ne signifie pas que l'on doive dorénavant se diriger vers l'autre extrême, c'est-à-dire vers l'arrêt complet de toute intervention humaine dans l'écosystème, afin de le préserver intégralement. Selon Bookchin, l'être humain peut intervenir dans les bio-région, car il a la capacité d'améliorer ce qui existe. Son

action n'est pas en soi néfaste. Sa conception des rapports être humain/écosystème soutient qu'il doit travailler avec les différentes espèces, avec les cycles écosystémiques, car il peut très bien en améliorer les qualités et la fécondité. Mais cela demande une connaissance et une compréhension très poussées des espèces, des relations entre elles, des cycles écosystémiques globaux, et des principes qui guident l'évolution de l'écosystème en général.

No less important is the fact that man often produce changes in an ecosystem that would vastly improve its ecological quality. But these efforts require insight and understanding, not the exercise of brute power and manipulation. (Bookchin, 1986, p.64)

Ses interventions doivent non seulement répondre à ses propres besoins, mais aussi être bénéfiques pour les espèces et les bio-régions concernées. Il ne s'agit pas de s'en servir, prétextant que l'objectif est d'améliorer leurs qualités, sans voir si ces interventions mettront en danger la survie et/ou l'équilibre d'une espèce, de plusieurs espèces, ou encore de leur milieu de vie. (Bookchin, 1980, p.271)

Pour travailler de concert avec les autres espèces et composantes de l'écosystème, les êtres humains doivent pousser plus loin, ou au moins suivre les principes qui guident leur évolution -- stabilité, complexité, diversité, complémentarité et unité dans la diversité. Par exemple, en respectant la diversité écosystémique, et peut-être même en la faisant augmenter, puisqu'elle permet un plus grand équilibre de l'ensemble, et une plus grande flexibilité des espèces face aux changements. (Bookchin, 1986, p.98) De plus, écrit Bookchin, l'être humain doit savoir respecter la spontanéité écosystémique. Le monde vivant dans toutes ses manifestations particulières et dans ses liens d'interdépendance est beaucoup trop complexe pour qu'il soit

possible à l'être humain de tout connaître et de tout comprendre. (Bookchin, 1980, p.59) " "Working with nature" requires that we foster the biotic variety that emerges from a spontaneous development of natural phenomena." (Bookchin, 1982, p.25)

En définitive, si l'être humain est un membre à part entière de l'écosystème, et s'il se donne les moyens pour connaître de façon approfondie les bio-régions et leur équilibre, afin d'éclairer ses choix d'interventions sur le monde vivant, Bookchin est d'avis qu'ensemble ils peuvent participer à la création de plus hauts degrés de diversité, bénéfiques pour tout l'écosystème, i.e. à la fois pour l'être humain et les autres espèces. Citant Charles Elton:

"The world's future has to be managed, but this management would not be just like a game of chess -- {but} more like steering a boat." What ecology, both natural and social, can hope to teach us is the way to find the current and understand the direction of the stream. (Bookchin, 1982, p.25)

Comme nous le verrons dans la deuxième partie, la conception des rapports être humain/écosystème de Bookchin implique une remise en question de l'économie capitaliste. Mais, à l'inverse du courant écologiste considérant que l'être humain n'a aucun droit de transformer la vie des autres espèces (Deep ecology), il soutient que l'être humain, doté par l'évolution écosystémique de caractères plus complexes, plus développés que ces dernières, peut intervenir pour améliorer, pour pousser plus loin encore leurs possibilités. "Clearly, we must bring humanity's uniqueness as a species, marked by rich conceptual, social, imaginative, and constructive attributes, into synchronicity with nature's fecundity, diversity, and creativity." (Bookchin, 1989, p. 31) D'où nous pouvons en conclure qu'en tant que fruit de l'évolution écosystémique, en tant qu'espèce douée de la plus grande intelligence et subjectivité, seul l'être humain peut aider l'écosystème à manifester et à développer encore plus ses

potentialités, en veillant à satisfaire à la fois les besoins humains et les besoins d'équilibre évolutif de chaque bio-région. Car en travaillant, en modifiant certaines composantes du monde vivant, il peut pousser les espèces à se dépasser, à évoluer plus rapidement. Mais, même en suivant cette direction, nous croyons qu'il doit veiller à ne pas hypothéquer la capacité de réadaptation des espèces. Une telle situation entraînerait une dégénérescence plutôt qu'une fécondité de l'écosystème, entraînant les espèces vers l'extinction plutôt que vers le développement de nouvelles aptitudes pour vivre.

Conclusion

Tout cela nous amène aux constatations suivantes. L'écologie sociale préconise une réunification de l'être humain avec les autres dimensions de l'écosystème, une union dans la pensée et dans la pratique. Les sociétés ont toujours été imbriquées dans l'écosystème, puisque l'être humain en est membre. Il est vrai qu'il a expérimenté ses relations avec les autres constituantes de l'écosystème en termes d'opposition. Tout comme d'autres espèces peuvent avoir des rapports d'opposition entre elles. Mais maintenant que l'être humain prend conscience des conséquences de pousser trop loin la confrontation et l'opposition avec le monde vivant, il a le devoir de repenser et de changer le type de liens qu'il entretient avec ce dernier.

Ainsi, d'une part, la conception des rapports être humain/écosystème de

l'écologie sociale se présente au niveau de la pensée, c'est-à-dire dans un type de compréhension consciemment recherché. Elle se caractérise par une approche de l'écosystème en tant que Tout complexe. Ce qui implique que dans son ensemble ou dans ses parties, on doit l'analyser en tenant compte à la fois de l'entrelacement des liens entre ses composantes, et de leur rythme d'évolution, créé par la succession et la combinaison ordre-désordre. Morin et Bookchin, en démontrant l'existence d'une complexité et la présence de besoins dans le monde vivant, dont celui d'équilibre, appellent à une compréhension beaucoup plus profonde de l'écosystème biophysique et de l'écosystème social que ce qu'on a connu jusqu'à maintenant. Et c'est ici qu'ils créent une ouverture de la pensée. Pour que l'être humain trouve comment interagir avec l'écosystème biophysique, afin que cela soit bénéfique pour l'ensemble de l'écosystème, i.e. l'humanité y compris, il faut non seulement qu'il comprenne ce dernier à fond, mais aussi qu'il se comprenne lui-même en tant que créateur d'un écosystème social.

Cette ouverture de la pensée pousse l'être humain vers un regard et une écoute en profondeur de l'écosystème biophysique, pour comprendre ses besoins, ses potentialités, ses ressources et ses rythmes. Ainsi, il peut apprendre quels sont les rythmes d'évolution particuliers aux diverses bio-régions dans leur mouvement entre l'équilibre et le déséquilibre, et estimer jusqu'où aller et comment les respecter. Cette ouverture conduit aussi à réévaluer le système social, afin de cerner ce qui dans ses règles, ses institutions, ses structures, ses comportements économiques, politiques et sociaux, conduit à exploiter l'écosystème biophysique comme à présent.

Ajoutons à cela que l'origine de cette nouvelle interrogation sur les rapports être/écosystème n'est pas due uniquement aux analyses "rationnelles"

des penseurs écologistes. Selon nous, elle tient aussi au fait que les problèmes écosystémiques actuels frappent de plein fouet la sensibilité de la population. La nature humaine comprend, rappelons-le, une dimension biologique, qui rend l'individu humain semblable à d'autres espèces. Or, pour certains, la force de leur sensibilité, -- par exemple par rapport aux mammifères, qui ont des petits comme eux --, le sentiment d'appartenance à un même Tout les poussent à remettre en question les rapports avec l'écosystème biophysique. D'autres s'interrogent à cause de leur sensibilité à la beauté du monde sauvage et à la qualité de leur environnement qu'ils voient se dégrader de plus en plus. D'autres sont plus rationalistes. Suivant leur vision en termes de coûts/bénéfices, ils croient qu'à cause des effets à long terme, il serait plus bénéfique de changer les rapports avec l'écosystème biophysique. Mais quelle que soit la motivation première, le résultat est le même. La pensée de l'être humain dans les sociétés industrielles avancées est en train de s'ouvrir, de chercher des alternatives à son écosystème social chapeauté par une économie capitaliste.

Ce désir de réconciliation avec les besoins de l'écosystème biophysique, qui commence à se faire sentir au niveau de la pensée, doit aussi se traduire dans la pratique. L'être humain a le devoir d'agir en s'inspirant de cette compréhension plus poussée. Son action doit être "éclairée" par elle. Suivant nos auteurs, l'action humaine doit avoir un double but. D'une part, soutenir la diversité et la complexité nécessaires à la vie des espèces, améliorer la fécondité de ces dernières et permettre la manifestation de leurs potentialités non encore exprimées. Et d'autre part, s'assurer de répondre adéquatement et suffisamment aux besoins humains. Mais dans le dernier cas, toujours en demeurant éclairée par une compréhension qui permettra de respecter les rythmes d'évolution de l'écosystème.

L'écosystème peut évoluer grâce aux activités de l'être humain. Mais les bio-régions composant l'écosystème ont chacune leur propre rythme d'évolution et d'adaptation, qu'il incombe à l'être humain de découvrir afin d'optimiser ce qu'ils peuvent créer avec elles. Cela est nécessaire, parce qu'elles ne peuvent suivre les modes actuels de transformations qui leur sont imposés dans les sociétés industrielles avancées. Bref, la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale donne aux êtres humains le rôle de développer les potentialités de l'écosystème biophysique, en respectant les besoins d'équilibre des bio-régions et en s'assurant de répondre à leurs propres besoins. Ce qui implique aussi une réflexion sur ce que sont les réels besoins humains, par rapport à ceux créés pour répondre à la logique productiviste et consummatrice du système économique capitaliste.

Conclusion de la première partie

Cette section a mis à jour les conceptions des rapports être humain/écosystème de Morin et de Bookchin. Pour Morin, il faut à la fois obéir, suivre l'écosystème et le dépasser, le guider. Pour Bookchin, l'être humain doit travailler avec les bio-régions pour en améliorer les qualités, la fécondité, la complexité, et répondre à la fois aux besoins de l'écosystème biophysique et aux siens propres. Nous avons aussi découvert que ces conceptions ne sont pas le résultat d'un choix aléatoire. Elles s'enracinent dans des façons particulières de concevoir l'écosystème et la nature humaine; deux notions capitales dans la compréhension que l'être humain a de lui-même et de son rôle sur la planète. Cela confirme l'hypothèse que la conception des rapports être humain/écosystème est un fondement de société, parce qu'elle trouve sa source dans ces idées premières.

A cause de la complémentarité de leur conception des rapports être humain/écosystème, où l'on retrouve une préoccupation envers les besoins de l'ensemble de l'écosystème, i.e. à la fois pour les biotopes, les biocénoses, les êtres humains et les sociétés humaines, nous les avons jointes pour définir celle que nous retenons pour l'écologie sociale. *L'être humain doit chercher à comprendre l'écosystème biophysique et l'écosystème social, avec pour objectifs 1° d'améliorer les qualités des bio-régions, pour mieux répondre à leurs besoins et aux siens propres, et 2° d'aligner les structures, institutions et règles sociales (dont l'économie) sur de tels objectifs.* Ces activités permettront une multiplication de la diversité organique, dont il bénéficiera en retour, et un assainissement de son milieu, se traduisant en amélioration de la qualité de sa propre vie. Cette définition servira dans la seconde partie à déterminer si une conception des rapports être humain/écosystème est un fondement de la société, parce qu'elle détermine certains caractères de l'économie qui y est rattachée.

Deuxième partie: Conceptions des rapports être humain/écosystème et économie

Le premier chapitre a permis de clarifier à la fois la notion de conception des rapports être humain/écosystème -- par l'analyse de celle de l'écologie sociale --, et les idées sur lesquelles elle se fonde. Nous voudrions maintenant vérifier sous un autre angle notre hypothèse voulant que la façon de concevoir les rapports avec l'écosystème constitue l'un des fondements de la société. Nous pensons pouvoir le prouver en démontrant cette fois les liens d'influence existant entre cette conception et l'économie.

Pour ce faire, dans le chapitre 4, nous traiterons d'abord de l'économie capitaliste: et de ses fondements, enfin tels qu'on les retrouve dans la pensée critique de Bookchin et de Morin. Il sera d'abord question des fondements que nous jugeons essentiels pour comprendre ce qui sous-tend le capitalisme, i.e. comme pour l'écologie sociale, les façons de concevoir l'écosystème, la nature humaine et les rapports être humain/écosystème. Puis, nous dégagerons les principes de base du capitalisme, soit ses caractéristiques spécifiques en tant que système. Puis, dans un cinquième chapitre, nous verrons dans quelle mesure la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale remet en question les principes de base de l'économie capitaliste. Enfin, le dernier chapitre établira les liens entre la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale et le genre d'économie qu'elle supporte.

La logique derrière cette démarche est la suivante. Si l'économie capitaliste, confrontée à une conception des rapports être humain/écosystème

autre que celle qui a soutenu son développement, se trouve remise en question; et si cette autre conception des rapports être humain/écosystème appelle nécessairement son propre type d'économie, différent de l'économie capitaliste; cela nous permettrait de conclure que la conception des rapports être humain/écosystème est l'un des fondements de la société, parce qu'elle détermine au moins en partie certains principes de base de l'économie.

Ces derniers sont ceux que nous avons jugés les plus significatifs dans la pensée de Morin et Bookchin. C'est pourquoi il ne s'agit pas d'une explication exhaustive des économies capitaliste et écologiste, mais de ce qui est essentiel chez ces auteurs. Ces principes sont: la finalité de l'économie, ses principes moteurs ou directeurs, ses moyens ou ses objectifs économiques, et ses orientations¹. La *finalité* se définit comme l'objectif ultime à atteindre, lorsqu'on regarde globalement une économie. Les *principes moteurs* sont ce qui donne une dynamique à l'ensemble économique pour atteindre la finalité. Nous parlerons de *principes directeurs* dans le cas de l'économie écologiste, parce qu'ils ne participent pas à une dynamique; ils orientent plutôt l'économie. Les *moyens économiques* sont les activités particulières du producteur et du consommateur qui permettent au système d'atteindre sa finalité. Pour l'économie écologiste nous parlerons d'objectifs économiques. Enfin, une *orientation économique* est une tendance, propre à une société et résultant du jeu des caractéristiques spécifiques de son économie, mais qui n'est pas nécessairement envisagée par ses promoteurs.

¹ Pour ces dernières, dans le cas de l'économie capitaliste seulement. L'économie écologiste n'étant pas encore appliquée, elle n'a pas encore développée d'orientations qui lui seraient caractéristiques.

Chapitre 4: L'économie capitaliste et ses fondements

On retrouve chez Bookchin et Morin certaines idées de base de l'économie capitaliste qui en expliquent la dynamique et le fonctionnement. Nous les appelons les principes de base du système économique. Ce sont sa finalité, ses principes moteurs, les moyens utilisés par les acteurs économiques et ses orientations. L'analyse de la pensée de ces auteurs permet aussi de discerner les fondements de ce système économique, i.e. les idées qui sous-tendent dès l'origine l'émergence et le développement de ce type d'économie. Il s'agit des façons caractéristiques au capitalisme de concevoir l'écosystème, la nature de l'être humain et les rapports de ce dernier avec l'écosystème². Nous dégagerons les fondements du capitalisme avant de nous pencher sur ses principes de base, parce qu'ils permettent de mieux comprendre pourquoi ce système économique fonctionne comme il le fait. D'autre part, cela permettra aussi de mettre en perspective les divers éléments des chapitres précédents.

4.1 Ses fondements

4.1.1 L'écosystème

La façon de considérer les espèces et les ressources écosystémiques dans les sociétés capitalistes -- i.e. comme des objets destinés à servir d'abord et avant tout les besoins et désirs des êtres humains --, est fondée sur la croyance que l'écosystème biophysique est une réalité muette et aveugle. Il regroupe des espèces essentiellement "passives", parce qu'elles ne dirigent en aucune façon leur évolution. Elles changent, s'améliorent ou disparaissent au gré du jeu de forces extérieures (climat, conditions géologiques, impact sur

² La pensée du libéralisme y est pour beaucoup dans les idées caractérisant l'économie capitaliste. Mais pour simplifier le texte, nous utiliserons l'expression "pensée capitaliste" plutôt que "pensée libérale", lorsque nous ferons référence à ces idées.

elles de l'activité des autres espèces, etc.) les obligeant à s'adapter pour survivre. Ces fc. ces n'étant gouvernées par aucun sens ou but, on attribuait leurs interventions au hasard. Suivant cette pensée, le milieu détermine en totalité l'évolution des espèces.

Normally, we think of substance in its various forms as passive objects, as yielding phenomena that are "molded" or "selected" by their "environments". External "forces" seem to determine the "traits" that enable material forms (particularly life-forms) to retain their integrity and "survive". (Bookchin, 1982, p.275)

Morin en parle de la même façon:

(...) le milieu était conçu essentiellement comme un moule géo-climatique tantôt formatif (lamarckien), tantôt sélectif (darwinien), au sein duquel les espèces vivent dans un désordre généralisé et où ne règne qu'une seule loi, celle du plus fort ou du plus apte. (Morin, 1973, p.30)

D'autre part, selon Bookchin, lorsqu'on considérait les rapports entre les êtres vivants, ce n'était pas en termes d'influence des espèces les unes sur les autres, mais en termes de lutte entre elles -- pour la nourriture, le territoire, les abris, les femelles, etc. On croyait l'écosystème biophysique régi par la loi du plus fort et du plus apte. Les plus forts et les plus aptes survivent, dominent les plus faibles (leurs semblables comme les autres espèces), prennent leur place, évoluent pour devenir des individus mieux adaptés au milieu, ou donnent naissance à ces individus mieux adaptés. Ceci était vu comme une loi de nécessité qui s'appliquait inévitablement, qui gouvernait tous les rapports entre les êtres vivants. Chacun d'eux est seul dans sa lutte pour la survie. Il s'agissait donc d'une façon de voir très "individualisante"³, i.e. où l'on oublait que le "collectif", la complémentarité comme le dit Morin, occupe une

³ Dans le sens d'isoler des autres, du collectif, et non dans le sens où on lui accorderait une qualité d'individu, de sujet.

place aussi importante dans les rapports entre vivants.

De plus, cette loi du plus fort et du plus apte a conduit l'être humain à voir l'ensemble des espèces en termes hiérarchiques, où celles qui paraissent les plus fortes et les plus aptes occupent les plus hauts échelons. Ce qui en fait une conception inégalitaire des êtres vivants. Les petites créatures, les faibles, les espèces à peu près sans défense vis-à-vis de celles qui s'en nourrissent, bref, les vivants considérés comme des êtres de bas niveaux jouissent de peu de considération dans la façon dont on les traite.

Ainsi, avec des vivants dont les qualités d' "être" et l'évolution se voient attribuées au jeu des forces extérieures, et avec une conception inégalitaire de l'importance de chaque espèce, on comprend, au moins en partie, que les Occidentaux se soient engagés sur la voie d'une économie les considérant comme de purs objets, de simples commodités. L'être humain se présente alors comme l'une de ces forces extérieures déterminant la destinée des êtres vivants. L'idée de la loi de la jungle, où il faut qu'il y ait lutte pour la survie, et l'idée de hiérarchie entre les espèces soutiennent aussi cette vision. Si les espèces sont en lutte entre elles, l'être humain l'est aussi avec elles, de sorte qu'il doit les conquérir pour survivre. S'il y a hiérarchie entre les organismes vivants, l'être humain s'y tient au sommet. Résultat: (Bookchin cite à ce sujet les propos de Marx sur le capitalisme)

For the first time, nature becomes purely an object of humankind, purely a matter of utility; ceases to be recognized as a power for itself; and the theoretical discovery of its autonomous laws appears merely as a ruse so as to subjugate it under human needs, whether as an object of consumption or as a means of production. (Bookchin, 1982, p.134)

Selon Bookchin, l'écosystème étant un milieu où régnait, croyait-on, un

éternel désordre, l'être humain ne pouvait réussir à répondre à ses propres besoins qu'en le matant, le domestiquant, le "civilisant". Et le travail sur le milieu naturel était sans répit. Dès que laissé à lui-même, réapparaissait sa nature désordonnée, il redevenait sauvage. L'être humain et le milieu naturel étaient considérés comme les deux pôles d'une profonde dualité.

(...) l'anthropologisme définit l'homme par opposition à l'animal; la culture par opposition à la nature; le règne humain, synthèse d'ordre et de liberté, s'oppose aussi bien aux désordres naturels ("loi de la jungle", pulsions incontrôlées) qu'aux mécanismes aveugles de l'instinct; la société humaine, merveille d'organisation, se définit par opposition aux rassemblements grégaires, aux hordes et aux meutes. (Morin, 1973, p. 22)

C'est ce qu'on peut retrouver chez Bookchin et Morin sur la façon de concevoir l'écosystème biophysique dans le capitalisme. C'est caricatural, et ne rend pas compte de l'évolution de la pensée capitaliste là-dessus. Mais néanmoins, elle fait voir quelques tendances de la pensée humaine pouvant expliquer en partie d'où vient l'économie capitaliste.

4.12 Nature humaine

Qu'en est-il de la nature humaine? Selon Bookchin, la pensée capitaliste considère l'être humain comme le seul vivant à être doté de subjectivité. Bien qu'il ne définisse pas ce terme pour le capitalisme, on peut penser qu'il réfère aux qualités permettant l'auto-détermination, qualités faisant qu'au lieu d'être modelé, tel un "objet", par les conditions de son milieu écosystémique, l'être humain est celui qui détermine la majeure partie de ses conditions de vie. Ce qui implique une intelligence poussée, car pour les créer, il doit savoir déterminer celles de plusieurs autres espèces.

Morin, pour sa part, relate de la nature humaine dans le capitalisme,

qu'elle se caractérise par l'opposition nature-culture. L'être humain s'est tellement cru différent de la nature (l'écosystème biophysique), que pendant un temps l'idée de nature humaine s'était complètement dissoute. Il n'était plus que culturel, le produit des conditions qui l'entourent. Sa "nature" était sa culture.

(...) l'idéologie du progrès a tiré la conclusion que, pour qu'il y ait changement dans l'homme, il ne fallait pas qu'il y eût de nature humaine. Ainsi, de toutes parts, idée de vertus, de richesse, de dynamisme, la nature humaine apparaît comme un résidu amorphe, inerte, monotone (...). (Morin, 1973, p. 20-21)

D'un autre côté, Bookchin fait ressortir que, dans les économies capitalistes, l'être humain est essentiellement un être égocentrique, travaillant d'abord et avant tout pour lui, pour son seul intérêt (l'accumulation de profits et de richesses).

Somewhere in the bowels of the Enlightenment and the Victorian era that followed it, ethical approaches to freedom, self-consciousness, and harmony began to give way to appeals for a "scientific", presumably "materialist", approach of a self-serving, indeed, avaricious human nature. (Bookchin, 1987, p.1-2)

Il est un solitaire dont l'élan premier est de se tourner vers lui-même. Il entre en rapport avec les autres, mais essentiellement pour des rapports marchands, c'est-à-dire les rapports d'échange nécessaires pour combler ses besoins. Bref, l'être humain est un *homo economicus*, "(...) a wriggling and struggling monad, literally possessed by egotism and an amoral commitment to survival." (Bookchin, 1982, p.161) Il entre aussi dans des rapports de compétition avec ses pairs -- pour le travail, les meilleurs biens de consommation, l'entreprise la plus profitable, etc. Sa nature "sociale" en est une d' "égocentrisme",

s'exprimant à travers l'opposition, la compétition et les rapports de nécessité avec les autres.

Si Bookchin et Morin n'en disent pas plus sur la nature humaine, c'est au moins suffisant pour constater que ces tendances de la pensée capitaliste poussent non seulement à séparer l'être humain de l'écosystème, mais aussi à justifier que la compétition soit une règle de l'économie (puisque cela suit la nature humaine).

4.13 Conception des rapports être humain/écosystème

Alors, dès l'origine de l'économie capitaliste, la conception dominante des rapports être humain/écosystème fut, qu'en tant que seul vivant à être doué de capacités subjectives s'exprimant par l'esprit et l'intelligence, il devait s'en servir pour découvrir, dans le désordre apparent régissant les espèces, quelles lois les gouvernaient. Cela lui permettrait d'utiliser les ressources écosystémiques de la manière la plus efficace possible. On veut maîtriser "(...) a seemingly "stingy", withholding, intractable natural world whose "secrets" had to be unlocked and rendered available to all in order to create a beneficent society." (Bookchin, 1989, p.154)

Ainsi, sur la base d'une conception de l'être vivant comme être passif, dont l'évolution est réglée par des forces extérieures, et d'une conception de l'être humain comme seul être doué de capacités subjectives permettant d'intervenir dans le monde écosystémique, s'est développée une conception selon laquelle l'être humain doit entretenir avec les autres vivants des rapports d'opposition, de maître à subordonnés. Ces derniers ne pouvant être qu'au service du premier. Puisque la vie des êtres vivants n'est aucunement déterminée par un élan intérieur de leur part, mais par le jeu de forces

extérieures, pourquoi ne pas devenir l'une de ces forces et ordonner le monde biophysique dans le but d'en retirer le plus de bénéfices possible pour l'être humain? ⁴ Les sociétés industrielles avancées ont hérité de cette façon de voir. "Les humains sont devenus maîtres dans l'assujettissement des animaux qui, tout en gardant leur autonomie cérébrale, c'est-à-dire leur égo-auto-centrisme, sont en fait asservis aux finalités de leurs assujettisseurs (...)." (Morin, 1977, p.174)

D'un autre côté, si on concevait dans les sociétés capitalistes que l'être humain par sa nature égoïste se trouve en relation d'opposition, de compétition avec la majeure partie de ses pairs, on comprend qu'il ait conçu ses rapports avec les autres vivants en termes d'opposition et de lutte. S'il était en opposition, en compétition avec les êtres vivants qui lui ressemblent le plus -- i.e. les autres êtres humains --, on voit mal comment il aurait pu concevoir autrement qu'en termes d'opposition ses rapports avec des êtres vivants encore plus différents de lui.

Ce genre de rapports se justifiaient en fait dans la pratique. D'abord l'être humain devait tirer de l'écosystème biophysique ses moyens de subsistance. Ce n'est qu'à la suite d'un travail ardu, autant physiquement qu'intellectuellement, qu'il pouvait se les approprier. On éprouvait de la difficulté à le faire avant les sociétés industrielles et à leurs débuts. D'autre part, il voulait se sortir le plus possible de l'écosystème. Car en tant qu'être

⁴ L'écologie sociale veut aussi que l'être humain retire le plus de bénéfices possible de l'écosystème biophysique. Sauf que cette recherche est limitée par le respect des besoins des espèces et de l'ensemble. En fait, l'écologie sociale est en continuité avec l'économie capitaliste. Elle propose seulement une nouvelle étape, -- incluant le respect de la diversité, de l'équilibre et de l'évolution écosystémique --, qui dépasse le capitalisme, qui voulait de rendre l'être humain capable de produire facilement une grande abondance de biens à partir des ressources écosystémiques.

vivant différent et supérieur aux autres, sa place était dans le monde de la civilisation. "Progress is seen as the extrication of humanity from the muck of a mindless, unthinking, and brutish domain (...) into the presumably clear light of reason and civilization." (Bookchin, 1987, p.50) A propos de la pensée occidentale depuis le XVIe siècle, Bookchin constate: "Human destiny was conceived not as the realization of its intellectual and spiritual potentialities, but as the mastery of "natural forces" and the redemption of society from a "demonic" natural world." (Bookchin, 1982, p.161)

Bref, ces quelques fondements de l'économie capitaliste permettent de mieux comprendre à quel genre de pensée vont se rattacher ses principes de base, et d'apprécier, quoique de façon superficielle ici, l'impact que peut avoir la conception des rapports être humain/écosystème sur l'économie. Notons toutefois que si ces fondements s'appliquent pour les débuts du capitalisme, ils ne rendent pas compte du sens qu'ils ont pris aujourd'hui, dans une économie qui a intégré certaines préoccupations écologistes. Par exemple, les êtres vivants ne sont plus considérés comme des entités isolées les unes des autres dans leur lutte pour la survie. Leur interdépendance est reconnue, et avec elle le fait que l'exploitation de certaines espèces amène des conséquences sur d'autres espèces et même sur l'ensemble écosystémique.

4.2 Ses principes de base

Rappelons qu'il sera ici question de la finalité, des principes moteurs, des moyens économiques et des orientations du capitalisme, tels que nous les percevons, et entre lesquels nous avons tenté d'établir certains liens, à partir de la critique de Bookchin et de Morin. En ce sens, il s'agit d'une interprétation de notre part, et non pas des idées de ces auteurs telles qu'ils les présentent

eux-mêmes.

Tout d'abord, la finalité ultime recherchée par les pays industriels avancés est la croissance. En effet, chaque pays vise à accroître, année après année, la production nationale de biens et de services pour favoriser une croissance de la richesse, par les échanges économiques intérieurs et extérieurs. Pour tous ceux impliqués dans la production nationale "(...) the market place dictates the ruthless maxim: "Grow or die" (...)." (Bookchin, 1989, p.65) Ce qui signifie que de plus en plus de ressources écosystémiques seront utilisées, que ce soit en matières premières ou en énergies, afin de produire, de vendre et de faire consommer le plus possible. Cette logique implique que chaque année tous les producteurs tentent d'augmenter leur production et leurs ventes, ou au moins leurs profits (par une augmentation des prix sans augmentation de la quantité de biens produits), et que les consommateurs les soutiennent par leurs achats.

La croissance ne pourrait être réalisée sans le concours de moteurs poussant les activités de production et de consommation dans une logique expansionniste. On peut retrouver chez Bookchin ce que nous appelons deux principes moteurs: la création de besoins et la compétition. Le premier s'explique comme suit. Les besoins essentiels de l'être humain, ceux de survie et ceux reliés à la recherche d'un confort matériel raisonnable, sont relativement limités. Si l'économie capitaliste avait pour seule finalité de produire ce qui est nécessaire pour satisfaire de tels besoins, la croissance capitaliste ne pourrait se perpétuer. De par sa logique, elle ne peut s'appuyer sur la conception d'un être humain aux besoins relativement limités. Car alors les débouchés pour la production seraient aussi limités. Dans les pays industriels avancés, où l'augmentation de la population est très faible, les

débouchés pour les producteurs, qui doivent produire plus, au moins à moyen terme, pour demeurer dans le marché, se trouvent surtout dans une augmentation de la consommation, en incitant les gens à consommer le plus possible. Il est vrai qu'il y a l'exportation. Mais, ce n'est pas toute entreprise qui peut concurrencer au niveau mondial, et le marché international n'est pas totalement libre. Les pays se protègent encore par toutes sortes de mesures, dont les barrières tarifaires. Et enfin le nombre de pays pouvant se permettre de consommer les biens de luxe des pays industrialisés demeure aussi limité.

Chez Bookchin, la croissance capitaliste semble donc s'alimenter dans l'idée que l'être humain est un individu aux besoins illimités. Dès lors, on peut comprendre pourquoi on cherche d'une part à inventer de nouveaux besoins et des produits pour les combler, et d'autre part à encourager par la publicité le désir d'achat de ces produits par le consommateur. C'est qu'alors, s'ils deviennent des besoins dans la conscience individuelle des consommateurs, on aura créé une nouvelle ouverture pour la consommation, et donc pour la production. L'important ici est de comprendre que la croissance est propulsée grâce au principe moteur qu'est la création de nouveaux besoins. Comme par exemple toute la gamme de produits "jetables", que l'on doit renouveler après chaque utilisation; ou encore la tendance à fabriquer des choses de moindre qualité pour que le consommateur les remplace plus souvent. Mais attention, cela ne signifie pas que tout nouveau besoin est en soi non nécessaire.

Le second principe moteur de l'économie capitaliste est la compétition entre producteurs. L'idée du libre marché veut que le meilleur gagne, et que celui qui n'est pas assez fort économiquement périclite. C'est pourquoi le producteur cherche à faire le plus de profits possible. Cela lui donne une marge de manoeuvre pour réinvestir dans l'amélioration de son entreprise, vers une

plus grande efficacité qui diminue les coûts, pour diversifier sa production et ses ventes, ou même ouvrir de nouvelles usines et ainsi être plus solide par rapport à ses concurrents, etc... Bref, il cherchera tous les moyens possibles pour soutenir et augmenter sa production et ses ventes. Dans ce système économique, il en tient de sa survie. Selon Bookchin, "What sets (...) world in motion is competition -- the struggle for self-preservation on the market place." (Bookchin, 1980, p.144-145) "At its core, the system is based on rivalry and competition, (...) indeed, a competitive relationship that reaches from the summits of the corporate world to the lowest depths of the buyer-seller relationship." (Bookchin, 1974, p.15) La compétition est l'un des facteurs qui poussent très souvent les acteurs économiques dans la logique de la croissance, puisque pour survivre, ils se doivent de produire plus, ou mieux, ou d'être plus diversifiés.

A court terme, certains pourront décider d'améliorer leur efficacité de sorte à diminuer les coûts de production, ce qui peut amener des surplus annuels. Mais à long terme, le producteur cherchera à élargir sa part du marché. Car, rares sont ceux qui pourront se mettre à l'abri de la concurrence, en produisant une si grande qualité que l'objet de luxe aura un prix suffisamment élevé pour être rentable, et une valeur irremplaçable sur le marché (ex. voitures, moteurs Rolls Royce).

C'est dans ce cadre d'une finalité de croissance, propulsée par la création de besoins et par la compétition, que se comprennent les moyens économiques utilisés par les producteurs et les consommateurs. Le producteur vise à produire le plus possible, le plus efficacement (en termes de coûts) possible, pour pouvoir vendre le plus possible. "Food plants must be cultivated in a manner that allows for a high degree of mechanization -- not to reduce human

toil but to increase productivity and efficiency, to maximise investments⁵, and to exploit the biosphere." (Bookchin, 1986, p.88) C'est ce que Bookchin appelle "*production for the sake of production*", le moyen économique du producteur. Il doit produire et vendre le plus possible, peu importe si ses produits répondent vraiment aux besoins des consommateurs, et même pour certains, peu importe la qualité du produit offert à ces derniers. Si beaucoup de producteurs s'intéressent tout de même à la qualité de leurs produits, parce qu'ils veulent demeurer concurrentiels, l'enjeu premier pour eux est d'abord et avant tout la quantité produite et vendue et non la qualité. Seulement ainsi sont-ils en mesure de générer plus de capitaux pour pouvoir conserver et à plus long terme augmenter leur part du marché. Voici comment Bookchin définit l'économie capitaliste.

Capitalism is a market economy : a complete universe unto itself in which goods are not produced for distribution but for sale, a monetized universe in which profits are ploughed back into enterprises with a view toward expanding them. (Bookchin, 1974, p.15)

Cette idée chez Bookchin de produire pour produire nous amène à comprendre que l'économie capitaliste est fondée sur une division entre les deux principales activités qu'elle génère, i.e. entre la production et la consommation. En effet, la fin ultime, le pourquoi de la production dans l'économie capitaliste n'est pas de satisfaire aux besoins des êtres humains. Cela constitue plutôt une conséquence de toute l'activité économique. La fin ultime est la loi principale du système, i.e. la croissance.

D'autre part, la fin que les consommateurs recherchent, le bonheur par la jouissance d'une vie confortable, s'exprime en général par une accumulation de richesses. Leur moyen économique est donc "*consumption for the sake of consumption*", dit Bookchin. Ce qui signifie que le moyen -- accumuler toujours

⁵ Soulignage ajouté.

plus, ou consommer pour consommer --, soutenu par l'incitation à consommer propagée par les producteurs, est devenue une fin en soi. De sorte que le consommateur suit la production, au lieu de lui imposer les règles qui lui permettraient de jouir d'une plus grande qualité de vie. Nous faisons ici référence aux grandes difficultés que l'on rencontre encore dans l'application des lois de protection de l'environnement, et ce parce que cela augmente les coûts des entreprises (diminution à court terme de leur croissance) et affecte leur compétitivité. Ce n'est souvent pas de la mauvaise volonté des producteurs. Ils doivent respecter les lois du système. Et beaucoup de consommateurs ont longtemps suivi ces lois, mettant de côté l'une des composantes de leur qualité de vie: vivre dans un environnement sain.

Selon Bookchin, les individus ne distinguent pas ce que sont leurs vrais besoins. Dans la surabondance des sociétés industrielles avancées, ils ne les choisissent pas rationnellement. "And just as the production of commodities is no longer related to their function as *use-values*, as objects of real utility, so wants are no longer related to humanity's sense of its real needs. Both commodities and needs acquire a blind life of their own (...)." (Bookchin, 1982, p.68)

Au dire de Bookchin, l'économie industrielle a donné naissance à trois principales "orientations" par rapport à l'écosystème et à l'être humain. D'abord, dans le premier cas, à force de favoriser une croissance illimitée⁶, de soutenir la compétition et la création de nouveaux besoins, l'économie industrielle capitaliste, bien qu'elle ait permis l'amélioration des conditions de

⁶ Il faut bien comprendre que l'attitude critique que nous prenons ici par rapport à un type de croissance de caractère illimité, tel qu'on le retrouve dans les sociétés industrielles avancées, n'exclut pas qu'une économie qui répondrait à la fois aux besoins écosystémiques et humains, puisse ou doive passer par une autre forme de croissance, qu'il nous resterait à inventer.

vie de l'être humain, a causé de grands torts aux biotopes et aux biocénoses de l'écosystème. C'est que sa logique de croissance illimitée, réalisée par ce moyen qui est de produire toujours plus, amène les sociétés industrielles à littéralement dévorer, exploiter l'écosystème dans son ensemble.

(...) the natural world is reduced to natural resources -- the domain of wanton exploitation *par excellence*. Capitalism not only validate precapitalist notions of the domination of nature by man; it turns the plunder of nature into society's law of life. (Bookchin, 1980, p. 66)

D'autre part, la production de masse, qui a standardisé les types de produits offerts à la consommation, a conduit du même coup à une homogénéisation des matières premières utilisées. Cette situation a entraîné une simplification de l'écosystème biophysique, i.e. une diminution de sa diversité, à cause de l'expansion des monocultures, avec tout ce que l'extinction d'espèces peut représenter comme perte en ressources et en connaissances pour l'amélioration des conditions de vie humaines. On pense par exemple aux espèces des forêts tropicales, dont on commence à peine à reconnaître la richesse en possibilités curatives pour l'être humain.

Capitalist society, by recycling the organic world into an increasingly inanimate, inorganic assemblage of commodities, was destined to simplify the biosphere, thereby cutting across the grain of natural evolution with its ages-long thrust toward differentiation and diversity. (Bookchin, 1989, p.155)

Morin fait aussi ressortir l'existence d'une telle simplification de l'écosystème biophysique, conséquence du capitalisme. Il l'appelle la décomplexification.

Ainsi, les effets conjugués et se sur-amplifiant les uns les autres du déferlement technologique-industriel sur la biosphère (l'attilesque

"conquête de la nature") décomplexifient, appauvrissent, dérèglent, assassinent parfois les éco-organisations, et tout cela entame un processus de régression qui étend son ombre mortelle sur la biosphère, et donc l'humanité. (Morin, 1980, p. 74)

Enfin, l'économie capitaliste a engagé l'être humain sur la voie d'une coupure avec l'écosystème biophysique. Avec un mode de vie où tout est acheté en magasins, avec emballage et sur-emballage, le consommateur perd conscience qu'ultimement tous ces produits ont leur origine dans la fécondité écosystémique. Il ne voit plus qu'il est intimement lié à l'écosystème biophysique, source essentielle de matières premières pour combler ses besoins en nourriture, logement, médicaments, etc ...

The products of modern industry are literally *denatured*. They exhibit no association with the natural world from which they derive. In the public mind, a product is more intimately associated with the company that manufactured it than with the natural world that made its very existence and production possible. (Bookchin, 1982, p.310)

D'où le peu de respect pour les équilibres écosystémiques qui a longtemps caractérisé les sociétés industrielles avancées.

Brièvement, on peut constater que les principes de base de l'économie capitaliste n'ont pas émergé de nulle part. On peut les rattacher aux idées qui circulaient à l'origine des sociétés capitalistes, ce qu'un peu plus tôt nous avons appelé fondements. Ainsi, on a pu donner à l'économie capitaliste une finalité de croissance, en partie parce qu'au départ on croyait que l'être humain, pour satisfaire le plus ses besoins, se devait de maîtriser et d'exploiter un écosystème dont le désordre s'opposait à lui. Etre maître d'un écosystème subordonné allait de soi, sur la base de la croyance qu'il était muet, aveugle, désordonné, gouverné par des forces extérieures intervenant au hasard, et sur

celle que l'être humain, au sommet de la hiérarchie des vivants, pouvait y mettre de l'ordre, grâce à sa subjectivité (auto-détermination) et à son intelligence.

Le principe de compétition économique s'asseyait pour sa part sur la vision d'un être humain égocentrique, cherchant constamment son bénéfice dans ses rapports avec les autres. A noter toutefois que la compétition économique a beaucoup changé au cours des dernières décennies, ce dont Bookchin ne tient pas du tout compte. Il en sera question un peu plus loin. Tous les autres principes de base du capitalisme, y compris la compétition, se rattachent aux fondements parce qu'ils existent pour soutenir la finalité de croissance, elle-même liée de près à ces derniers.

Bien sûr, ce qu'on a pu identifier comme idées fondamentales et principes de base de l'économie capitaliste reste bien incomplet, puisque que cela dérive de la critique de Bookchin et de Morin. Une analyse en profondeur de ces thèmes nécessiterait l'étude de théoriciens libéraux. Mais du moins, Bookchin et Morin permettent de conclure qu'il est possible d'établir certains liens de cause à effet entre la façon de concevoir les rapports être humain/écosystème et l'économie.

D'ailleurs, les trois orientations dont il a été question un peu plus haut, démontrent à quel point les activités économiques capitalistes laissent transparaître la conception des rapports être humain/écosystème, qui en est l'un des fondements d'origine. En effet, elles mettent à jour combien la séparation et l'opposition entre l'être humain et les autres composantes de l'écosystème sont présentes dans les activités économiques capitalistes. D'abord, l'exploitation massive des ressources, sans égard à leur survie à long

terme et à leur capacité d'adaptation et de régénération, démontre une telle séparation. Ensuite l'homogénéisation des matières premières, sans tenir compte des besoins en diversité et en complexité de l'écosystème, implique une préoccupation envers les besoins humains, mais non envers ceux des bio-régions et de leurs espèces. Et enfin, le fait que les liens entre les biens produits et les ressources naturelles dont ils découlent deviennent "cachés", difficiles à discerner, ne peut que renforcer cette séparation.

D'autre part, nous n'avons pas tout dit sur la pensée de Morin. Bien qu'il se penche très peu sur le fonctionnement du capitalisme, il fait tinter un autre son de cloche en ce qui a trait à la compétition, principe que Bookchin critique beaucoup. En effet, dans la Méthode 2, il traite de l'apport des technologies douces à une transformation sociale pouvant solutionner les problèmes suivants: qualité de la vie, limites à la croissance, reconsidération de l'idée de progrès, l'hypercentralisation et l'hyperconcentration. (Morin, 1980, p.94) Mais voilà, ces deux derniers problèmes trouvent en partie leur origine dans le fait qu'il y a de moins en moins de petites et moyennes entreprises pouvant d'une certaine façon assurer la diversité des ressources écosystémiques utilisées. Il y a plus de super grosses entreprises, de monopoles, d'oligopoles qui amènent une homogénéisation des biens produits et donc des ressources cultivées à cette fin. Ce qui entraîne une décomplexification de l'écosystème biophysique. On constate donc ici que la compétition n'a pas tous les torts, puisque involontairement elle se portait garante de la complexité écosystémique. De plus, Morin, en insistant sur l'hypercentralisation et l'hyperconcentration, rappelle que la compétition dans les sociétés industrielles avancées n'est plus tout à fait comme le décrit Bookchin.

Ce qui nous amène à énoncer quelques réserves par rapport à l'économie

capitaliste telle que présentée par Bookchin. D'abord, les façons propres au capitalisme de concevoir l'écosystème, la nature humaine et les rapports être humain/écosystème, de même que les principes de base de l'économie que l'on a fait ressortir, nous semblent encore valables⁷, quoique simplifiés et caricaturés. Cependant, le capitalisme qu'il décrit n'est pas celui de cette fin de millénaire, puisque plusieurs de ses caractéristiques essentielles ne sont jamais étudiées. Nous pensons par exemple aux oligopoles, aux monopoles d'entreprises multinationales, à l'internationalisation des marchés, qui sont des éléments qui ajouteraient une nouvelle dimension à la vision qu'il se fait de la compétition. Ainsi, une bonne partie de la production de masse est prise en charge par des entreprises détenant un monopole, où donc la compétition est réduite énormément. Qu'en est-il du secteur de la haute finance, bien souvent propriétaire d'entreprises-clés, tout en n'étant pas le "producteur", au sens de Bookchin? Et du vaste secteur de la distribution, lien entre les producteurs et les consommateurs? Ce dernier, avec tous les matériaux et la main d'oeuvre utilisés pour construire et entretenir les moyens de transport, et l'énergie fossile pour les alimenter, est sûrement une autre activité qui permet à l'économie d'atteindre la croissance. Bref, il manque plusieurs morceaux au casse-tête.

On doit cependant lui rendre justice dans la mesure où il tente de chercher ce qui cause la crise des économies industrielles avancées. Il essaie de se rendre à la source, alors que d'autres auteurs écologistes se contentent

⁷ Parce qu'on peut les retrouver chez d'autres auteurs. E.g. William Ophuis, 1977, p.186, (sur l'égoïsme); p. 179 (sur la croissance); p. 171 (sur "produire pour produire") André Gorz, 1976, p.95 (sur la croissance); p.46, (sur la création de besoins). Michel Durdant, 1988, p.343 (sur la création de besoins).

de critiquer les effets (pollution, gaspillage, surproduction, surexploitation) et de proposer une société écologiste qui les corrigerait, sans pour cela s'attaquer aux causes, i.e. aux rouages du capitalisme. Nous pensons par exemple à René Dumont, dont l'intéressante revue des effets néfastes du capitalisme sur le Tiers Monde et sur l'écosystème, permet assez peu de comprendre ce qui cloche derrière le mot "capitalisme". Quels principes, quels rouages (autres que les problèmes posés par la mauvaise distribution) sont en cause, et qu'il ne faudrait pas reproduire dans une société écologiste?

Enfin, malgré les réserves émises ci-haut, puisqu'on trouve toujours à l'oeuvre présentement chacun des principes de base de l'économie capitaliste dont nous avons traité, nous allons poursuivre sur cette base. Gardons seulement en tête qu'ils sont incomplets et mériteraient certaines nuances. Ce qui n'empêche pas de chercher ce qui se produit si on les confronte à la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale.

Chapitre 5: L'économie capitaliste vs la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale

Voyons donc maintenant ce qu'il advient de l'économie capitaliste lorsque confrontée à une conception des rapports être humain/écosystème différente de celle qui a soutenu son développement, i.e. à celle de l'écologie sociale. Ce que nous ferons à partir de ses principes de base soit: la croissance, la création de besoins, la compétition, "produire pour produire" et "consommer pour consommer". Dans cette confrontation, le capitalisme peut-il se maintenir avec tous ses principes de base?

5.1 Finalité

En fait, nous pouvons constater d'abord que la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale met en question la logique capitaliste de la croissance, car cette dernière entrave l'expression du "obéir", du "suivre" l'écosystème de Morin. Ce qu'en d'autres mots Bookchin appelle répondre aux besoins de l'écosystème biophysique. "Suivre" l'écosystème ou répondre à ses besoins signifie apprendre à connaître les effets des activités de production sur le milieu vivant, et aussi comprendre tellement bien ce dernier que l'on peut produire en respectant certaines limites, qui permettent de ne pas entraver la survie des espèces, d'handicaper ou d'anéantir leurs rythmes d'évolution, de même que ceux de l'ensemble de la bio-région. Or, le principe de croissance, tel qu'il s'exprime dans le système économique capitaliste, est laissé à lui-même. Sans règles venant diriger son expansion, il entraîne la société vers une utilisation toujours plus grande de ressources et d'énergies (souvent non renouvelables), de techniques et de produits polluants.

Dans le secteur de la production industrielle, la croissance économique d'une entreprise passe généralement par une augmentation de sa production, et donc des matières premières et de l'énergie qu'elle utilise. ¹ Dans le cas des matières premières non renouvelables à court terme, la logique de la croissance mène tôt ou tard à une surexploitation qui handicape la capacité de l'écosystème de se régénérer, que ce soit les espèces de la biocénose, les composantes du biotope ou l'équilibre de l'ensemble. C'est le cas par exemple des pêcheries, des ressources forestières et minières, dont on fait augmenter la demande. On en a besoin coûte que coûte, car sans elles l'entreprise ne pourra pas créer sa croissance économique, et elle deviendrait moins compétitive par rapport aux concurrents. Il pourrait en résulter des mises à pied, voire même la fermeture d'entreprises, occasionnant plus de chômage au niveau macro-économique. Cette logique de la croissance, qui à court terme assure une certaine santé économique (ex. faible chômage), entraîne donc une extraction et une production de masse, qui ne respectent pas les besoins en diversité, complexité et équilibre des bio-régions, de même que leurs rythmes d'évolution. Toute l'attention est mise sur les besoins humains avec une considération vraiment secondaire pour les besoins écosystémiques. En revanche, la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale demande que l'économie réponde aux deux types de besoins.

D'autre part, assurer à l'entreprise un chemin vers la croissance signifie pour beaucoup produire au moindre coût possible. Or les techniques de production actuelles sont encore pour la plupart très polluantes en déchets et en émissions produites. Opter pour des technologies plus propres, pour répondre non seulement aux besoins écosystémiques, mais aussi aux besoins humains de vivre et de se récréer dans des espaces sains, implique une augmentation des

¹ Il peut y avoir des exceptions. C'est le cas par exemple des entreprises qui s'alimentent exclusivement ou presque en produits recyclés.

coûts de production. Ce qui à court terme signifie pour les entreprises minimiser leur croissance, et risquer de ne plus être assez compétitives au sein du marché. Si cela peut se faire en période d'abondance, dès que viennent des temps de récession, on peut supposer que la logique de la croissance l'emportera sur les préoccupations écologiques.

Le même type d'exemple s'applique en agriculture. Tenir compte des rythmes d'évolution, des besoins en diversité, en complexité et en équilibre de l'écosystème biophysique, comme le voudrait la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale, implique une production beaucoup plus variée et adaptée aux possibilités des espèces de chaque bio-région. Par exemple, des terres agricoles où la culture serait plus diversifiée. Cependant, une telle pratique occasionnerait des changements de techniques et d'outillages, exigeant au moins à court terme une augmentation des coûts de production. Ce qui encore une fois ne va pas dans le même sens que ce qu'exige la croissance économique capitaliste. René Dumont donne d'ailleurs un bon exemple à ce sujet.

Voici donc les pays tropicaux acculés par *l'économie de profit* à dilapider partout, en peu d'années, leur capital de fertilité, accumulé pendant des siècles par les forêts. Pourtant cette fertilité pourrait être maintenue, soit en associant agriculture-élevage, d'où fumure du sol, soit en intercalant, ou en alternant des légumineuses en couverture, qui fixent l'azote de l'air; lesquelles pousseraient mieux avec un apport de phosphore, élément fertilisant qui fait souvent défaut. Hélas ! *l'esprit de concurrence*, la loi du marché, obligent les agriculteurs à produire au moindre coût, ce qui aboutit à la dégradation irréversible des sols tropicaux. (Dumont, 1988, p.35-36)

Il est vrai que se développe actuellement au sein des entreprises une tendance à vouloir prendre en considération les impacts environnementaux de leurs activités économiques. Mais justement, cette prise de conscience rejoint

les préoccupations de l'écologie sociale et remet en cause le type de croissance économique dont on a hérité. S'il peut y avoir des changements dans les façons de produire (ex. techniques peu ou non polluantes), en elle-même la logique expansionniste de la production capitaliste implique à plus ou moins court terme une surexploitation de plusieurs ressources non renouvelables. Car même en polluant moins, on a besoin à moyen et long termes de produire plus pour demeurer dans le marché national ou international. On doit brasser plus d'affaires, donc utiliser plus de ressources. La logique économique de la croissance a le dernier mot, puisqu'elle est une finalité².

Nous croyons que tout type de croissance n'est pas en soi nécessairement incompatible avec l'application de la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale. Par exemple, en admettant que l'état de croissance zéro soit ce que l'on cherche, il est certain que d'une façon ou d'une autre, pour effectuer le passage de l'économie industrielle actuelle à une économie fondée sur la nécessité de répondre à la fois aux besoins de l'écosystème biophysique et aux besoins humains, il nous faudra penser à un type de croissance de transition.

De plus, il demeure possible que l'état de croissance zéro ne soit pas souhaitable. Par exemple, il n'est pas certain que l'on réussisse à contrôler complètement la croissance démographique, qui en elle-même exige un certain degré de croissance économique. Donc, l'une des tâches qui se présentent à nous actuellement, dans cette recherche d'une société pouvant vivre en harmonie avec les besoins de l'écosystème dans son entier, consiste à définir un type de

² Si la surexploitation des ressources est largement favorisée par les impératifs de la croissance, celle-ci n'en est pas la seule cause. Tant que la population mondiale continuera à croître comme elle le fait, elle sera aussi l'une des grandes responsables de ce problème, en particulier dans les pays du Tiers Monde.

croissance économique qui ne pousse pas à une surexploitation des ressources; qui pourrait par exemple suivre petit à petit le rythme d'augmentation de la population mondiale. (Mais ce, seulement si on réussit à abaisser le taux de natalité.)

D'ailleurs, la croissance n'a pas tous les torts dans cette surexploitation. Les problèmes de la distribution de ce qui est produit y sont pour beaucoup. Avec un meilleur système de distribution, moins de ressources seraient exploitées inutilement. Quoiqu'il nous semble, tout comme René Dumont, que l'une des causes ultimes du problème de la distribution des surplus se retrouve justement dans la finalité de croissance des profits.

La Communauté économique européenne, en déficit financier, leur accorde moins d'aide qu'en 1986 [aux pauvres], préférant peut-être détruire les surplus -- ou en faire de l'éthanol -- que de les donner. Pourtant les excédents de beurre et de poudre de lait sont tels en France que personne ne devrait en être privé, mais ce serait -- chose impensable ! -- bouleverser la loi du marché et des profits. (Dumont, 1988, p.246)

Devant une économie qui fait face à de graves perturbations de l'écosystème biophysique, l'écologie sociale offre une alternative. Sa conception des rapports être humain/écosystème démontre que l'économie capitaliste ne peut plus tenir, si l'on croit que la finalité doit maintenant être de créer des rapports de coopération entre l'être humain et l'écosystème biophysique. Il devient nécessaire de trouver des balises qui assureront, au bénéfice de chacune des parties, la coexistence et l'interaction des activités des espèces et des activités humaines dans l'écosystème.

5.2 Principes moteurs

D'un autre côté, les principes moteurs que sont la création de besoins et

la compétition, sont aussi remis en question par la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale. Créer de nouveaux besoins peut se faire de deux façons. On peut créer une demande pour quelque chose, un besoin, qui n'existait pas avant. Ou encore, on peut fabriquer un produit de telle sorte que les consommateurs doivent continuellement renouveler son achat pour satisfaire le besoin qui y est associé. Dans ce deuxième cas, on ne crée pas un produit de consommation nouveau, mais un besoin de consommer de façon répétitive un même produit. Par exemple, les produits jetables après un seul usage.

La conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale ne soutient pas que la création de besoins soit toujours en soi contraire à la finalité écologique de combler à la fois ceux de l'écosystème biophysique et ceux des êtres humains. Heureusement, car une telle affirmation impliquerait à notre avis une stagnation des civilisations humaines, en les coupant d'une partie de la créativité qui lui permet d'évoluer, de se dépasser, au même titre que les autres espèces. Par exemple, c'est en se posant des questions comme "Qu'est-ce qui faciliterait encore plus le travail des êtres humains?", "Qu'est-ce qui enjoliverait leur vie?" que des centaines d'outils et de techniques de toutes sortes ont été inventées, que l'art a adopté maintes et maintes formes.

Mais c'est lorsque la "création de besoins" se reproduit, non pour les besoins humains ou écosystémiques, mais à cause des nécessités de la croissance, devenue logique en soi et pour soi, qu'elle est remise en question par l'écologie sociale. Car dans ce cas, créer des besoins pousse vers un accroissement continu de la production et de la consommation, pour la croissance des profits économiques, utilisant par le fait même de plus en plus

de ressources et d'énergies. Cela dans bien des cas occasionne un non-respect des besoins de l'écosystème (i.e. surexploitation ou pollution des ressources) et des besoins humains (ex: espaces de vie sains).

Le second principe-moteur de l'économie capitaliste, la compétition, est aussi remis en question, cette fois par la conception de la nature humaine de l'écologie sociale. La compétition exige que chaque producteur, s'il veut survivre, entre dans la logique de la croissance. Donc qu'il produise plus, pour créer plus de profits à réinvestir, pour faire grossir l'entreprise, et prendre la place de producteurs concurrents sur le marché.

What unites humanity in the bourgeois market place is competition: the universal antagonism of each against all. Graduated to the level of competing capitals, of grasping and warring bourgeois enterprises, the market place dictates the ruthless maxim: "Grow or die" -- he who does not expand his capital and devour his competitor will be devoured. In this constellation of ever-regressive asocial relationships, where even personality itself is reduced to an exchangeable object, society is ruled by production for the sake of production. (Bookchin, 1989, p.65)

Dans le contexte du marché international et des monopoles (passés sous silence par Bookchin), la compétition est selon nous de nature différente. D'abord, pour une entreprise monopolistique, elle peut être présente par rapport à des entreprises qui offrent des produits alternatifs. D'autre part, avoir le monopole de la production et de la vente d'un bien particulier dans un ou plusieurs pays, ne signifie pas que l'on soit à l'abri de l'apparition d'un concurrent venant d'une autre partie du monde, offrant une meilleure qualité ou un meilleur prix. La compétition est peut-être moins féroce pour les corporations multinationales jouissant de monopoles, mais elle demeure présente à l'arrière-plan. Ces multinationales doivent être vigilantes et s'assurer de rester fortes sur le marché international, de présenter de

nouvelles idées, de nouveaux produits, de ne pas diminuer leur qualité, etc., car sur le marché capitaliste aucune position n'est acquise une fois pour toutes.

La vision de la nature humaine qu'ont Morin et Bookchin ne pourrait supporter une économie où la compétition occupe une position si importante; cela parce que selon eux la coopération compte pour beaucoup dans la nature sociale de l'être humain. Unis entre eux dès la naissance, à cause de leurs besoins biologiques et de besoins d'apprentissage culturel qu'ils ne peuvent combler tout seuls, et aussi à cause de leurs besoins affectifs permettant leur épanouissement individuel, les êtres humains sont des êtres de coopération, et non uniquement de compétition. Ce qui contraste avec la conception de la nature humaine ayant soutenu le développement du capitalisme; c'est-à-dire où l'être humain est considéré comme une entité égoïste, en compétition avec les autres dans la recherche de son bénéfice.

D'autre part, les nécessités de la compétition capitaliste entraînent beaucoup de gaspillage, et donc une pression sur les ressources écosystémiques. Par exemple,

Sous prétexte d'être compétitives, les usines textiles de Hong Kong envoient leurs équipements à la casse, au bout de peu d'années, alors qu'ils sont encore en très bon état. Pour rester dans la course, *il faut donc accroître le gaspillage*: se surmécaniser, donc supprimer des emplois.
(Dumont, 1988, p.247)

Tout cela nous fait dire encore une fois que l'écologie sociale remet en cause quelques uns des principes de base de l'économie capitaliste.

5.3 Moyens économiques

La remise en question des moyens économiques utilisés par les

producteurs et les consommateurs ressemble beaucoup à celle qui s'applique à la finalité, puisqu'ils servent à la réalisation de celle-ci. Ainsi, pour le producteur, le moyen "produire pour produire" signifie produire pour ce que rapporte la production, -- les profits, la croissance. Le lien direct est brisé avec une dimension plus humaine, où la production servirait d'abord et avant tout à répondre aux besoins de ses semblables, non à ceux du système économique. Cette cassure vient du caractère obligatoire de la logique de la croissance sur la production, d'où l'expression de Bookchin qui la qualifie de production "supra-humaine". Ce type de production est mis en cause par l'écologie sociale, encore une fois à cause de ses implications: plus grande utilisation de matières premières et d'énergies, plus grande production de déchets, et donc non-respect des besoins écosystémiques et humains.

Un tel type d'orientation de la production, soutenu par une publicité qui permet l'expansion des marchés, trouve son corollaire chez les consommateurs, dans le moyen économique qu'est "consommer pour consommer". Ce qui signifie consommer pour le plaisir d'acheter; d'où une consommation plus grande, parce que le moyen devient une fin. Bookchin appelle cela de la consommation "supra-humaine". L'individu exerce peu de contrôle rationnel sur la détermination de ses besoins. Il se laisse plutôt guider par la publicité qui lui suggère ce dont il a besoin. Consommer pour consommer nous semble être un effet de produire pour produire, parce que l'incitation à consommer est grandement soutenue par toute la publicité que les producteurs s'assurent de diffuser pour rappeler aux individus d'acheter. Consommer pour consommer est un soutien au but du producteur. C'est pourquoi il est aussi une source de non-respect des besoins de l'écosystème biophysique. D'où il est aussi remis en cause par la conception écologiste des rapports être humain/écosystème.

A noter que le fait que les acteurs économiques utilisent de tels moyens, allant cumulativement à l'encontre des besoins écosystémiques, ne signifie pas que, de façon consciente, ils pensent leurs rapports à l'écosystème biophysique en termes de conquête et d'opposition. Ces idées se rattachent plutôt à la conception des rapports être humain/écosystème qui a soutenu le développement de l'économie capitaliste, et jouent à l'arrière-plan, sans que chacun en ait vraiment fait le choix. Or, on assiste présentement à l'émergence au sein de la population d'une nouvelle conception des rapports être humain/écosystème, qui semble vouloir s'opposer à ce système économique.³ Ce qui manifeste selon nous la présence d'une contradiction au sein des sociétés industrielles avancées. Les citoyens, en tant qu'acteurs "économiques" utilisent encore des moyens allant contre les besoins de l'écosystème biophysique, et en même temps beaucoup d'entre eux militent en faveur ou du moins croient au bien fondé de la protection de cette part de l'écosystème.⁴

Il s'agit donc d'une remise en cause assez drastique. Pourquoi? En partie parce que les fondements des deux pensées sociales sont différentes, parfois à l'opposé l'un de l'autre. Par exemple, si pour l'un l'écosystème biophysique, en raison de son essence et de ses caractéristiques (passivité des espèces, mues par des forces extérieures à elles, désordre, etc.), constitue le pôle d'une dualité à l'opposé duquel se trouve l'être humain, pour l'autre, ce dernier est en continuité directe avec le monde biophysique dans toutes les manifestations de sa nature -- biologique, sociale, individuelle et subjective.

³ Ex.: Les manifestations populaires contre les activités économiques représentant un certain danger écologique, et ce qui s'étudie et s'écrit actuellement sur nos rapports avec l'écosystème.

⁴ Le type de remises en question développé dans cette section s'applique aussi dans le cas des orientations de l'économie capitaliste. Mais une analyse détaillée de chacune d'elles renverrait sensiblement aux mêmes observations que celles que nous venons de développer ci-haut. Nous terminons donc ici notre analyse des remises en question qu'implique la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale.

De plus, le capitalisme considère la subjectivité comme un caractère exclusivement humain, alors que l'écologie sociale voit une continuité entre son émergence au sein des autres espèces et son épanouissement chez l'être humain. Chez le premier, la nature sociale tient de l'égoïsme et les rapports sociaux sont de nécessité et de compétition, alors que la seconde parle de nature collective et de rapports de coopération et d'interdépendance; quoique Morin soutienne qu'il existe à la fois de l'égoïsme et de la coopération entre les êtres humains.

Nous aimerions faire remarquer au passage à quel point les conceptions de la nature du vivant et de la nature humaine suivent la même logique de pensée, autant pour les sociétés capitalistes que pour l'écologie sociale. Pour le capitalisme, d'une part chaque être vivant est gouverné par la loi du plus fort et du plus apte, qui le met en rapports de compétition avec les autres, et qui l'isole en même temps dans sa lutte pour la survie. De même, l'être humain est conçu comme une entité solitaire, en rapports de compétition, ou en rapports économiques de nécessité avec ses semblables, pour acquérir les ressources nécessaires à sa survie ou à son bien-être matériel.

Capitalist ideology (...) claims that freedom presupposes the "domination of nature", but it sees the "domination of nature" as an ongoing "struggle", a process of *social* selection in which the "fit" survive, no less in society than in nature, while those who cannot "succeed" in both realms fall by the wayside. (Bookchin, 1987, p. 29)

D'un autre côté, l'écologie sociale fait ressortir la présence de rapports de complémentarité ou d'interdépendance entre les vivants. Et bien qu'il existe aussi des rapports de compétition et de prédation entre eux, ils se complètent lorsqu'on les considère dans le cadre de l'ensemble écosystémique et de son

équilibre. De même, les êtres humains ont biologiquement besoin les uns des autres. Et ils ont intellectuellement et spirituellement besoin de l'apport culturel de leur communauté pour évoluer. De plus, le support affectif de leurs proches leur est nécessaire pour épanouir le plus possible leur personnalité. Bref, comme dans le cas des organismes vivants en général, Morin et Bookchin croient que l'interdépendance est un trait caractéristique de la nature humaine.

Donc, la conception de la nature du vivant semble liée à la façon de concevoir la nature humaine, et/ou vice et versa. Une étude approfondie serait nécessaire pour voir si une conception détermine l'autre au départ, ou si elles évoluent côte à côte, s'alimentant l'une l'autre dans leur évolution.

En définitive, il apparaît que la conception des rapports être humain/écosystème puisse être à l'origine des principes de fonctionnement d'une économie. Cela expliquerait pourquoi l'économie capitaliste, lorsque confrontée à une conception des rapports être humain/écosystème autre que la sienne, ne peut plus tenir. Ses principes de base se trouvent alors remis en cause. Cela parce que la finalité de croissance à tout prix, la création continuelle de nouveaux besoins, la compétition, "produire pour produire" et "consommer pour consommer", poussent vers une surexploitation des ressources et une plus grande pollution par déchets et émissions toxiques. Ce qui va à l'encontre du respect des besoins de l'écosystème biophysique et de la satisfaction de certains besoins humains (e.g. espaces de vie sains), éléments fondamentaux de la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale. Cela confirme jusqu'ici notre hypothèse selon laquelle la conception des rapports être humain/écosystème est un fondement de société. Car l'économie semble devoir être en accord avec cette conception pour se perpétuer (au moins en théorie) avec les principes qui assurent sa propre dynamique et son fonctionnement.

Chapitre 6: L'économie écologiste

Morin ne traite pas spécifiquement d'une économie écologiste dans ses ouvrages. Mais à partir de ses critiques de la société industrielle et des grands principes de base sur lesquels s'appuie son oeuvre (ex. la complexité), il est possible de dégager certaines tendances qui pourraient caractériser une économie écologiste. Bookchin pour sa part se penche sur certains caractères d'une telle économie. C'est donc dans sa pensée surtout que nous avons pu trouver ses fondements de base, i.e. sa finalité, ses principes directeurs et ses objectifs économiques.

6.1 Finalité

Bookchin ne définit pas de façon explicite la finalité d'une économie écologiste. Celle que nous avons dégagée découle implicitement de sa conception des rapports être humain/écosystème. Bookchin est convaincu que l'être humain peut coopérer avec l'écosystème biophysique, i.e. l'utiliser pour son propre bien et celui du monde vivant, en favorisant une plus grande fécondité, une expansion de la diversité des espèces, tout en veillant à ne pas brimer leur équilibre et leurs rythmes d'évolution. (Bookchin, 1982, p.341-342) Suivant ces idées, la finalité économique écologiste serait de répondre à la fois aux besoins des diverses composantes de l'écosystème biophysique et à ceux de l'espèce humaine. En d'autres mots, extraire et modeler les ressources afin de produire pour les besoins humains, sans mettre en danger les équilibres en évolution des biocénoses et des biotopes, et pousser leur fécondité; ce qui en fait veut dire tenir compte de leurs besoins.

Morin se préoccupe constamment de la complexité. Ce qui nous amène à

croire qu'il serait aussi d'avis qu'une économie écologiste devrait à la fois répondre aux besoins des êtres humains et à ceux de l'écosystème biophysique. "Nous ne pouvons chercher de réponses que dans le sens d'une complexité plus haute que celle des sociétés existant ou ayant existé." (Morin, 1980, p.74-75) Et une façon d'exprimer une plus grande complexité est justement de créer une économie qui ne sera pas uniquement attachée à la survie, au développement et à l'évolution d'une partie de l'écosystème -- l'être humain et les écosystèmes sociaux (sociétés) --, mais bien de l'écosystème dans son ensemble, i.e. incluant toutes les dimensions biophysiques. Il ne peut plus en être autrement parce que l'être humain est éco-dépendant. Il s'est hissé "au-dessus" du monde biophysique en créant des villes, s'exilant ainsi de ce dernier. Mais toujours il demeure tributaire de ravitaillements incessants de la campagne. Si son système de vie pollue et dégrade tellement l'air, l'eau et les autres ressources, alors il se place lui-même en danger (Morin, 1980, p.330), car il assiège son propre milieu de vie.

6.2 Principes directeurs

Mettre en pratique la finalité écologiste suppose que l'être humain oriente l'économie selon deux principes directeurs¹ : la décentralisation et la diversification. Selon nous, ces derniers pourraient jouer un double rôle: pour le passage d'une économie capitaliste à une économie écologiste, et comme balises permettant à la société écologiste de ne pas s'écarter de sa finalité.

6.2.1 La décentralisation

Bookchin qualifie les éco-communautés comme "Decentralized and

¹ Il a été question de principes moteurs pour l'économie capitaliste, parce que la nature très dynamique de sa finalité (la croissance) devait être expliquée par des principes rendant compte de son mouvement. Mais pour l'économie écologiste, la finalité, bien qu'elle implique une activité économique en mouvement, ne requiert pas une dynamique aussi forte. C'est pourquoi nous parlons de "principes directeurs" -- qui donnent une direction --, plutôt que "moteurs".

scaled to human dimensions (...)." (1982, p. 344) Qu'est-ce que cela signifie? Dans une économie écologiste, le principe de décentralisation s'appliquerait aux différentes activités de production dans le but d'éviter la concentration autour de quelques grands centres, cela afin d'éviter le gigantisme occasionné par la production de masse, à la fois néfaste pour l'écosystème social et l'écosystème biophysique. Parce que d'une part, le gigantisme industriel, en concentrant les gens dans les grandes villes, a rendu les rapports sociaux plutôt anonymes, i.e. où ils sont plus comme des numéros. De plus, les espaces verts sont souvent réduits. De telles conditions ne favorisent pas beaucoup la qualité de vie. Et d'autre part, la centralisation de nombreuses activités industrielles en un même endroit occasionne une accumulation et une concentration des polluants rejetés par les industries. Cela en soi ne respecte pas les caractères et possibilités écosystémiques propres à ce milieu. C'est-à-dire que les activités économiques dans les bio-régions (qui ne correspondent pas nécessairement aux régions administratives actuelles) ne s'accordent pas aux ressources et aux besoins économiques qui leur sont propres.

Donc décentraliser veut dire que la population de chaque bio-région produira la majeure partie de ce dont elle a besoin, en dépendant le moins possible des ressources et produits venant des autres bio-régions. L'objectif est d'aller à l'encontre d'une spécialisation des activités économiques, parce que cela mène à exagérer l'importance de l'extraction ou de la transformation de ressources dans certaines régions, au détriment de leurs autres possibilités. Ce qui crée des déséquilibres écosystémiques: surexploitation de ressources ou sous-exploitation dans d'autres cas.

D'autre part, décentraliser signifie aussi réduire la dimension des unités de production, et ce tant au niveau agricole qu'au niveau industriel. Au niveau

industriel, favoriser des unités de production de petite ou de moyenne taille permet à la population de chaque bio-région d'être servie par des industries peu énergivores. Celles-ci peuvent plus facilement être alimentées par des centrales d'énergie renouvelable --telles que le vent, le soleil, les marées, etc -- de petite taille elles aussi. Ce qui bouleverse moins l'équilibre de la bio-région. Ces formes d'énergie, à cause de la difficulté à les emmagasiner, ne semblent pas jusqu'à présent pouvoir s'adapter à la centralisation et au gigantisme, qui réclament la puissance de grandes centrales électriques. De plus, opter pour des industries utilisant des méthodes de production les moins polluantes possibles, et pour des usines de petite ou moyenne taille, augmentera les possibilités de ne rejeter qu'une faible quantité de polluants. Celle-ci pourra alors être recyclée par les cycles de régénération² propres à cette bio-région.

Dans le domaine agricole la même logique prévaut. Des unités de production relativement petites sont beaucoup moins exigeantes en terme énergétique que de vastes étendues de terre exploitées pour une production de masse. L'agriculture sur une terre dont on connaît les possibilités, les besoins et les rythmes de croissance et d'évolution, justement parce que sa petite taille permet à l'agriculteur de bien la connaître, n'exige pas toute la quantité de produits dont on se sert actuellement pour cultiver -- engrais, pesticides. L'agriculteur peut par exemple jumeler la culture de certaines espèces végétales ou se servir d'insectes pour arriver à une culture de meilleure qualité. Une petite ou moyenne terre ne requiert pas non plus un aussi grand nombre de véhicules motorisés, grands consommateurs d'énergie, pour parcourir des étendues à perte de vue. Tout cela permettra d'autre part de dépenser moins

² Nous faisons référence ici aux processus qui permettent de transformer les déchets en des composantes utilisables par les espèces. Par exemple les algues absorbent les polluants rejetés par les usines, et purifient ainsi les rivières.

d'énergie et de ressources ailleurs dans l'économie, parce qu'on n'aura plus à produire toute une gamme de pesticides, d'engrais et de machineries.

Le principe de décentralisation se fonde sur la conception des rapports être humains/écosystème de Bookchin, parce qu'elle inclut dans le processus de production de biens pour les humains, le souci de répondre aussi aux besoins de l'écosystème biophysique, en adaptant les activités humaines aux caractères et possibilités propres à chaque bio-région.

Cependant, à noter que dans sa décentralisation pour diminuer les unités de production, afin d'éviter la production de masse, Bookchin ne tient pas compte de la demande accrue que suppose la démographie "gallopatante" qui prévaut actuellement. A moins qu'il n'envisage, par exemple en agriculture, que les étendues à perte de vue soient remplacées par autant de petits et moyens lopins de terre cultivés plus écologiquement par des agriculteurs conscients des besoins de leur mini-écosystème. Mais il n'en discute pas.

6.22 La diversification

La décentralisation permet l'expression du deuxième principe de base de l'économie écologiste, soit la diversification. Bookchin lie ensemble ces deux principes.

If food cultivation is to be a mode of cooperation with nature rather than a contest between opponents, the agriculturist must become familiar with the ecology of the land; (...). This presupposes the reduction of agriculture to a human scale, the restoration of moderate-sized agricultural units, and the diversification of agricultural situations; (...). (Bookchin, 1986, p.64)

En fait, les activités économiques des êtres humains devraient s'aligner sur les possibilités et les besoins de chaque bio-région. "We can hope that the

Communes would aspire to live with, nourish, and feed upon the life-forms that indigenously belong to the ecosystems in which they are integrated." (Bookchin, 1982, p.344) Pour cela il est nécessaire que l'économie se diversifie, c'est-à-dire qu'elle prenne des caractères adaptés à chaque bio-région. Cette diversité peut s'exprimer à différents niveaux: dans les activités économiques, dans les techniques de production et par les espèces utilisées.

Déjà avec la décentralisation on voulait éviter la concentration des activités économiques autour de quelques grands centres. La diversification vient compléter cette idée en donnant à l'économie les moyens de le faire, i.e. en diversifiant les activités pour chaque région. Cela implique qu'on favoriserait une utilisation de toutes les possibilités qu'offre une bio-région, dans les domaines agricole, sylvestre, minier, etc., ainsi que la transformation sur place. "Our small communities should be economically balanced and well rounded, partly so that they can make full use of local raw materials and energy resources (...)." (Bookchin, 1986, p.101) On pourrait donc produire la plus grande partie des biens nécessaires à la population de la région.

Même si Morin ne se prononce pas sur les caractères d'une telle économie, sa critique des sociétés actuelles laisse supposer qu'il supporterait une plus grande diversité d'activités.

Désormais, une partie de la nature est sous la coupe, non seulement de la société humaine, mais de la technosphère qui en est issue. (...) L'esprit de cette technologie surdétermine et est surdéterminée par la logique du profit, la gigantisme industriel, l'excès de spécialisation.³ (Morin, 1980, p.73)

Pour sa part, Bookchin pense même qu'une quasi-autosuffisance pour chaque

³Soulignéajouté.

bio-région serait souhaitable. "A relatively self-sufficient community, visibly dependent on its environment for the means of life, would gain a new respect for the organic interrelationships that sustain it. (Bookchin, 1986, p.102)

Toutefois, les échanges entre les communautés ne sont pas exclus du modèle proposé par Bookchin, d'où son expression "relatively self-sufficient community".

Whether several ecocommunities would want to share and jointly operate certain industrial entities -- such as a small-scale foundry, machine shop, electronic installations, or utility -- or whether they would want to return to more traditional but often technically exciting means of producing goods is a decision that belongs to future generations. (Bookchin, 1982, p.345)

Il ne s'agit pas ici de la raison principale pour laquelle, à notre avis, on doit penser à une auto-suffisance relative plutôt que complète. C'est que l'on doit tenir compte de la différence existant entre les bio-régions, i.e. reconnaître que certaines ressources sont plus abondantes à certains endroits qu'ailleurs. C'est le cas par exemple des ressources minières, des pêcheries, etc... L'échange de produits et de matières premières devient essentiel pour respecter l'un des principes de l'écologie sociale, i.e. "suivre" l'écosystème. Mais cet échange ne doit pas pousser à une surspécialisation et à une surexploitation qui rompraient les cycles et les rythmes d'évolution des espèces. Un équilibre devra être trouvé entre auto-suffisance et échange, et ce afin de respecter la finalité de l'économie écologiste.

La diversification s'applique aussi pour les méthodes et techniques de production, les sources d'énergie et les outils qui seront utilisés dans une économie écologiste. Ainsi, on adaptera aux possibilités de chaque bio-région les types d'énergies à employer. On verra aussi à tenir compte des besoins et

des rythmes d'évolution des espèces dans le choix des méthodes de production, des techniques et des outils. Pour Bookchin, cette diversification se situe en continuité directe avec le principe de décentralisation. "The absolute negation of the centralized economy is regional ecotechnology -- a situation in which the instruments of production are molded to the resources of an ecosystem." (Bookchin, 1986, p.63)

Lorsqu'on parle de diversification au niveau des espèces, cela signifie qu'on cultiverait, qu'on laisserait croître et vivre une beaucoup plus grande diversité d'espèces végétales et animales.

Land would be used ecologically such that forests would grow in areas that are the most suitable for boreal flora and widely mixed food plants in areas that are the most suitable for crops. Orchards and hedges would abound to provide niches for a wide diversity of life-forms and thereby remove the need for pesticides through a system of biological checks and balance. (Bookchin, 1989, p.195)

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, cette diversité est un gage de plus grand équilibre pour l'écosystème.

Comme dans le cas de la décentralisation, miser sur la diversification des espèces favorise l'élimination de l'utilisation d'une foule de pesticides et d'engrais. Dans ce cas, les liens naturels d'interdépendance entre les composantes de l'écosystème biophysique permettraient aux espèces cultivées de recevoir les éléments nutritifs qui leur sont nécessaires, et d'être beaucoup moins sujettes aux épidémies d'insectes. Ce qui, encore une fois, dépend d'une connaissance approfondie des caractères spécifiques des diverses espèces pour reconnaître leurs besoins et savoir quels jumelages sont les plus productifs (en qualité et en quantité) pour répondre aux besoins humains. Donc, il ne s'agit pas ici de laisser faire "Dame Nature" en toute spontanéité et liberté. Car la

finalité n'est pas seulement de favoriser les conditions permettant à la fois l'équilibre et l'évolution écosystémiques, mais aussi de répondre de façon optimale aux besoins humains.

Quels critères permettraient que ces deux aspects de la finalité économique écologiste soient atteints? Ni Morin, ni Bookchin n'en parlent explicitement. A partir de ce dont nous avons traité plus tôt, nous croyons que ce pourrait être les suivants. 1° D'abord en soi la diversification répond aux besoins biophysiques, car diversifier les espèces cultivées rejoint le besoin de diversité de l'écosystème biophysique. Donc, elle peut être considérée comme un critère pour guider les choix des acteurs économiques. Mais il est difficile de dire ce qu'implique la diversification en terme de nombre ou de types d'espèces utilisés ou cultivés, car cela variera sans nul doute d'une bio-région à l'autre, pour s'adapter aux besoins spécifiques de chacune. Mais une chose est sûre, favoriser la plus grande diversité possible ne serait pas adéquat car d'autres critères doivent aussi être pris en considération.

2° Ainsi, diversifier ne signifie pas juxtaposer n'importe quelles espèces et ce sur n'importe quel type de biotope. Un deuxième critère pouvant guider les producteurs serait donc la complémentarité des espèces entre elles et avec les biotopes. C'est-à-dire regrouper et cultiver celles qui spontanément sont utiles les unes pour les autres, et se marient bien aux caractères d'un biotope, sans causer de désordres qui ne sauraient être équilibrés par d'autres éléments en présence dans la bio-région. 3° L'équilibre (en évolution) de l'ensemble biophysique pourrait aussi être un troisième critère. On s'alignerait alors sur les capacités de réadaptation de la bio-région, sur ses possibilités d'assimilation du désordre pour créer un nouvel ordre. Mais il est peut-être encore plus difficile ici d'en savoir les paramètres d'application. Car encore une

fois, ces paramètres seraient différents d'une bio-région à l'autre.

4° Un quatrième critère pourrait être la salubrité. C'est-à-dire que ce que l'on produit devrait se faire avec le moins d'émissions et de déchets polluants possible. 5° Ensuite, l'efficacité, dans le sens de productivité, devrait guider les producteurs. Il s'agit ici de se servir de l'intelligence et de la créativité humaines pour s'assurer d'appliquer les quatre premiers critères de façon à ce que les résultats de la production soient les meilleurs possibles en termes de qualité et de quantité de biens produits. Ainsi, on pourra répondre de façon satisfaisante aux besoins des êtres humains.

6° Finalement, que l'on produise avec comme objectif de donner ou de conserver aux milieux exploités beauté, paix et pureté. C'est-à-dire qu'il gardent un peu de ces caractères présents avant l'intervention humaine. Puisque les besoins de l'être humain ne sont pas qu'extérieurs, mais aussi intérieurs, ces caractères combleront son besoin de jouir d'espaces de vie beaux et salubres; où en se baladant c'est un charme pour l'oeil, paisible pour l'oreille, sain à respirer. Et qu'ainsi, à cause de soins pour les bio-régions dont l'être humain se saura l'origine, il puisse vraiment ressentir et vivre intérieurement son unité avec la création. Ce serait une façon de répondre à ses besoins de ressourcement du coeur et de l'âme, une façon de puiser dans l'harmonie et la beauté de ce qui l'entoure une énergie pouvant lui faire retrouver sa propre harmonie.

Ces critères permettant la réalisation de la finalité écologiste rejoignent la pensée de Morin et de Bookchin. D'abord, les trois premiers "suivent" l'écosystème biophysique, puisqu'ils sont empruntés aux

principes mêmes de l'évolution écosystémique, et les trois derniers "guident" l'écosystème biophysique vers la satisfaction des besoins humains. Ce qui correspond à la conception des rapports être humain /écosystème que ces auteurs supportent.

Comment de tels critères seraient-ils applicables? Peut-être serait-il souhaitable qu'une minorité très informée sur les besoins des bio-régions guide la société dans ses choix, car il nous semble impensable que la majorité des individus soit assez au courant de la complexité (diversité, complémentarité, équilibre) pour faire les choix de production économique les plus judicieux. Peut-on craindre qu'il faille une société autoritaire d'une classe d'experts? Miser sur la culture politique de la démocratie pourrait permettre de l'éviter. Et n'oublions pas que l'écosystème biophysique est lui-même souple dans ses exigences par rapport à l'espèce humaine. C'est-à-dire qu'il se nourrit et évolue à partir de déséquilibres. Donc, il ne devient pas strictement obligatoire que chaque décision économique de la part des producteurs soit la plus parfaite possible compte tenu des besoins des bio-régions. Il serait suffisant que les experts de la compréhension de l'écosystème biophysique jouent un rôle majeur dans l'éducation des individus, sans pour cela devenir une classe dirigeante autoritaire. Et la population, par consultation démocratique sur la définition de ses besoins, pourrait orienter l'économie vers une production qui y serait réellement adaptée.

6.3 Principes directeurs vs conception des rapports être humain/écosystème

L'économie écologiste, fondée sur les principes de décentralisation et de

diversification, est en continuité avec leur conception des rapports être humain/écosystème. Voici comment. D'abord, pour que les instruments de production se moulent sur les ressources d'une bio-région, une connaissance profonde de cette dernière est essentielle. On ne peut à la fois maximiser les rendements pour l'être humain, sans détruire les espèces et les équilibres des bio-régions, si l'on ne connaît pas très bien les caractéristiques de ces dernières. Cette idée de compréhension en profondeur des besoins et rythmes écosystémiques pour orienter l'action économique de l'être humain, rejoint d'une part la conception des rapports être humain/écosystème de Bookchin. Car ainsi les besoins humains (comblés par l'action économique inspirée d'une compréhension de l'écosystème) et besoins de l'écosystème biophysique (comblés par une compréhension de l'écosystème qui guide l'action économique) sont satisfaits par l'économie. Cette idée est aussi en continuité avec la pensée de Morin, car il parle de "suivre" l'écosystème, soit l'écouter et apprendre ses possibilités et ses besoins, et de le "guider" pour pouvoir orienter son évolution selon les meilleurs jumelages et méthodes maximisant les rendements pour l'être humain.

La décentralisation, qui amène une diminution de la grandeur des unités de production, se rattache à la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale. Suivant la logique de Bookchin, pour que l'individu impliqué dans la production agricole puisse jouir d'une compréhension suffisamment élaborée des ressources et du milieu avec lesquels il travaille, ils doivent être à l'échelle de sa capacité de les comprendre, au moins dans leurs subtilités les plus importantes.⁴ Dans un tel contexte, un agriculteur

⁴ Il faut reconnaître que puisque la spontanéité écosystémique est source de fécondité nouvelle qui fait évoluer les parties et l'ensemble vers une plus grande complexité de caractères et de liens, il tient de l'utopie de croire qu'un seul individu, ou même un ensemble d'individus, puisse un jour comprendre, dans ses moindres détails, tout ce qui se produit au sein de la biosphère.

peut répondre aux besoins d'une grande partie de la diversité d'espèces peuplant sa terre. Dans le cas des unités de production industrielles, une dimension réduite aide les entreprises à être peu énergivores et à n'émettre des polluants et/ou des déchets qu'en quantité négligeable. Ce qui encore une fois permet de mieux rejoindre les besoins des composantes de l'écosystème biophysique. La pollution se trouvant réduite de beaucoup, elle peut passer dans les systèmes de régénération déjà présents dans le milieu vivant, et ne pas affecter (ou très peu) sa diversité, sa complexité et son équilibre.

D'autre part, que ce soit dans son souci d'adapter les activités humaines aux possibilités et caractères des bio-régions, ou dans celui de favoriser la compréhension du milieu et un faible impact des activités agricoles et industrielles, le principe de la décentralisation rejoint la conception des rapports être humain/écosystème de Morin. Vouloir comprendre les bio-régions et vouloir s'adapter à leurs caractères et possibilités constituent une expression de cet appel de Morin à "suivre", "retrouver", "obéir" à l'écosystème. Ce premier aspect de sa conception des rapports être humain/écosystème doit inspirer le second, i.e. "guider" l'évolution écosystémique.

Le principe de diversification se rattache aussi à la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale. Favoriser la diversification des espèces et des ressources sur un espace donné peut être considéré comme une réponse au "besoin" de diversité de l'écosystème biophysique. Car cette diversité lui permet d'activer son évolution. La diversification manifeste donc le "suivre", l'"obéir" à l'écosystème de Morin, car se préoccuper du besoin de diversité de l'écosystème, c'est le "suivre".

D'un autre côté, diversifier les outillages, les techniques et les types

d'activités économiques, en se fondant sur une compréhension de la diversité des espèces d'une bio-région, permettrait au bout du compte de mieux répondre aux besoins des êtres humains. En favorisant l'expression d'une plus grande diversité d'espèces par les façons de faire qu'il adopte, l'être humain peut voir émerger plus de possibilités écosystémiques à comprendre, et donc plus d'occasions de découvrir des ressources susceptibles de répondre à ses besoins. C'est dans ce choix de façons de faire que l'on retrouve le "guider" l'écosystème de Morin; et, par la diversité des possibilités qui en résulte, le répondre aux besoins humains de Bookchin. D'ailleurs, en laissant s'exprimer la diversité vivante et en l'écoutant, sans même utiliser les résultats de sa compréhension pour engendrer d'autres diversités, il saurait déjà découvrir de nouvelles ressources pour répondre à ses besoins. C'est le cas par exemple des possibilités encore inconnues des espèces tropicales.

6.4 Objectifs des producteurs et consommateurs

La décentralisation et la diversification, principes directeurs de l'économie écologiste, ne seront pas nécessairement les objectifs économiques consciemment recherchés par les producteurs et les consommateurs, parce qu'ils sont inhérents à la logique du système économique. Pourtant, leurs objectifs économiques manifestent ces principes. Nous allons voir comment. Chez les producteurs, ces objectifs sont ceux de compréhension du milieu, de coopération avec les espèces et de qualité et permanence de la production; et chez les consommateurs, il s'agit de choisir consciemment les besoins à combler, et non se les laisser dicter par la publicité.

Selon Bookchin, l'un des objectifs du producteur serait de chercher à comprendre son milieu le mieux possible, que ce soit les espèces, leurs liens,

leurs besoins et leurs rythmes d'évolution, et ce pour éclairer ses choix de production. Dans l'industrie, une telle connaissance permettra de saisir l'impact global des activités de production sur les composantes de la bio-région, et d'agir afin d'en minimiser les effets perturbateurs. Elle permettra à l'agriculteur de produire le plus efficacement possible, i.e. en mettant au service des besoins humains toutes les possibilités de sa terre, sans pourtant lui faire subir une exploitation entraînant chez elle des déséquilibres qu'elle ne peut corriger elle-même à court et à moyen termes⁵. Par exemple Bookchin avance que

Food cultivation, practiced in a truly ecological sense, presupposes that the agriculturist is familiar with all the features and subtleties of the terrain on which the crops are grown. (...) He must develop his sensitivities to the land's possibilities and needs while he becomes an organic part of the agricultural situation. (Bookchin, 1986, p.94)

Nous croyons qu'un tel objectif ne serait réalisable que si, tout comme dans l'économie capitaliste, la finalité du système se fonde dans la mentalité des individus. Alors seulement, ces derniers pourront agir spontanément dans le sens d'une meilleure connaissance du milieu biophysique pour guider leurs activités économiques. Sinon, la société pourrait fonctionner avec une foule de lois et de règlements étatiques implantant cette façon de faire. Mais cela étoufferait la spontanéité et la créativité humaines par rapport à l'écosystème biophysique.

L'objectif de comprendre le milieu va de pair avec le second qui est de coopérer avec lui. Grâce à cette compréhension, le producteur peut savoir comment insérer ses activités dans le grand tout écosystémique dont il fait partie, de façon à respecter l'équilibre essentiel à ce dernier. Coopérer avec une

⁵ Une bio-région (dont on n'a pas détruit les mécanismes d'adaptation) laissée à elle-même pendant une longue période rétablira toujours un nouvel équilibre.

bio-région, c'est avoir à coeur non seulement les besoins des humains qui l'habitent, mais aussi travailler pour les besoins des diverses espèces -- survie, reproduction, évolution, etc. -- , et favoriser la diversité et la complexité de l'ensemble écosystémique. On rejoint encore une fois la finalité du système économique.

Cet objectif de coopération avec la bio-région suppose que le principe de décentralisation soit effectivement appliqué. Dans le cas contraire, les dimensions des terres agricoles et des industries rendraient très difficile la tâche de connaître à fond les possibilités et besoins d'une bio-région. On se rend compte ici encore de l'importance d'une intégration de la finalité écologiste dans la mentalité de la population. Sans quoi, pour que cet objectif soit réalisable, la décentralisation devrait être imposée par l'Etat.

Pour répondre aux besoins humains tout en travaillant à la "santé" d'une bio-région, celui qui produit cherchera à orienter la production vers la qualité des produits plutôt que vers la quantité. Et ce parce qu'un tel type de production ne s'associe pas à l'achat à répétition des mêmes biens de consommation, qui se brisent ou s'usent très vite. La consommation de biens de qualité permet l'utilisation d'une quantité moindre de ressources.⁶ Au niveau agricole, cela passe par la culture biologique. On évite ainsi l'utilisation de produits empoisonnant les espèces et dégradant la nourriture des êtres humains, et aussi l'emploi de méthodes de culture (ex: monoculture) qui déséquilibrent beaucoup les cycles de régénération et d'évolution de la biocénose. Morin, par sa critique de la situation actuelle, montre qu'il appuierait sûrement qu'on opte pour la qualité. En effet, il affirme que lorsque l'intensification de l'élevage et de l'agriculture font disparaître les espèces sauvages adaptées au milieu

⁶ Bien sûr si l'on exclut la question de l'augmentation de la population.

(qualité), pour des espèces à haut rendement (quantité), alors la diversité naturelle en prend un coup. (Morin, 1980, p.72) La qualité au niveau industriel s'exprime selon Bookchin par une production de biens durables, pouvant dans certains cas se passer de générations en générations. "Production would emphasize quality over quantity: homes, furnishings, utensil, and clothing would be made to last for years, in some cases, for generations." (Bookchin, 1989, p. 195) Ce souci de permanence peut aussi s'exprimer dans le cas des produits dont l'utilité ne peut pas s'étendre à long terme. Dans ce cas, on favorisera alors le recyclage. Par exemple, les contenants dans lesquels on achète des produits de consommation immédiate, le papier, etc... Cela constitue une autre façon de réduire l'utilisation de matières premières.

Le consommateur dans une économie écologiste aurait comme objectif de répondre à ses besoins, conscient que la consommation est étroitement liée à la production et donc à l'écosystème biophysique. Elle met en jeu sa liberté de choisir, dans la spécificité de sa conscience individuelle, ce qui pour lui constitue vraiment un besoin.

Although choice presupposes a sufficiency in the means of life, it does not imply the existence of a mindless abundance of goods that smoothes the individual's capacity to select use-values rationally, to define his or her needs in terms of *qualitative*, ecological, humanistic, indeed philosophical criteria. (Bookchin, 1982, p.69)

Ici, Bookchin présuppose qu'on aura affaire à des individus conscientisés, c'est-à-dire au courant des impacts de leurs activités de consommation et des meilleurs choix à faire, à la lumière de la finalité économique écologiste. Mais quelles seraient les lignes directrices d'une telle conscientisation? Car si chacun fait ses choix selon sa propre conscience écologique, il est loin d'être certain que l'union de tous les choix individuels des consommateurs iront dans

la même direction. Un choix "écologique est en partie subjectif, variant au moins un peu d'un individu à l'autre. Donc la conscientisation impliquée chez Bookchin doit intégrer les lignes directrices de développement économique que se donnerait chaque éco-communauté.

D'autre part, Bookchin présuppose aussi que les individus voudront de plein gré agir de la sorte, et que donc le souci de répondre aux besoins de l'écosystème biophysique soit devenu partie intégrante de leur mentalité. Ce qui n'est plausible sur une vaste échelle, que dans le cas d'une société écologique bien établie. D'autre part Morin, qui ne discute pas de la question des besoins humains, par sa conception des rapports être humain/écosystème qui est de le suivre et de le guider, implique que les consommateurs choisissent leurs biens différemment, i.e. en privilégiant ce qui suit l'écosystème biophysique, i.e. ce qui tient compte de ses spécificités et de ses besoins.

Conclusion

Ainsi, nous avons pu observer que la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale est étroitement liée à la façon de concevoir une économie écologiste. D'une part, la finalité de cette dernière y trouve directement son origine. D'autre part, la décentralisation, la diversification et chacun des objectifs des producteurs et des consommateurs, en partie il est vrai à cause de leurs liens avec la finalité, se rattachent à la conception des rapports être humain/écosystème de Morin et de Bookchin.

Si on place les idées économiques de l'écologie sociale dans un cadre actuel, i.e. tenant compte des besoins d'évolution de la pensée, de la culture, des structures sociales, des technologies, etc., pour que s'effectue le passage d'une économie capitaliste à une économie écologiste, on ne peut que constater l'ampleur de l'éducation à faire. Car la compréhension des impacts des diverses activités de production et la mise en application de nouvelles pratiques de consommation ne peuvent s'étendre qu'au gré d'un profond changement de mentalité. En d'autres mots, nous ne croyons pas que l'avènement d'une économie écologiste soit possible sans que se développe une nouvelle conscience sociale. La finalité de l'économie écologiste et ses principes directeurs ne pourront s'actualiser à travers les objectifs des producteurs et des consommateurs, que si d'abord et avant tout les individus comprennent et croient qu'une nouvelle finalité économique est nécessaire; une finalité qui trouverait ses fondements dans une nouvelle conception des rapports être humain/écosystème, semblable à celle qu'on retrouve chez Bookchin et Morin.

Mais le type d'économie écologiste dont nous venons d'élaborer les grandes lignes souffre de lacunes, ou tout au moins soulève plusieurs interrogations. D'abord, Bookchin ne discute nulle part de la question de la distribution ou de la circulation des ressources et des biens produits dans cette économie. Or, à moins d'avoir affaire à une multitude de petites communautés complètement autosuffisantes (ce qui n'est pas la vision de Bookchin), les biens produits et certaines ressources devront être déplacés, transportés jusqu'aux producteurs et aux consommateurs, non seulement pour les échanges locaux, régionaux ou provinciaux, mais aussi internationaux. Par exemple, il est douteux que l'on décide au Québec de se priver de tous les fruits provenant du Sud, pour ne manger que des pommes et les quelques autres variétés récoltées ici en été. Même s'il est souhaitable que l'économie soit

mieux adaptée aux bio-régions, par le développement d'un degré d'autosuffisance utilisant toute la diversité des ressources dans chaque bio-région, les échanges (le commerce) et la distribution entre les éco-communautés, entre les bio-régions voisines l'une de l'autre et entre les pays demeurent selon inévitables et même souhaitables.

Mais ces activités de distribution et d'échange nécessitent une consommation d'énergie susceptible d'envoyer des polluants dans l'atmosphère. Quels critères gouverneront leur exercice? Par exemple, chaque éco-communauté pourrait décider des types d'échange et de distribution qui lui sont essentiels, et en proscrire d'autres jugés peu utiles, ou n'en permettre la circulation qu'un certain nombre de fois par année, et ce dans le but de minimiser les émissions toxiques provenant du transport. Mais si toutes les méthodes de transport devenaient non polluantes ... Ce qui nous amène à une autre lacune de l'économie écologiste.

Y aura-t-il des critères de régulation des niveaux de production? Car il est possible qu'on trouve des méthodes de production qui permettent de répondre aux besoins d'une bio-région, à ceux des êtres humains qui l'habitent, et de produire un surplus. Ce surplus sera-t-il permis ou non? Y aura-t-il libre circulation de ces surplus vers des communautés plus pauvres (ex. des régions du Tiers Monde actuel)? Ou sera-t-on autosuffisant au point d'en oublier leurs besoins? Où se place l'économie écologiste par rapport au rattrapage économique des pays du Tiers Monde? De telles questions viennent replacer dans un contexte plus global l'économie écologiste telle que développée principalement par Bookchin. On peut espérer que les pays du Tiers Monde opteront pour un système basé sur des éco-communautés favorisant un certain degré d'autosuffisance à partir de leurs propres ressources; ce qui d'ailleurs

n'est possible à court terme que là où les ressources n'ont pas été presque totalement épuisées, ruinées par la surexploitation, et là où elles ne sont pas directement exportées vers les pays riches. Comme cette relative autosuffisance n'existe pas encore, il faut donc à notre avis envisager la possibilité d'une certaine surproduction pouvant être redistribuée dans les régions et pays pauvres.

Une économie écologiste s'élaborant autour de petites communautés quasi-autosuffisante est-elle possible, compte tenu de la tendance à une internationalisation des échanges, de plus en plus grande depuis les dernières décennies? Est-il possible, et même est-il souhaitable de faire marche arrière? Une telle internationalisation économique a permis une meilleure compréhension entre les peuples, des ouvertures sans précédent sur d'autres cultures, etc... L'économie écologiste, telle que suggérée par Bookchin, se fonde sur la reconnaissance de notre unité fondamentale avec l'écosystème biophysique. Mais si elle s'exprimait à travers des communautés trop autosuffisantes, n'y a-t-il pas risque d'une balkanisation des sociétés humaines, et donc d'une séparation de plus en plus grande entre les écosystèmes sociaux (sociétés humaines), diminuant la compréhension et le désir de collaboration entre les peuples, augmentant ainsi les risques de conflits armés? Dans un tel cas, la quasi-autosuffisance ne saurait répondre ni au besoin des êtres humains de vivre en paix -- besoin de qualité de la vie --, ni à celui de l'écosystème biophysique de ne pas être détruit par la guerre.

A notre avis, la pensée et la pratique écologiques ne peuvent ignorer l'interdépendance planétaire. Les bio-régions sont trop complémentaires les unes des autres pour que l'on se contente de proposer une harmonie des rapports être humain/écosystème dans des éco-communautés centrées sur elles-mêmes.

Ce que font tous les êtres humains dans leurs bio-régions doit nous concerner, doit être discuté, doit faire l'objet d'ententes. Une économie écologiste pourrait favoriser une plus grande autosuffisance, mais sans que cela ne relègue aux oubliettes le fait que l'Eco-communauté ultime est planétaire.

Mais que ces quelques réserves ne nous empêchent pas de bouger. Car il y a encore beaucoup à penser et à essayer avant d'avoir trouvé comment l'économie humaine peut remplir la finalité de répondre à la fois aux besoins des écosystèmes biophysique et sociaux. La décentralisation et la diversification sont à notre avis des pistes valables, à condition de n'en point faire un dogme. Leur exagération dans des communautés trop autosuffisantes rendrait l'économie écologiste inapplicable, inconcevable à l'échelle des interdépendances planétaires. L'écosystème se caractérise par la complexité du réseau de liens unissant ses composantes. Il en tient de même pour les écosystèmes sociaux. L'économie écologiste ne peut être fondée sur des communautés isolées, car cela en soi va à l'encontre de l'un des principes fondamentaux de l'écosystème global, c'est-à-dire la complexité.

Conclusion générale

Nos intentions de départ dans cet essai étaient les suivantes. D'abord vérifier l'hypothèse que la conception des rapports être humain/écosystème est un fondement de base de la société humaine. Ensuite, voir s'il était possible de soutenir que, si l'économie capitaliste se trouve confrontée avec une conception des rapports être humain/écosystème différente de celle sur laquelle elle s'est érigée, elle ne peut faire autrement que laisser place à un autre type d'économie; et ce parce qu'elle se trouve remise en cause dans ses fondements mêmes, soit sa finalité, ses principes moteurs et ses moyens économiques.

La première partie, nous a permis de comprendre et de définir la conception des rapports être humain/écosystème de l'écologie sociale et ses fondements. Dans la deuxième partie, nous en sommes arrivé à ceci. Le chapitre 4 a permis d'analyser certains principes de base de l'économie capitaliste et leurs fondements. Nous avons pu constater brièvement qu'il y a des liens entre la conception des rapports être humain/écosystème (fondement) du capitalisme et ses principes de base. Ainsi, lorsqu'on associe les principes de base de l'économie capitaliste avec la conception capitaliste des rapports être humain/écosystème, on constate qu'ils cadrent très bien ensemble. Si les rapports être humain/écosystème sont vus en terme d'opposition, où le premier est maître du second, où il l'assujettit pour en faire ressortir tout ce dont il a besoin, on ne peut trouver meilleur support pour justifier une croissance, une production et une consommation qui ne tiennent pas compte des besoins de l'écosystème biophysique.

Dans le chapitre 5, l'économie capitaliste a été confrontée à une conception des rapports être humain/écosystème différente de celle ayant supporté son émergence, i.e. celle de l'écologie sociale. Cette dernière remet en question sa finalité, parce qu'elle limitait la croissance économique en l'encadrant dans des règles visant à comprendre et combler les besoins de l'écosystème biophysique autant que ceux des êtres humains. Elle remet aussi en question les principes moteurs capitalistes, la création de besoins et la compétition, parce qu'ils impliquent une production comme fin en soi, entraînant une surexploitation des ressources et de l'énergie, et l'émission de polluants. Ce qui signifie que les sociétés capitalistes ne sont pas organisées pour répondre aux besoins en diversité, complexité et équilibre évolutif de tout l'écosystème. Enfin, les moyens économiques des producteurs et des consommateurs ne cadrent pas non plus avec la conception écologiste des rapports être humain/écosystème. "Produire pour produire" et "consommer pour consommer" ne se soucient pas de comprendre et de répondre aux besoins des bio-régions, en évitant l'exploitation et la consommation exagérées.

D'autre part, le chapitre 6 nous a permis de constater que, bien que selon nous elle ne soit pas applicable telle qu'elle a été définie, une économie bien différente de celle des sociétés capitalistes peut s'élaborer à partir de la conception écologiste des rapports être humain/écosystème. Une économie qui se caractérise par des principes de base autres que ceux du système capitaliste, parce qu'elle se fonde sur une volonté de comprendre les bio-régions et de répondre à leurs besoins -- ceux de l'être humain y compris -- en organisant l'écosystème social en conséquence. L'économie écologiste hypothétique que nous avons définie serait inconcevable si on tentait de l'asseoir sur la conception capitaliste des rapports être humain/écosystème. D'où nous pouvons conclure que notre première hypothèse est juste, i.e. que la

conception des rapports être humain/écosystème est intimement liée au type d'économie que l'être humain développe, qu'elle en est même l'un des principes premiers.

Certains pourraient objecter que c'est plutôt le type d'économie qui permet l'émergence d'une conception des rapports être humain/écosystème qui y est adaptée. Nous ne croyons pas en la validité d'une telle hypothèse. Et ce parce que lorsque les sociétés humaines changent, elles ne le font pas à partir du néant. Elles le font sur la base de nouvelles idées qui ont émergé en leur sein. Or, comme nous l'avons vu dans la première partie, la conception des rapports être humain/écosystème se fonde sur des idées aussi fondamentales et premières que la nature de l'écosystème et la nature humaine. A notre avis, c'est à partir de telles idées que l'être humain pense les rapports qu'il a avec le monde qui l'entoure et les met en pratique. Loin de nous cependant la pensée de rejeter toute influence de l'économie sur la conception des rapports être humain/écosystème. Sans doute qu'avec le temps, elle a un effet de renforcement et de précision sur la conception des rapports être humain/écosystème qui la sous-tend.

Mais nous avons des réserves à propos de notre seconde hypothèse. Il est fort probable qu'une nouvelle façon de penser nos rapports avec le monde biophysique, comme elle s'exprime dans le mouvement vert au sein des pays industrialisés, pousse l'économie capitaliste vers de vastes changements. Cependant, à la lecture des analyses d'Edgar Morin sur la complexité, nous avons réalisé que notre hypothèse, voulant qu'un changement de conception des rapports être humain/écosystème enclanche inévitablement un changement radical d'économie, était trop linéaire, pas assez complexe pour être déclarée valide hors de tout doute.

Ecologiser notre pensée de la vie, de l'homme, de la société, de l'esprit nous fait répudier à jamais tout concept clos, toute définition autosuffisante, toute chose "en soi", toute causalité unidirectionnelle, toute détermination univoque, toute réduction aplatissante, toute simplification de principe. (Morin, 1980, p.90)

Pour rendre à notre hypothèse un peu plus de complexité, il faudrait par exemple étudier comment la conception des rapports être humain/écosystème se rattache à la science et à la technologie. Elles ont joué un rôle déterminant dans l'industrialisation, dans les possibilités d'exploitation de l'écosystème biophysique, et ainsi dans l'essor du capitalisme. Sûrement qu'elles auront aussi un impact sur la possibilité d'avènement d'une économie écologiste.

Il faudrait aussi découvrir qui seraient les acteurs de changement. Car il est simpliste de croire qu'un changement de pensée se transforme immédiatement en actions pour la création d'une nouvelle économie. Combien de personnes critiquent constamment, sans jamais lever un petit doigt pour modifier, améliorer l'objet de leur mécontentement? Le poids d'un système établi, confortable dans son statu quo, ne se déplace pas automatiquement, dès que changent les pensées. Les idées jouent un rôle majeur dans l'évolution sociale, mais le processus est plutôt lent, surtout si on ne peut identifier des acteurs de changement, et comment ils manifesteront en actions l'essence de ces idées et les transformations qu'elles portent en elles. Aussi, ce processus est lent car il y a plus d'un courant de pensée en présence dans une société. Plusieurs courants s'affrontent dans la réalisation de ce qui leur semble le plus souhaitable pour les êtres humains et l'écosystème biophysique.

Nous pouvons sûrement prédire que, parce qu'elle se rattache aux principes de base de l'économie, la nouvelle tendance de la conception des rapports être humain/écosystème, s'exprimant en théorie au sein de l'écologie

sociale et en pratique dans le mouvement populaire en faveur de la protection de l'environnement, fera changer l'économie capitaliste. Mais est-il possible que cette dernière trouve un moyen de redéfinir sa croissance et la réconcilier avec la nécessité de répondre aux besoins de diversité, de complexité et d'équilibre de l'écosystème biophysique et aux besoins de qualité de vie (besoins matériels, spirituels et intérieurs) des êtres humains? Peut-être ... Voilà pourquoi nous ne pouvons affirmer hors de tout doute que l'économie capitaliste, confrontée à une nouvelle conception des rapports être humain/écosystème, laissera place à un autre type d'économie, parce qu'elle ne peut se réformer de l'intérieur.

C'est qu'il y a beaucoup d'autres facteurs en jeu dans une transformation sociale, que le seul changement de l'un des fondements de l'économie, soit la conception des rapports être humain/écosystème. Par exemple, il faudrait identifier les autres fondements et principes de base de l'économie, et évaluer leur impact. De plus, au sujet des acteurs du changement, y en a-t-il d'assez puissants et influents pour guider la société vers une telle transformation? Jusqu'ici, dans l'ensemble des pays industrialisés, les écologistes supportant une nouvelle économie ne font pas le discours dominant. Et nous n'avons pas encore entendu un politicien, un banquier de la haute finance ou un propriétaire de multinationale (tous détenteurs d'un pouvoir économique) se prononcer en faveur d'une économie fonctionnant autrement qu'avec les lois du marché capitaliste. Est-ce que les supporteurs du statu quo ou de réformes mineures ont plus de poids ou moins que ceux soutenant l'avènement d'une nouvelle économie? La force du système économique national et international est-elle trop grande? De plus, la volonté des pays du Tiers Monde de jouir du même type d'abondance que celle des pays les plus industrialisés, est un autre facteur à considérer. Et, comme certains l'affirment, si la population et les

gouvernements se laissent d'entendre parler "d'environnement"?

Enfin, toute la question de la conception écologiste des rapports être humain/écosystème tourne autour de la nécessité de donner à l'économie une éthique, i.e. des buts qui vont guider les êtres humains pour juger de ce qui est bénéfique ou non de faire dans leurs activités économiques, pour le bien des écosystèmes biophysique et social. Il s'agit de redonner à l'être humain le contrôle de sa création (l'économie) qui actuellement le domine, parce qu'elle suit une logique qui lui est propre, une logique en soi -- la croissance la plus grande possible de la production. Elle soumet l'être humain à ses lois, au lieu que ce soit l'inverse. Il doit décider de l'orientation des "lois" de son économie, pour qu'elle ne produise plus dans le but d'augmenter la croissance pour plus de profits, mais pour répondre aux finalités humaines et écologiques qu'il lui donnera. Que l'être humain devienne maître de son système et non pas soumis à ses lois ...

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GENERAUX

- (sans nom), "Présentation" de Sociologie et Sociétés, Vol. 13, 1981, pp. 3-11
- Allard, Denis, "Ecologie sociale et évolution: essai de synthèse de travaux sur les rapports entre l'évolution biologique et l'évolution sociale" dans Sociologie et Sociétés, vol. 13, 1981, pp. 13-33
- Bertalanffy, Ludwig von, Théorie générale des systèmes, Ed. Dunod, France, 1976
- Déry, Louise, La question de la nature. Analyse d'une idée., thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1986
- Dumont, René, Un monde intolérable. Le libéralisme en question., Ed. Seuil, Paris, 1988
- Dwivedi, O.P., "Man and nature; a holistic approach to a theory of ecology" dans The Environmental Professional, vol. 10, no 1, avril 1988, pp.1-8
- Glacken, C.J., Traces on the Rhodian Shore, Ed. University of California Press, Berkeley, 1976
- Gorz, André, Ecologie et politique, Ed. Seuil, Paris, 1978
- Harris, Errol, "Nature, man and science; their changing relations" dans International Philosophical Quarterly, vol.19, 1979, pp 3-14
- Journès, Claude, "Idées économiques et sociales des écologistes" dans Projet, no 182, 1984, pp. 215-223
- Jurdant, Michel, Le défi écologiste, Ed. Boréal, Montréal, 1988
- Leiss, William, The domination of nature, Ed. George Braziller, New York, 1972
- Lenoble, Robert, Esquisse d'une histoire de l'idée de nature, 1969
- Luke, Timothy, " Social Ecology as Critical Political Economy" dans Social Science Journal, vol. 24, no 3, 1987, pp. 303-315
- Moscovici, Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Ed. Flammarion, Paris, 1977
- Ophuls, William, Ecology and the politics of scarcity, 1977
- Parenteau, René, " Ecologisme, débat social et évaluation technologique" dans Sociologie et Sociétés, vol. 13, 1981, pp. 35-47

Reeves, Hubert, Malicorne. Réflexions d'un observateur de la nature.
Ed. Seuil, Paris, 1990

Scheler, Max, La situation de l'homme dans le monde. Ed. Montaigne,
Paris, 1951

Conférences

Demartini, John F., séminaire Breakthrough, Québec, avril 1991

Morin, Edgar, conférence Comment sortir du XXIème siècle?, Montréal,
3 octobre 1990

OUVRAGES SPECIFIQUES

1. Edgar Morin

Volumes

Morin, Edgar, Le paradigme perdu. La nature humaine, Ed. Seuil, Paris,
1973

Idem, La Méthode. 1. La Nature de la Nature., Ed. Seuil, Paris, 1977

Idem, La Méthode. 2. La Vie de la Vie., Ed. Seuil, Paris, 1980

Idem, L'esprit du temps. Nécrose., Ed. Grasset, Paris, 1983

Idem, Sociologie, Ed. Fayard, Paris, 1984

Articles

Dupuy, Jean-Pierre, "La simplicité de la complexité" dans Esprit, vol. 5,
no. 9, p.126-147

Pessis-Pasternak, Guitta, "Déterminisme et liberté. Entretien avec Edgar
Morin." dans Magazine Littéraire, no 166, 1980, pp.64-66

2. Murray Bookchin

Volumes

Bookchin, Murray, The limits of the City, 1974

Idem, Post-scarcity anarchism, (2ième ed.), Ed. Wildwood, London, 1986

- Idem, Toward an ecological society, Ed. Black Rose Books, Montréal, 1980
Idem, The Ecology of Freedom, Ed. Cheshire Books, Californie, 1982
Idem, Sociobiologie ou écologie sociale, Ed. I.R.L./Atelier de Création
Libertaire Lyon, 1983
Idem, Modern Crisis, Ed. Black Rose Books, Montréal, 1987

Articles

- Devall, Bill, "Tokar is wrong" dans Alternatives, vol. 16, no 2, 1989,
pp.49-50
Kaulbars, Mike, "Tokar is wrong" ibid., pp. 50-52
McCormick, Bill, "Tokar is wrong" ibid., pp. 52-53
Mellos, Koula, manuscrit "C. Radical Ecology", pp. 112-163, publié dans
Perspectives on Ecology, 1988
Tokar, Brian, "No, I'm not" dans Alternatives, vol. 16, no 2, 1989,
pp. 53-54
Tokar, Brian, "Exploring the New Ecologies. Social Ecology, Deep Ecology
and the Future of Green Political Thought" dans Alternatives
vol.15, no 4, 1988, pp.31-43